

Audimat à mort

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

L'IMPLACABLE

Audimat à mort

Y a-t-il une vie sans la télé ?

**Richard Sapir
et Warren Murphy**



AUDIMAT À MORT

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS-MONDE
- 11 MARCHE OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK'N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMIQUE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVELE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH
- 27 DERNIER HOLOCAUSTE
- 28 CROISIÈRE DE LA MORT
- 29 CULTE SANGlant
- 30 COLÈRE NOIRE
- 31 SECOURS MORTEL
- 32 CHROMOSOMES CANNIBALES
- 33 VAUDOU MACHINE
- 34 RAGE BLANCHE
- 35 TOVARITCH COW-BOY
- 36 PORNO-DOLLARS
- 37 PEUR JAUNE
- 38 MAFIA-CITY

39 KIDNAPPING À LA MAISON-BLANCHE
40 JEUX DANGEREUX
41 TORCHES VIVANTES
42 DOUCE ÉNERGIE
43 NOIR LINCEUL
44 BYE BYE L'ESPION
45 SAINTE APOCALYPSE
46 BAIN DE SANG
47 MENACE COSMIQUE
48 PÉTRO-MASSACRE
49 PLUS JAMAIS
50 TOXICO-JOUVENCE
51 FUREUR AVEUGLE
52 L'OR DES MAUDITS
53 MORTEL SACRILÈGE
54 CITIZEN CAME
55 ALERTE ROUGE
56 VISITE SPATIALE
57 CADEAU MORTEL
58 ADO CONNECTION
59 JEU DE VILAIN
60 TRANS-MORT AIRLINES
61 MEGAMOUCHE
62 LA SEPTIÈME PIERRE
63 TERRE BRÛLÉE
64 LE DERNIER ALCHEMISTE
65 LES AVOCATS DU DIABLE
66 LES ASSASSINS DU TEMPS
67 QUI VEUT LA PEAU DE RABINOWITZ ?
68 RAGE DE GUERRE
69 LES LIENS DU SANG
70 LA ONZIÈME HEURE
71 RETOUR DE FLAMME
72 EXTERMINATION INVISIBLE
73 L'USURPATEUR
74 RÉVEIL EN ENFER
75 CYNIQUE RAILWAY
76 GOLFE PERSHING
77 RÈGLEMENT DE COMPTE ET CASH À L'EAU
78 SOVIET BLUE-DJINN

79 SILENCE, ON TUE !

80 IMPLACABLEMENT MORT

81 AMÉRIQUE À VENDRE

82 AZTÈQUE TARTARE

83 CASSE-TÊTE MONGOL

84 PÉRIL VERT

85 KALI L'IMPLACABLE ÉPOUSE

86 LES PORCS DE L'ANGOISSE

87 MORTS AU PROGRAMME

88 SANG POUR SANG

89 L'OUTSIDER

90 DJINN-TONIC ET VODKGB

91 LA SOURIS QUI MUGISSAIT

92 LE RÉVEIL DU DRAGON

**RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY**

L'IMPLACABLE

**AUDIMAT
À MORT**

TRADUIT ET ADAPTÉ DE L'AMÉRICAIN

PAR FRANÇOISE DORIS



Titre original :
TERMINAL TRANSMISSION

Illustration de couverture : LORIS

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause*, est illicite (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© by Warren Murphy, 1993

© UGE Poche/GECEP, 1994

pour la traduction française

ISBN 2-265-05112-8

Édition originale :

ISBN 0-451-17668-5

Nal PENGUIN INC.

New York – N.Y. 10014

CHAPITRE PREMIER

Ce fut exactement à 18 h 28, heure d'été, le dernier jeudi d'avril, que commença la crise intérieure la plus grave que les États-Unis aient connue depuis la guerre de Sécession.

Environ trente millions de citoyens américains, ainsi que des milliers de Mexicains et de Canadiens, assistèrent aux prémices de cet événement devant leur petit écran.

Peu importe ce qu'ils regardaient, ils virent tous la même chose. Émissions de variétés, films, téléfilms, journaux télévisés ou spots publicitaires : tout cela fut brutalement remplacé par un écran d'un noir total, à l'exception de trois mots en petits caractères blancs affichés en haut et à droite. Ces trois mots étaient : pas de signal.

Dans les salles de séjour, les hôpitaux, les bars, les haut-parleurs de tous les récepteurs ne diffusaient plus que des grésillements, quand soudain s'éleva une voix sonore qui commença sur un ton monocorde :

— *Votre téléviseur n'est pas détraqué...*

Don Cooder était en retard, et le directeur de l'information commençait à paniquer. Le régisseur courait à travers tout l'immeuble de BCN, inspectant un W.C. après l'autre et cherchant à repérer sous les portes la fameuse paire de boots en peau d'autruche, qui était la marque distinctive du présentateur-vedette.

— Regardez sur les corniches, cria le réalisateur. C'est là qu'il va quand il est contrarié.

Chacun se rua vers la fenêtre la plus proche, car, si on ignorait la cause du retard de Don Cooder, on savait très bien quelles pouvaient en être les conséquences.

— Il n'est pas sur la corniche du troisième étage.

— Ni sur celle du quatrième.

— Peut-être qu'il est tombé, lâcha un obscur assistant.

Un lourd silence s'abattit sur le plateau, et tous les regards se tournèrent vers le « Pont », ainsi qu'on appelait le plateau du journal télévisé. Planté là comme s'il matérialisait le nombril du monde trônait le Fauteuil si convoité du présentateur-vedette. Bien qu'il soit

vide, le pouvoir semblait rayonner de ce siège luxueux et arrogant. Des mauvaises langues affirmaient que de nombreux téléspectateurs zappaient en le voyant, croyant assister à une rediffusion de *Star Trek*.

— Oui, il est peut-être tombé... marmonna le réalisateur.

— Ou alors, il a sauté ! s'exclama le régisseur.

— Don Cooder, la star des infos de BCN, craque sous la pression de l'audimat ! clama le rédacteur en chef. Il fait le grand saut dans le néant !

Des douzaines de bouches chuchotantes transmirent la rumeur. Les visages se figèrent, certains sous l'effet du choc, d'autres pour cacher leur joie.

Livide, le réalisateur prit les choses en main, et jeta des ordres d'une voix rauque.

— L'équipe de reportage, sur le trottoir. Si Cooder n'est plus que de la bouillie sur le bitume, nous ouvrirons l'émission sur cette image. Et s'il est encore en train d'agoniser, tâchez de recueillir ses dernières paroles ! cria-t-il aux reporters qui se ruaient déjà vers l'ascenseur.

— Il faut penser aux titres, pour les chaînes affiliées [\[1\]](#), dit le directeur de l'information, en regardant l'horloge digitale, qui affichait 18 : 28 : 57.

— Que quelqu'un aille me chercher Cheeta Ching ! Si Dan veut jouer les stars, tant pis pour lui !

La présentatrice Cheeta Ching, enceinte de neuf mois, une semaine et trois jours, et aussi bouffie qu'un cadavre fraîchement repêché dans l'East River, relisait le script de son émission *Face à face avec Cheeta Ching* quand un assistant fit irruption dans son bureau.

— Miss Ching, haleta le jeune homme, vous êtes attendue sur le plateau.

— Qu'est-ce que vous racontez ? Mon émission ne commence que dans deux heures.

— Eh bien, Dan Cooder est introuvable et...

— Je le remplace ! glapit Cheeta Ching en se dressant d'un bond, bousculant l'infortuné assistant penché vers elle. C'est moi ! Je prends sa place ! Moi !

Enfin ! Depuis le temps qu'elle attendait une défaillance du présentateur-vedette ! C'était le moment de saisir sa chance. Si elle parvenait à s'asseoir dans le Fauteuil, rien au monde ne pourrait l'en déloger !

La pensée du salaire à sept chiffres, des pots-de-vin et des innombrables petits profits, mais surtout du trésor de pouvoir attachés à ce poste la faisait galoper le long des couloirs comme une bufflesse en chaleur. Les gens s'aplatissaient contre le mur à son passage. Un cameraman, la voyant se ruer vers lui, se coucha sur la moquette et se protégea la tête avec un script. Un technicien qui ouvrait une porte donnant sur le couloir tenta de se rejeter en arrière. Trop tard : Cheeta Ching lui rabattit la porte sur le nez avec la force d'un arrière-ligne.

Le Fauteuil était en vue, à présent ; Cheeta le distinguait nettement à travers les panneaux vitrés entourant le plateau.

Le directeur de l'information l'aperçut et lui adressa des signes frénétiques en agitant un script.

— À moi ! La place est à moi ! hurla Cheeta Ching.

La dernière porte s'ouvrit à la volée sous la poussée aveugle de son épaule dodue. Cheeta pantelait ; il ne restait plus à présent que quelques mètres entre elle et le job le mieux payé dans le domaine des infos télévisées.

Les techniciens l'encouragèrent de leurs cris.

— Allez Cheeta !

— Tu vas y arriver !

Puis un coup de sifflet fendit l'air et le régisseur brailla :

— L'Amiral est sur le Pont ! Tout le monde à son poste !

C'est moi ! pensa Cheeta Ching, transportée de joie. *C'est moi l'Amiral, désormais !*

Mais une forme bleue surgie de nulle part lui boucha soudain la vue. Le cœur battant à tout rompre, Cheeta comprit aussitôt de quoi il s'agissait. Ses ongles rouge sang battirent l'air comme des griffes tandis que, dans un bond désespéré, elle se ruait vers le Fauteuil.

Une botte en peau d'autruche lui broya le cou-de-pied tandis qu'une hanche osseuse la heurtait violemment ; elle fut jetée au sol, et une semelle immaculée lui écrasa le nez.

Les ressorts du Fauteuil couinèrent sous le poids de quatre-vingt-cinq kilos d'ego masculin, pendant qu'une voix grave grommelait :

— Il n'y a qu'un seul Amiral sur ce pont, tâche de ne pas l'oublier.

Cheeta Ching tenta de se relever, mais elle fut aussitôt cernée de souliers serviles qui l'en empêchèrent.

— Don, où étais-tu passé ? questionna le réalisateur, visiblement soulagé.

— Ça ne te regarde pas.

— Don, c'est génial que tu sois là, déclara le rédacteur en chef.

— Don Cooder est toujours génial, où qu'il soit.

— Don, voici ton script pour le résumé des titres, dit le réalisateur.

— Don Cooder n'a pas besoin de script pour annoncer les titres. Tu n'as qu'à me les lire, et je les retiendrai.

— Le sénateur Ned Clancy dément catégoriquement les rumeurs sur sa garçonnière. Le D^r Mort met en service un numéro d'appel gratuit, récita d'un trait le réalisateur. Les scientifiques découvrent un nouveau virus qui fait autant de ravages que le Sida.

— Quelqu'un peut-il m'aider à me relever, s'il vous plaît ? demanda Cheeta Ching d'une voix impatiente.

— Chut, lui intima sèchement le réalisateur. Reste là jusqu'à la pause publicitaire.

Les pieds s'éloignèrent, et le régisseur cria :

— Silence, s'il vous plaît. Don Cooder, avec le résumé des titres, dans cinq secondes ! Quatre ! *Silence* !

Puis Don Cooder, de sa voix soigneusement modulée, attaqua son récital :

— Le sénateur Ned Clancy dément catégoriquement les rumeurs sur sa garçonnière. Le D^r Mort met en service un numéro d'appel gratuit. Les scientifiques découvrent un nouveau virus qui fait autant de ravages que le Sida. Voilà les principaux titres que nous développerons dans un instant, alors, restez avec nous sur BCN.

Cheeta fit mine de se redresser et fut aussitôt entourée d'une forêt de pieds.

— C'était fabuleux, Don. Il n'y a pas besoin de faire une autre prise.

— Quel talent pour l'improvisation, Don !

— Quelqu'un va-t-il m'aider à me relever, grinça Cheeta entre ses dents serrées, j'ai ma propre émission à préparer.

On l'ignora.

— Voici le script, Don.

— Attention tout le monde, début de l'émission dans trente secondes ! annonça le régisseur.

— Don, nous commencerons par le D^r Mort, pour enchaîner sur la garçonnière du sénateur, fit le directeur de l'information.

— Je crois que nous devrions plutôt commencer par la garçonnaire, ce n'est pas ton avis ? répliqua Don Cooder.

— Mais, tout à fait, Don, répondit le directeur sans se démonter.

— Début de l'émission dans quinze secondes ! appela le régisseur.

Les pieds battirent en retraite, et Cheeta Ching fit une nouvelle tentative. Mais son centre de gravité protubérant était un handicap. Étendue sur le dos, elle avait l'impression qu'on lui avait placé un boulet de canon sur l'estomac pour y faire asseoir un éléphant savant. En grimaçant, elle roula sur elle-même, à bout de souffle. Du coin de l'œil, elle vit s'allumer la lumière rouge indiquant le début de l'émission.

— Voici le journal du soir de BCN, présenté par Don Cooder, annonça Don Cooder d'une voix de stentor. Aujourd'hui, le sénateur démocrate Ned J. Clancy, marié depuis un an à peine, est confronté à des rumeurs sur ses infidélités conjugales. Écoutons notre correspondante Trip Lutz, en direct de Washington.

Cheeta était à quatre pattes à présent, juste derrière le bureau du présentateur, et hors du champ de la caméra. Elle essaya de ramper, mais le régisseur attira son attention, en agitant une pancarte sur laquelle il avait écrit au feutre : *Restez là pendant toute la première partie, S.V.P. !*

Cheeta lui fit la grimace et se remit à avancer. Une botte de cowboy en peau d'autruche se planta au creux de ses reins, la plaquant au sol. Puis la voix détestée de son rival se fit à nouveau entendre :

— Merci, Trip. Parmi les autres nouvelles...

— Argh, fit Cheeta.

— L'ex-médecin qui s'est lui-même décerné le titre de « thanatologue », et que l'on a surnommé le Dr Mort, vient de lancer sa dernière trouvaille : un numéro d'appel gratuit, Mort par Téléphone.

— Oooh, gémit Cheeta.

— L'AT&T [2] signale que ses lignes sont saturées pour la deuxième journée consécutive, depuis l'inauguration de ce service très controversé, destiné aux malades en phase terminale.

— Je crois que je perds les eaux, grogna Cheeta.

— J'apprends à l'instant, de source sûre, enchaîna Don Cooder, que la présentatrice Cheeta Ching, qui me remplace le week-end, est en ce moment même en train d'accoucher non loin d'ici. Au nom de tous ses collègues de la BCN, je lui souhaite bonne chance, et joyeux

accouchement.

Et, tout en parlant, il appuya encore plus fort avec le talon de sa botte. Cheeta réussit à tourner de côté son visage cramoisi enfoui dans la moquette. Et c'est alors qu'elle vit l'écran de contrôle, montrant l'image que des millions de fidèles téléspectateurs recevaient au même instant dans l'intimité de leur foyer.

L'écran de contrôle était complètement noir !

S'il existait une règle capitale dans l'étiquette de l'information télévisée, c'était : « Silence pendant le direct. »

Mais la règle absolue, celle qui primait toutes les autres, c'était : « Jamais d'écran noir. »

Aussi Cheeta Ching prit-elle une profonde inspiration et, s'armant de courage, émit un hurlement de nature à dépouiller un saumon de sa peau.

Tandis que les échos de ce cri retentissaient encore, Don Cooder aboya :

— Dernières nouvelles. Cheeta Ching vient de donner naissance à un beau bébé de sexe...

Il tendit l'oreille, guettant la réponse.

— Il n'y a plus d'image ! glapit Cheeta.

Tous les regards se braquèrent sur l'écran de contrôle, niché parmi une multitude d'autres, sur lesquels défilaient des images transmises par satellites, des reportages qu'on visionnait une dernière fois avant de les diffuser, et des sports publicitaires prêts à être lancés. Mais l'écran crucial, le moniteur central, ressemblait à un œil de verre noir.

Un œil noir que devaient contempler également les annonceurs, et les directeurs de la chaîne. Un œil noir qui devait inciter les spectateurs, à travers tout le pays, à s'agiter, à ronchonner et à tendre la main vers leur télécommande.

— Ne restez pas plantés là à ne rien faire ! vociféra Don Cooder. Mettez au moins la mire !

À la régie centrale, le directeur technique appuyait frénétiquement sur les boutons. Ses yeux s'agrandissaient à mesure que s'écoulaient les secondes, car chacune d'elles représentait plus de mille dollars, en temps d'antenne commercial.

— Rien à faire, c'est toujours noir, lui cria le réalisateur, les yeux rivés à l'écran de contrôle.

— On va se faire écrabouiller à l'audimat, se lamenta Cooder, d'une voix déformée par l'émotion.

— Non, pas du tout, le rassura le régisseur.

— Hein ?

— Il n’y a pas d’image non plus sur les autres chaînes.

Quand tous eurent constaté la véracité de cette affirmation, une vague de soulagement balaya le plateau.

— Ça doit être des taches solaires, ou quelque chose comme ça, murmura un machiniste.

— Ouais, c’est ça, des taches solaires.

— Je n’ai jamais entendu dire que des taches solaires pouvaient interrompre les émissions télévisées, fit le directeur technique d’un ton sceptique.

Sur le plateau, dans les bureaux voisins, dans tout l’immeuble, les téléphones commencèrent à sonner. Il ne s’agissait pas d’un phénomène propre à New York : les émissions avaient cessé sur toute la côte Est.

— Quelle histoire, fit quelqu’un.

— Au boulot, matelots, déclara Don Cooder, arpentant le Pont de long en large, tel un amiral en bretelles rouges. Pendez-vous au téléphone et voyez l’étendue des dégâts.

— Pas de télé dans l’Illinois, rapporta une femme, au bureau des transmissions par satellite.

— Écran noir à Saint-Louis, Don, ajouta un reporter.

— Aucune réception dans le Montana, clama un autre correspondant.

— À Los Angeles et San Francisco non plus.

— C’est une panne à l’échelle nationale ! croassa Don Cooder. Ce sera la principale information du jour. Les taches solaires interrompent les émissions dans tout le pays.

— Mais nous ne savons pas si c’est dû aux taches solaires, fit remarquer le directeur de l’information.

— Ça n’empêche pas d’en faire un gros titre. Nous pourrions toujours rectifier par la suite. Qu’on fasse venir le spécialiste scientifique.

— Feldmeyer ? Il est en vacances.

— Bon, tant pis. Et qu’est-ce que nous avons comme images, sur ce sujet ?

— Mais... ça, fit le directeur, en désignant l’écran de contrôle. Un

écran noir.

— Nous ne pouvons pas montrer un écran noir, protesta Don Cooder.

— Mais c'est ce que nous sommes en train de faire. Et c'est ça, justement, le sujet.

Don Cooder cligna des paupières, et son regard s'assombrit.

— Nous ne pouvons pas passer ça à l'antenne ! Un écran noir, c'est nul. Les gens vont zapper.

— Don, essaie de comprendre. Nous ne passons *pas* à l'antenne, point final.

— Tu veux dire que personne ne peut diffuser la nouvelle avant que les émissions reprennent ?

— Voilà, c'est ça, Don.

— Mais dès que les émissions auront repris, on ne parlera plus que de ça, non ?

— Oui, c'est probable.

— Je n'attendrai pas que les émissions reprennent. Je serai le premier à annoncer ce scoop. Vous êtes tous témoins.

— Qu'est-ce que tu vas faire, Don ?

Sans répondre, Don Cooder quitta le plateau pour se rendre dans un bureau donnant sur la rue. Il ouvrit la fenêtre, passa la tête et les épaules par l'embrasure et, d'une voix sonore qui fit s'envoler les pigeons blottis sur les immeubles alentour, proclama :

— Ceci est un reportage exclusif du journal du soir de BCN, présenté par Don Cooder. À travers tous les États-Unis, les émissions télévisées ont été brutalement interrompues. La force mystérieuse à l'origine de cette tragédie n'a pas encore été identifiée, mais, en ce moment, pour la première fois dans l'histoire de la télévision, l'Amérique est plongée dans des ténèbres plus terribles que celles qu'elle connut lors de la grande panne d'électricité de 1965. Quand ces ténèbres se dissiperont-elles ? C'est la question que tout le monde se pose.

— Laisse tomber, Don, fit le réalisateur, en lui tapant sur l'épaule.

— La ferme ! Je suis en direct.

— Don, KNNN continue à émettre.

Don Cooder se redressa si vite qu'il se heurta la tête contre le bord de la fenêtre.

— Quoi ?

— C'est vrai. Leurs émissions n'ont pas été interrompues.

— Bon Dieu ! Ils m'ont volé mon scoop ?

— Je le crains.

— Merde, ragea Cooder, en se ruant dans la salle de contrôle, où un écran montrait un présentateur flegmatique parlant d'une voix monocorde sous le célèbre logo de KNNN – une ancre de marine.

— Les salauds ! Ils ne peuvent pas me marcher dessus comme ça !

— Maintenant, tu sais quel effet ça fait, grommela une voix venant du sol – celle de Cheeta Ching, enroulée autour de son énorme ventre et respirant bruyamment par la bouche.

— Toi, tu n'as que ce que tu mérites, cracha Cooder. Si ton public te voyait en ce moment ! On dirait une baleine échouée souffrant d'une jaunisse aiguë.

— Que quelqu'un aide Miss Ching à se relever, lança le régisseur dans le vacarme ambiant.

Tous les moniteurs étaient à présent réglés sur KNNN, le son poussé au maximum.

Don Cooder joua des coudes pour se frayer un passage dans la foule.

— Que disent-ils ? demanda-t-il, furieux.

— Pas grand-chose d'autre que les faits bruts : toutes les émissions sont interrompues. Seul le réseau câblé continue d'émettre. Personne n'en connaît encore la raison.

— Bordel. Tout ça en plein prime time. Nous ne récupérerons jamais ce public, pesta Cooder en tournant machinalement son regard vers l'écran de contrôle.

Et celui-ci s'éclaira de façon si soudaine que Don Cooder en fut momentanément ébloui. Quand sa vue se fut éclaircie, il découvrit sur l'écran un spectacle plus terrifiant que les émeutes de la prison d'Attica et la Convention démocrate de 1968 réunies. Deux machinistes aidant une Cheeta Ching vacillante à s'asseoir dans un fauteuil. Son Fauteuil.

Don Cooder tourna vivement la tête. Le voyant lumineux de la caméra numéro un était un œil rouge braqué droit sur Cheeta Ching.

— Nous sommes revenus à l'antenne ! brailla-t-il en s'élançant sur le plateau.

Un câble s'enroula autour de sa cheville et il s'écroula sur la

moquette, où il demeura un instant, à demi assommé.

Et la voix exécrationnelle de sa principale rivale parvint à ses oreilles, déclarant d'un ton doux et triomphant :

— Voici le journal du soir de BCN, présenté par Cheeta Ching. Don Cooder n'est pas disponible ce soir.

Et tandis que des millions d'Américains se rasseyaient devant leur téléviseur, ceux qui avaient eu la patience d'attendre la reprise des émissions de BCN entendirent, par-dessus la voix sirupeuse de Cheeta Ching, un mugissement furieux :

— Laissez-moi me relever ! Laissez-moi me relever ! Je vais étrangler cette truie coréenne, même si c'est la dernière chose que je dois faire de ma vie !

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo, et il ne désirait qu'une chose : mourir.

C'était pourtant simple. Il n'y avait pas de quoi en faire une montagne. Des gens mouraient tous les jours, et Remo était bien placé pour le savoir ; il avait personnellement aidé des centaines, sinon des milliers, de personnes méritantes à gagner le repos éternel. Maintenant, c'était son tour.

Alors, pourquoi s'acharnait-on à lui rendre les choses aussi difficiles ? Il avait passé toute la matinée à composer le numéro d'appel gratuit, mais la ligne était sans cesse occupée.

— Oh, zut, fit-il en raccrochant pour la énième fois.

— Qu'y a-t-il ? couina une voix grêle.

— Je n'arrive pas à obtenir ce numéro.

— C'est parce que tu t'y prends mal, répliqua la voix aiguë.

— Ah oui ? Eh bien, essayez vous-même, pour une fois.

À l'autre bout de l'immense pièce carrée, une petite silhouette drapée de soie pourpre brodée d'or était assise dans la position du lotus, tel un minuscule Bouddha. Le haut du crâne chauve brillait comme un œuf d'ambre poli, encadré par deux petites touffes de cheveux dissimulant le bout de ses oreilles délicates.

— Cette tâche ne m'incombe pas, déclara la silhouette.

— Nous sommes associés à parts égales. Vous devez donc accomplir la moitié du travail.

— Uniquement si tu échoues, ou si tu meurs, ce qui devrait être une seule et même chose, car, dans le cas contraire, tu déshonorerais à jamais notre maison.

— Vous préféreriez plutôt me voir mourir que subir un échec ?

— Non, je préfère le succès. Mais j'accepterai ta mort en me lamentant comme il convient, et en faisant serment de te venger.

— Ne vaut-il pas mieux survivre, pour poursuivre le combat ?

— C'est ce que je ferai, dans le cas où tu échouerais.

— Comment puis-je échouer, si je n'arrive même pas à obtenir le numéro ? demanda Remo, en montrant le téléphone.

— Et comment puis-je méditer alors que tu n'arrêtes pas d'entrechoquer ces morceaux de plastique et de marcher de long en large ?

— J'arrêterai dès que j'aurai la communication.

La petite silhouette se redressa soudain. La soie pourpre et or de son kimono crissa doucement tandis que Chiun, Maître Régnañt de Sinanju, se dirigeait vers le téléphone, posé sur l'unique meuble de l'immense pièce nue – un tabouret bas.

Il souleva le combiné d'une main dont les ans semblaient avoir lustré la peau. Il ne porta pas l'instrument à son oreille, mais le tint à bout de bras, comme s'il lui inspirait de la répugnance. De l'autre main, il appuya sur les touches.

— Vous connaissez le numéro ? interrogea Remo.

— Je ne suis pas sourd. J'ai entendu ces bruits désagréables toute la matinée.

— Et vous pouvez deviner les chiffres rien qu'au bruit ?

— Un enfant le pourrait, rétorqua Chiun avec mépris.

Il tapa encore deux chiffres, puis s'arrêta, ses doigts aux ongles démesurés suspendus au-dessus du clavier.

— Ah-ah, dit Remo. Vous séchez sur le dernier chiffre, hein ?

— Pas du tout. J'attends seulement le moment propice.

— Si vous attendez trop, vous allez devoir refaire tout le numéro, l'avertit Remo.

Soudain, comme la serre de l'aigle fond sur sa proie, le doigt de Chiun s'abattit sur la touche 5, puis, d'un geste dédaigneux, le Maître de Sinanju fourra le combiné dans la main de Remo et regagna sa natte, pour se replonger dans sa méditation.

Remo éleva l'instrument jusqu'à son oreille et entendit une sonnerie.

— Comment avez-vous fait ? demanda-t-il à Chiun.

— J'ai utilisé la bonne méthode, c'est tout.

La sonnerie s'interrompit et une voix sèche et posée d'infirmière déclara :

— Si vous vous servez d'un téléphone à clavier, veuillez appuyer sur la touche correspondant à l'option choisie. Dans le cas contraire, veuillez rester en ligne, et nous essaierons de répondre à votre demande. Mais n'y comptez pas trop, car nous recevons énormément d'appels.

— Super, grommela Remo. Je suis en communication avec le répondeur.

— Si vous êtes un journaliste désireux d'interviewer le Dr Gregorian, appuyez sur la touche un. Si vous êtes un avocat cherchant à intenter un procès au docteur, appuyer sur la deux.

— Je parie que cette ligne-là est surchargée, marmonna Remo.

— Si vous appelez parce que vous voulez mourir, appuyez sur la trois.

Remo obtempéra.

Il y eut un long silence, puis quelques notes de musique, et enfin une voix masculine et bourrue se fit entendre :

— Ici le Dr Gregorian. Exposez-moi votre cas.

— Je veux mourir, déclara Remo.

Après un instant d'hésitation, la voix interrogea :

— De quelle maladie souffrez-vous ?

— La lèpre.

— Quel est le pronostic des médecins ? s'enquit la voix, après une nouvelle pause.

— Je pars en pièces détachées.

Nouveau silence. Remo se dit que l'homme devait être en train de noter tout ce qu'il lui racontait.

— Indiquez-moi de quelle manière vous préférez franchir le Styx. Barbituriques, piqûre ou asphyxie ?

— Je prendrai les somnifères. Où dois-je me présenter ?

— Quel est votre sexe ?

— Masculin. Ça s'entend, non ? Vous trouvez que j'ai la voix de Madonna ?

Il n'y eut pas de réponse. Remo perçut le déclic d'un relais ; puis la voix reprit, d'un ton plus incisif :

— Votre demande a été rejetée. Inutile de rappeler. Bonne journée.

La communication fut coupée : Remo raccrocha si brutalement que la touche O jaillit du clavier pour aller frapper le plafond.

— Je parlais à une saleté de machine ! s'exclama-t-il.

— Tu ne t'en es pas rendu compte ?

— Je croyais que c'était Gregorian en personne.

— À mon avis, Gregorian n'existe pas.

— Si je lui mets la main dessus, en tout cas, il n'existera plus. Cette espèce de tueur me rend malade.

— C'est une phrase quelque peu bizarre, dans la bouche d'un assassin.

— Je suis un professionnel. Ce type est un charognard.

— Les charognards ont aussi leur utilité.

Le visage de Remo se rembrunit. C'était un visage aux traits énergiques, caractérisé par des yeux noirs enfoncés et des pommettes saillantes.

— Il zigouille les gens pour du fric, s'indigna Remo.

— Que faisons-nous d'autre, toi et moi ?

— C'est différent. Nous sommes des pros.

— Assieds-toi.

Sans se départir de son air renfrogné, Remo poussa du pied un tatami, de manière à le placer juste en face de son maître. Puis il s'installa dans la position traditionnelle du lotus, ses poignets reposant sur ses genoux. C'étaient des poignets énormes, aussi épais que des poutrelles. Le reste de son corps était assez svelte pour servir de réclame à un produit amincissant. Ses muscles étaient apparents, sans être surdéveloppés. Son style vestimentaire était nettement décontracté : pantalon noir et T-shirt blanc.

— La vie est cruelle, commença Chiun. Beaucoup de gens naissent, et presque autant s'éteignent avant la fleur de l'âge. Mais tous meurent quand leur heure a sonné. Un jour, je mourrai aussi, tout comme toi.

— Personne ne peut vous tuer, Petit Père, intervint Remo.

Chiun leva le doigt d'un air sévère et rectifia :

— Je n'ai pas dit qu'on me tuerait, seulement que je mourrai. Même un être aussi magnifique que moi doit un jour se flétrir et rendre son dernier soupir, comme les créatures inférieures.

Remo réprima à grand-peine un tressaillement. Il y avait plus de vingt ans que le frêle Coréen était entré dans sa vie, pour faire de lui l'implacable mécanique humaine qu'il était devenu. Même à cette époque, Chiun avait déjà atteint un âge vénérable. Aujourd'hui, bien qu'il n'avouât que quatre-vingts hivers, le vieillard avait, Remo le savait, dépassé le cap des cent ans. Cela se voyait à d'infimes détails : l'éclat moins brillant dans ses yeux noisette, le sillon plus profond des rides adoucissant son visage parcheminé. Remo repoussa ces pensées

dans le recoin le plus obscur de son esprit. Il n'aimait pas songer au futur.

— Dans mon cœur, vous ne mourrez jamais, affirma-t-il simplement.

— Bien dit, mais inexact, répliqua Chiun en levant à nouveau le doigt. Mais peu importe. Je vais te raconter une histoire.

— Pourquoi pas, dit Remo, en haussant les épaules. Cela m'aidera peut-être à trouver une idée.

— Pour cela, il te faudrait un nouveau cerveau.

— Arf-arf-arf, fit Remo, vexé.

— Tu as déjà entendu un grand nombre d'histoires sur mon glorieux village, commença Chiun en lissant les plis de son kimono. La perle de l'Orient, le village de Sinanju, qui vit naître la formidable lignée à laquelle toi, un simple Blanc, as le privilège d'appartenir. Tu n'ignores donc pas que ce village a le malheur d'être situé sur la côte la plus froide et la moins poissonneuse du golfe de Corée. Que son sol est stérile et que, même les bonnes années, les habitants souffrent des pires privations.

— Oui, je connais tout ça par cœur, soupira Remo.

— C'est bien. Car, un jour, c'est à toi, mon successeur, que reviendra la bienheureuse tâche de transmettre à ton disciple l'histoire de mes ancêtres.

— Ouais, et je lui dirai la vérité.

— Quelle vérité ? questionna le Maître de Sinanju, en frappant dans ses mains. Vite, parle !

— Je lui dirai que les villageois étaient si paresseux qu'ils mangeaient les graines au lieu de les semer. Qu'ils n'allaient jamais à la pêche parce que l'eau était trop froide et qu'ils ne voulaient pas se donner la peine de construire des bateaux. Alors, le chef du village, et les hommes les plus robustes, ont été contraints de louer leurs services comme tueurs à gages et mercenaires, pour entretenir les fainéants. Jusqu'au jour où Hung mourut dans son sommeil avant d'avoir pu transmettre son enseignement à Wang, qui quitta le village pour méditer, et s'endormit dans un champ. Lorsqu'il se réveilla, il avait tout compris des secrets de l'univers. Là, je ne sais pas ce qui s'est passé au juste, mais toujours est-il que Wang avait découvert la source solaire ; il alla trouver les autres mercenaires et les abattit, car on n'avait plus besoin d'eux. Après ça, il ne restait plus personne pour disputer à Wang et à ses descendants le titre de maître de Sinanju.

Remo se tut, pour observer l'effet que ses paroles produisaient sur

Chiun.

Le visage du Maître de Sinanju semblait pétrifié de stupeur, et sa peau jaune virait lentement au cramoisi. Et, sous le regard de Remo, ses joues commencèrent à se gonfler comme celles de Dizzy Gillespie soufflant dans sa trompette.

Quand il relâcha enfin sa respiration, les mots sortirent de sa bouche avec la violence d'un typhon.

— Ce n'est pas du tout ce que dit la légende, espèce de pâle oreille de cochon ! siffla Chiun. Tout est faux, dans ton récit !

— Vous oubliez que je suis allé à Sinanju, riposta Remo. Sans les subsides que nous leur envoyons, tous les habitants auraient déjà émigré vers Pyongyang pour y vivre de l'aide publique.

— Quelle infamie ! Les gens de mon peuple sont des paysans. Ils n'iraient jamais vivre dans les villes, comme je suis obligé de le faire.

— D'un autre côté, l'aide publique n'existe pas, en Corée du Nord. Et, de toute manière, quel est le rapport avec le D^r Gregorian ?

— Non seulement tu racontes tout de travers, mais tu as oublié la partie la plus importante, reprit Chiun d'un ton de reproche.

— Oh oui ! s'exclama Remo, après un instant d'intense réflexion. Tous les autres arts martiaux, depuis le karaté jusqu'au kung fu, nous ont été volés. Mais tous ces tricheurs n'y ont rien compris, et c'est pourquoi, même si Bruce Lee était encore vivant et avait des frères jumeaux, chacun de nous deux pourrait les terrasser avec le gros orteil lié derrière le dos.

— Mais non ! Les bébés ! Tu oublies les bébés !

— D'accord. Les bébés, reprit Remo, en se demandant pourquoi, puisque Chiun était censé lui raconter une histoire, c'était lui qui faisait tout le travail. Le premier Maître quitta le village parce que la famine était si grande qu'on était obligé de noyer les bébés dans la mer.

Chiun leva un doigt, en guise d'avertissement.

— Les filles d'abord, se hâta d'ajouter Remo, parce qu'elles n'étaient bonnes qu'à faire d'autres bébés, puis les garçons – mais seulement si c'était absolument nécessaire. Une belle saloperie, à mon avis.

— Comment oses-tu !

— Noyer des enfants innocents, même en prétendant qu'ils renaîtraient en des jours meilleurs, c'est du meurtre pur et simple.

— Non. C'était un acte nécessaire. De même que le D^r Gregorian

rend un service nécessaire. Et que ferais-tu, toi, si cette triste période revenait et que tu étais le Maître, Remo ?

— Moi ? fit Remo, incertain. Je ne sais pas trop, mais en tout cas, je ne noierais pas les bébés, ça, c'est sûr.

— Tu les lâcherais dans la nature, pour que les bêtes sauvages les dévorent ?

— Non, j'essaierais de leur trouver des parents adoptifs, répondit Remo d'une voix ferme.

— Et que fais-tu des mères ignorant tout du sort de leurs enfants, qui deviendraient folles de chagrin, et sans lesquelles il ne pourrait y avoir d'autres générations ?

— Bon, alors je ne les ferais pas adopter, je...

— Oui ?

— Je trouverais quelque chose. J'aurais certainement une idée, je me creuserais la tête jusqu'à ce que...

— ... jusqu'à ce qu'ils soient tous morts de faim, termina Chiun. Tu es peut-être Maître de Sinanju, grâce à mon indulgence, mais tu ne posséderas jamais la sagesse d'un vrai maître. Ton esprit de Blanc ne sait pas voir la poésie, il la transforme en ordure. Oh, j'ai essayé d'extirper de toi ces défauts, mais je dois admettre que j'ai échoué. C'est très triste, mais je n'ai pas le choix.

— De quoi parlez-vous ? interrogea Remo, soupçonneux.

— Je n'ai pas d'autre choix que de vivre assez longtemps pour veiller à ce que le garçon qui naîtra bientôt de la glorieuse matrice de Cheeta Ching soit parfaitement éduqué dans l'art de Sinanju.

— Je suis content que vous abordiez ce sujet, s'empressa de glisser Remo, car il y a deux ou trois choses que j'aimerais tirer au clair. D'abord, comment pouvez-vous être sûr que ce sera un garçon ? Cheeta n'a rien dit à ce sujet.

— Un grand-père sait ce genre de choses.

— Deuxièmement... Attendez un peu ! Vous avez bien dit un *grand-père* ?

— Simple façon de parler, répondit Chiun, en évitant son regard.

— Non, mettons les choses au point une fois pour toutes. Êtes-vous en train de dire que vous n'êtes pas le père de cet enfant ?

— Je n'ai rien dit de tel, protesta Chiun, d'un air évasif.

— Donc, vous ne niez pas être le père ?

— Sans mon infinie sagesse, Cheeta ne serait pas enceinte.

— Alors, vous reconnaissez être le père !

— Je ne reconnais rien du tout, dit Chiun en relevant fièrement son menton orné d'une maigre barbiche. Cheeta est une femme mariée. Je ne la couvrirai pas de honte en répandant des rumeurs. Et je ne tiendrai pas de propos inconsidérés devant quelqu'un d'aussi jaloux que toi.

— Jaloux, moi ? Vous rêvez ! s'étrangla Remo.

— Ah oui ? Alors pourquoi t'agites-tu de la sorte, éliminant les ennemis de l'Empereur Smith à tour de bras, comme si le temps t'était compté ? Tu n'es pratiquement jamais à la maison.

— Vous appelez ce tas de pierres une maison ? interrogea Remo, en englobant la pièce d'un grand geste du bras.

— Tu auras bien de la chance si ton prochain empereur t'octroie un château, riposta sèchement Chiun.

— Vous parlez d'un château ! s'emporta Remo. Smith vous a refilé une église transformée en condominium. Je n'arrive pas à croire que vous vous êtes laissé prendre à son baratin. Il vous a dit qu'il y avait une grande salle de méditation. Mais c'est le clocher, sacré nom d'un chien !

— Il est vrai, répondit Chiun d'un ton offensé, que ce château n'est pas aussi vaste que je l'aurais souhaité, mais nous sommes dans un pays jeune, qui n'a jamais eu de rois, et où les châteaux sont rares. J'ai dû me résoudre à un compromis. Il fallait préparer une demeure convenable pour le fils de Cheeta.

— Si Cheeta et son mouflet emménagent ici, moi je déménage.

— Je ne te confierais même pas le soin de changer les couches de l'enfant, lança Chiun avec dédain.

— Bon, bon, ça va, soupira Remo, en levant les mains au ciel. Si vous m'expliquiez plutôt ce que tout ça a à voir avec ce charognard de Gregorian ?

Chiun cessa aussitôt de fuir son regard et planta ses yeux droit dans les siens.

— Les vieillards, de même que les enfants, dépendent de plus sages qu'eux pour abréger leurs jours quand les temps sont trop difficiles.

— Vous pensez que l'euthanasie est souhaitable ?

— Souhaitable, sûrement pas. Mais parfois préférable.

— Prférable à quoi ?

— À l'abandon dans un hospice, par exemple, une pratique courante dans ce pays barbare que tu aimes tant.

— Je ne vous abandonnerai jamais dans un hospice.

— Il ne s'agit pas de ça ! Si j'étais réduit à la décrépitude physique et mentale et que je t'implore de m'achever, me refuserais-tu le coup de grâce qui permettrait à mon esprit de goûter la paix du Néant ?

— Ça, c'est une question facile. Non, je ne vous tuerais pas. Rien à faire.

— Alors, se lamenta Chiun, profondément attristé, j'avais raison, tu n'es même pas digne de changer les couches de l'enfant.

— Ça tombe bien, riposta Remo en croisant les bras. Je n'ai aucune intention de changer la moindre couche.

— Si tu possédais une ombre de sagesse, tu laisserais ce Gregorian tranquille. Il ne t'a rien fait.

— Hé, mais c'est sûrement lui, notre prochaine cible ! Smith ne l'aime pas plus que moi. Gregorian représente tout ce que notre organisation combat. Il a trouvé une faille dans la loi qui lui permet de tuer impunément n'importe quel invalide qui ne peut pas...

— Se suicider tout seul ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Et puis, il ne tue que des femmes, vous ne l'avez pas remarqué ? J'ai été rejeté uniquement parce que je suis un homme, vous l'avez entendu vous-même.

— Il se peut, reprit Chiun en reniflant avec distinction, que, lorsque mon heure sera venue, si la douleur est trop intolérable, je fasse moi-même appel à ce docteur.

— Ah, laissez tomber ! s'écria Remo en se relevant d'un bond. Je sors. J'ai besoin de changer d'air.

— Peut-être trouveras-tu quand même, dans ton cœur blanc et froid, assez de compassion envers le vieillard que je suis pour allumer la télévision avant de partir ? C'est bientôt l'heure de l'émission de Cheeta.

— Elle ne commence que dans deux heures.

— Avant, il y a le journal. Ils me donneront peut-être de ses nouvelles.

— Comme vous voudrez, fit Remo, en s'exécutant.

Il était dix-huit heures vingt-huit.

— Puisqu'on parle de ce barracuda, reprit-il, comment se fait-il qu'elle n'ait pas encore accouché ? Elle doit être au dixième ou

onzième mois, maintenant.

— Il faut plus de neuf mois pour produire un enfant parfait. Le grand Wang est né au bout de cinquante semaines de gestation. Cheeta ne fait que remplir correctement sa tâche.

— Si vous voulez mon avis, fit Remo, elle attend plutôt le début des sondages de popularité. Ils démarreront la semaine prochaine et...

Remo s'interrompit, les yeux rivés à l'écran.

Celui-ci était noir comme un four et, dans l'angle supérieur droit, apparaissaient en petits caractères blancs les mots : PAS DE SIGNAL.

Le Maître de Sinanju sursauta sur son tatami.

— Remo ! Que se passe-t-il ?

— Je n'en sais rien, fit Remo, en s'accroupissant.

Il essaya de changer de canal en appuyant sur les commandes manuelles, mais l'écran demeura obstinément noir.

— Bon sang, c'est pareil sur toutes les chaînes.

— Remo, je ne veux pas manquer Cheeta ! s'écria Chiun, hors de lui.

— Ce poste doit être détraqué.

— Alors, qu'attends-tu pour aller chercher celui qui se trouve en bas ?

— J'ai une idée. Puisqu'il ne reste plus qu'une minute et demie avant le journal de Don Cooder, si nous descendions tous les deux pour le regarder confortablement dans la cuisine ?

— N'y a-t-il donc rien que tu veuilles faire pour moi, qui t'ai conduit là où tu es ? S'indigna Chiun.

— Allumer la télé, d'accord. Préparer le dîner, de temps en temps. Mais me ruer à la cuisine pour remonter l'escalier avec un téléviseur grand écran dans les bras ? Pour votre prochain anniversaire, peut-être.

— Ingrat ! lâcha Chiun, renonçant brusquement à simuler la vieillesse et la faiblesse.

Il se leva et dévala les marches, tel un éclair de soie pourpre et or. Poussé par la curiosité, Remo le suivit.

Le Maître de Sinanju avait déjà allumé le téléviseur trônant au milieu de la vaste cuisine.

— Remo ! Remo ! Viens voir !

Remo approcha et vit la même chose que sur l'autre récepteur – le

noir total. Mais le son était revenu.

— *N'essayez pas de régler l'image.*

— Remo, qu'est-ce que cela veut dire ?

— Un communiqué quelconque, marmonna Remo.

— *La panne ne provient pas de votre téléviseur...*

— Serait-ce la fin du monde ? s'alarma Chiun. Ces Blancs ignorants ont-ils enfin réussi à détruire leur prétendue civilisation ? Oh, je ne tiendrai donc jamais le superbe garçon de Cheeta dans mes bras !

— Inutile de paniquer. Écoutez.

— *Nous contrôlons toutes les transmissions... Nous contrôlerons le balayage horizontal... Nous contrôlerons le balayage vertical... Nous pouvons rendre l'image floue... ou claire comme du cristal...*

— Eh, mais je reconnais ce texte ! s'écria soudain Remo.

C'était le pré-générique d'une vieille série de science-fiction, *Au-delà du réel*.

— Je ne comprends rien à ce jargon, cracha Chiun, en levant les yeux vers l'horloge murale. L'émission a déjà commencé ! fulmina-t-il.

— Du calme. Il y a un problème avec les émetteurs. Je vous parie que personne, en ce moment, n'arrive à capter les programmes.

La voix sonore s'était tue. Remo passa sur une autre chaîne.

— *N'essayez pas de régler l'image...*

— Quelque chose ne va pas, fit Remo d'une voix lente.

— En effet ! Je ne peux pas regarder mon émission.

— Non, ce n'est pas ça. Il y a le même discours sur toutes les chaînes. Je me demande...

— Quoi donc ?

Remo hésita. Quelques mois auparavant, en représailles contre ce qu'il croyait être une nouvelle invasion de la baie des Cochons commanditée par les États-Unis, Castro avait piraté tous les programmes télévisés dans le sud de la Floride – privant ainsi Chiun de l'émission de Cheeta Ching. Heureusement, l'affaire avait pu se résoudre sans que le Maître de Sinanju décapitât le leader cubain, comme il avait juré de le faire. Chiun s'était contenté de lui arracher les poils de la barbe l'un après l'autre. Mais, si Castro récidivait, Remo ne pourrait rien faire pour arrêter Chiun.

— Je ferais mieux d'appeler Smith, se hâta-t-il de répondre.

— Oui, oui ! Appelle-le. Smith saura ce qui se passe. Demande-lui

s'il a des nouvelles de Cheeta. Dis-lui d'enregistrer toutes ses émissions, afin que je n'en manque aucune.

Remo décrocha le téléphone mural, tout en gardant un œil sur le Maître de Sinanju, penché avec sollicitude sur le téléviseur comme s'il s'était agi d'un animal blessé.

Remo s'apprêtait à appuyer sur la touche portant le numéro un – composant ainsi le code secret qui lui permettait de contacter son supérieur – quand, brusquement, le hululement strident de Cheeta Ching remplit la pièce.

« Voici le journal du soir de BCN, présenté par Cheeta Ching. Don n'est pas disponible ce soir. »

— Cheeta ! roucoula Chiun. C'est Cheeta ! Mes ancêtres m'ont entendu. Ils ont répondu à mes prières.

Remo reposa le combiné et rejoignit le vieux Coréen.

« Ce soir, disait Cheeta Ching, une panne à l'échelle nationale retardait le début de notre émission, au moment précis où l'on interrompait les recherches pour tenter de retrouver Don Cooder. »

Une voix beuglante s'éleva hors champ :

« Tu mens, espèce de sorcière ! Tu as dit que tu avais perdu les eaux ! »

— Ne serait-ce pas la voix de Don Cooder ? fit Remo.

— Chut !

« Pour le moment, reprit Cheeta, il n'est pas encore possible de déterminer les causes de cet incident. On nous a signalé, sans que la nouvelle ait été confirmée, que d'autres réseaux auraient été touchés par cette perturbation. »

« Ce n'est pas ma faute ! » hurla la voix désincarnée de Don Cooder.

— C'est bien Cooder, dit Remo. Mais où est-il ?

— Remo !

« BCN, toujours à la pointe de l'actualité, a réalisé un reportage sur ce phénomène sans précéd... »

Le téléphone mural se mit à sonner, et Remo s'écria :

— Je vous parie que c'est Smitty !

— Dis-lui que je suis sorti.

— Ici la Blanchisserie Sinanju, annonça Remo dans le combiné. Avez-vous des couches à laver ?

— Remo, ici Smith, répondit une voix aigre.

Remo sortit de la cuisine, en étirant le fil du téléphone au maximum, et referma la porte sur lui.

— Dites-moi que ce n'est pas Cuba qui remet ça, chuchota-t-il.

— Remo, je ne sais pas de quoi il s'agit. Mais, pendant près de sept minutes, toutes les émissions télévisées ont cessé totalement.

— Les Cubains sont-ils capables de faire un truc pareil ?

— En théorie, avec un émetteur assez puissant, c'est possible. Mais il ne semble pas que ce soit le cas. Les réseaux câblés et satellites ont continué à fonctionner, mais les programmes du réseau hertzien ont été totalement interrompu, tant au niveau des chaînes nationales que des stations locales. Remo, je veux que Chiun et vous vous teniez prêts à agir.

— Très bien. De toute façon, je n'arrivais pas à mettre la main sur le D^r Mort.

— Remo, je vous rappelle qu'il ne fait pas encore l'objet d'une mission, et qu'il représente d'ailleurs un problème de bien moindre importance.

— Pas de télé pendant quelques minutes, vous parlez d'une affaire ! Le pire qui aurait pu se produire, c'est que tout le monde en profite pour aller aux chiottes en même temps et que les égouts débordent !

— Remo, tenez-vous prêt, reprit la voix sèche et totalement dénuée d'humour d'Harold Smith. Je vous rappelle quand j'aurai réuni davantage d'informations.

Remo regagna la cuisine, remit le combiné sur son socle, et se tourna vers le téléviseur.

Cheeta Ching continuait à jacasser de sa voix criarde ; de temps en temps, une main apparaissait à l'arrière-plan, se crispant parfois en un poing menaçant. Elle semblait appartenir à un individu étendu sur le sol, que des machinistes accroupis, que l'on entrevoyait fugitivement, empêchaient de se relever.

« Passons à présent aux autres nouvelles, déclara enfin Cheeta Ching. Je suis heureuse de vous apprendre que ma grossesse se déroule comme prévu, et que tout semble indiquer que l'accouchement est proche. Restez sur BCN. Nous vous tiendrons au courant de tous les faits nouveaux concernant cet événement capital. »

— Quel événement capital ? interrogea Remo. La panne, ou le bébé ?

— Oh, Remo, ne sois pas ridicule. Le bébé, bien sûr.

— C'est bien ce que je craignais, riposta Remo, en levant les yeux au ciel.

CHAPITRE III

Le Dr Harold W. Smith regardait rarement la télévision. Il préférait de loin la radio, qu'on pouvait écouter tout en faisant quelque chose de constructif. Malheureusement, le poste qu'il occupait exigeait qu'il se tienne informé de la vie sociale de son pays et, comme la télévision en était une des principales composantes, il avait dû se résoudre à acheter un téléviseur. Mais il ne supportait vraiment pas le style des grandes chaînes nationales et il s'était abonné au réseau câblé, en payant les frais de sa poche bien qu'il eût été parfaitement en droit de les porter sur l'un ou l'autre de ses budgets de fonctionnement. Car il en avait deux : le plus petit était affecté au sanatorium de Folcroft, une clinique privée de Long Island, dont il était le directeur. L'autre budget représentait des millions et des millions de dollars : c'était celui de CURE, dont Smith était aussi le chef, une organisation ultra-secrète créée au début des années soixante, et dont la mission était de préserver l'ordre dans une société de plus en plus chaotique, en agissant au besoin en dehors des lois constitutionnelles.

Et, en ces temps difficiles, cela avait souvent été nécessaire. Smith avait dirigé l'organisation depuis son bureau de Folcroft, jusqu'au jour où le successeur du président assassiné qui avait fondé CURE lui avait donné l'autorisation de se doter d'un bras armé.

Il avait alors sélectionné un candidat – un flic de Newark semblable à des centaines d'autres – et mis en route la première phase de son plan, qui consistait à faire officiellement disparaître l'homme en question. Ça n'avait pas été très compliqué : l'insigne du petit flic de Newark s'était un jour mystérieusement évaporé, pour refaire surface un peu plus tard près du cadavre lardé de coups de couteau d'un dealer. La peine capitale existait encore dans cet État à l'époque, et l'homme qui avait eu la chance d'être choisi par Smith s'était retrouvé en deux temps trois mouvements dans le quartier des condamnés à mort, à attendre de passer sur la chaise électrique.

Tout avait été arrangé à l'avance. L'exécution n'était qu'un simulacre. Le « cadavre », plongé dans un coma narcotique, avait été transporté jusqu'à Folcroft, où un chirurgien esthétique s'était occupé de son visage, tandis que Smith se chargeait de faire disparaître toute trace de son passé, en détruisant tous les dossiers à son nom dans les services de la sécurité sociale, du fisc et de l'armée. Remo Williams était orphelin et célibataire, et c'était une chose relativement facile

d'effacer tout souvenir de son passage sur terre.

Smith n'en avait éprouvé aucun remords, car c'était pour la bonne cause. Puis il avait placé Remo Williams devant un choix tout simple : soit collaborer, soit être exécuté, et cette fois pour de bon. Remo, ayant choisi de continuer à vivre, avait été confié au Maître de Sinanju, dernier représentant d'une lignée d'assassins en voie d'extinction, qui lui avait enseigné son art. Et c'est ainsi qu'il était devenu le bras armé de CURE – une parfaite machine à tuer, que rien ni personne ne pouvait arrêter, et qui avait pour nom de code « L'Implacable ».

Depuis vingt ans, grâce à son organisation qui, officiellement, n'existait pas, Harold Smith avait enrayé d'innombrables crises, en prélevant d'énormes sommes d'argent dans son budget secret, pour déclencher des opérations clandestines impliquant meurtres, sévices et violences de toutes sortes ; mais il rendait compte de chaque cent dépensé à la plus haute autorité qu'il connût : sa conscience.

Et c'est ainsi que, en ce soir d'avril, Harold Smith, seul dans son appartement (sa femme était en visite chez sa sœur), s'installa confortablement dans son fauteuil rembourré pour regarder KNNN sur le réseau câblé – et qu'il fut confronté à la crise la plus grave de toute sa carrière de fonctionnaire très spécial.

« Information de dernière minute, fit la voix froide du présentateur. Les programmes des trois principaux réseaux de la télévision hertzienne ont été interrompus simultanément, juste avant la diffusion des journaux du soir. La panne semble s'être étendue à tout le pays. Nous vous en dirons plus dès que nous aurons obtenu d'autres renseignements. »

Smith s'empara de la télécommande, et fit défiler les chaînes. Il vérifia ainsi deux faits incontestables : premièrement, les émissions transmises par câble ou par satellite se déroulaient normalement. Deuxièmement, toutes les chaînes du réseau hertzien étaient en panne. Il écouta la voix sonore avisant les téléspectateurs que leur poste n'était pas détraqué ; comme il ne regardait jamais les séries de science-fiction, ce discours ne lui rappela rien.

Il alluma la radio et la même voix forte jaillit des haut-parleurs, parfaitement synchronisée à celle qui sortait du téléviseur. Éteignant la radio et baissant le volume de la télé, il ramassa le vieil attaché-case qu'il gardait en permanence à portée de la main. Il le posa sur ses genoux, désamorça le système anti-vol – des explosifs à l'intérieur des verrous – et l'ouvrit. La mallette contenait un micro-ordinateur et un téléphone cellulaire.

L'ordinateur portable était relié aux unités centrales de traitement

dissimulées dans les sous-sols de Folcroft, d'où Smith contrôlait toutes les affaires – publiques ou secrètes – d'une nation entièrement informatisée. Smith souleva le combiné, et fut soulagé de constater que son agent était là.

Ce ne fut qu'après avoir parlé à Remo Williams qu'Harold Smith appela le président des États-Unis, la seule personne extérieure à l'organisation qui connût l'existence de CURE.

Smith ne s'était pas encore entretenu avec le nouveau président, qui n'était installé que depuis peu à la Maison-Blanche, mais il savait que le président sortant avait appris à son successeur l'existence de CURE, et que cette révélation avait dû être un choc pour le nouvel élu.

Habituellement, Smith laissait au président qui venait d'entrer en fonction le soin de le contacter, le premier, mais la situation était grave, et il espérait que le chef de l'État s'en rendrait compte lui aussi.

— Smith ? fit la voix étonnée, teintée d'accent sudiste.

L'appareil de Smith était relié directement à un téléphone rouge situé dans la chambre Lincoln, à la Maison-Blanche.

— Monsieur le président, je désire vous informer d'un grave danger menaçant le pays.

— Lequel ? interrogea le président, dont la voix avait grimpé d'une octave.

— Savez-vous que tous les réseaux de la télévision hertzienne sont en panne ?

— Oui, mais ce n'est pas un problème, nous sommes câblés, à la Maison-Blanche.

— Monsieur le président, cette panne est l'œuvre d'une puissance inconnue. J'ignore quels sont ses mobiles, mais elle possède en tout cas les moyens d'empêcher la diffusion des programmes télévisés à l'échelle nationale.

— Il paraît que c'est à cause des taches solaires.

— Qui vous a dit ça ?

— Je l'ai entendu à la télé.

— Les taches solaires ne pourraient pas avoir de telles conséquences, répliqua Smith. Cette puissance X, grâce à je ne sais quels moyens techniques, a réussi à intercepter tous les signaux vidéos et à diffuser son propre signal vidéo.

— Pensez-vous qu'il s'agisse d'un nouveau tour des Cubains ?

— J'en doute. Cela dépasse de très loin les capacités techniques de

La Havane. Certes, nous savons qu'ils possèdent un émetteur d'une puissance supérieure à cent mille watts, et donc capable d'interrompre toutes nos émissions télévisées, en superposant aux signaux ordinaires leurs propres signaux à fréquences multiples.

— Je vous suis, Smith, continuez.

— Mais nous assistons ici à un phénomène entièrement différent. Cette puissance X intercepte toutes les émissions en provenance des stations locales, en même temps qu'elle diffuse elle-même un signal audio. Bien que mes connaissances dans le domaine de l'audiovisuel soient limitées, je crois pouvoir avancer qu'il s'agit d'un remarquable exploit technique – et une véritable menace pour le pays. Ce soir, la puissance X a testé son matériel. Elle ne va pas tarder à se manifester d'une autre façon.

— Laquelle ?

— Elle peut par exemple brouiller les émissions de toutes les stations se trouvant dans son rayon d'action, puis formuler ses exigences, en les diffusant sur les ondes.

— C'est peut-être tirer de bien grandes conclusions d'une petite panne de sept minutes.

— Monsieur le président, j'ai mis mes services en alerte. Je vous suggère de faire de même. En particulier, à essayer de localiser la source du signal audio.

— Je vais mettre la machine en route, Smith. Tenez-moi au courant.

— Bien sûr, monsieur le président, répondit Harold Smith avant de raccrocher.

Tout s'était déroulé aussi bien qu'on pouvait l'espérer. Toutefois, Smith ne pouvait s'empêcher de regretter l'ancien président – sans doute le dernier à être de la même génération que lui.

Tristement, il referma sa mallette, envoya promener ses pantoufles et enfila ses chaussures impeccablement cirées. Il n'avait même pas défait son nœud de cravate en rentrant chez lui, mais il le resserra quand même.

Smith était un homme d'âge mûr, grand et grisonnant, aux traits pincés, aux os proéminents ; des lunettes sans monture étaient perchées sur son nez patricien. Une maladie cardiaque congénitale donnait à sa peau une malsaine couleur grise, assortie à celle de son costume trois-pièces.

Pour accomplir la tâche qui l'attendait, il avait besoin des unités centrales de Folcroft. Il prit son attaché-case et sortit dans la nuit,

l'estomac noué. Il avait essayé de faire comprendre au président la gravité de la situation, mais il doutait d'avoir atteint son but : le chef de l'État n'avait même pas éteint la musique qu'il était en train d'écouter, et qui avait servi de fond sonore à toute leur conversation. Smith pensait avoir reconnu la voix d'Elvis Presley.

En se mettant au volant de son vieux break cabossé, il espéra que le président n'aurait pas besoin de s'occuper lui-même de cette affaire.

Car ce que lui, Smith, en discernait jusqu'à présent – la partie visible de l'iceberg – suffisait à le remplir de terreur.

CHAPITRE IV

Remo Williams faisait la chasse aux radiocassettes.

Depuis que Chiun et lui avaient emménagé dans l'ancienne église de la ville de Quincy, dans le Massachusetts, cette corvée lui incombait quotidiennement.

Il y avait un lycée non loin de l'immeuble de style gothico-helvético-Tudor que Chiun appelait son château, et le soir, des adolescents traînaient aux alentours, en faisant brailler leurs énormes radios portatives. Ils écoutaient surtout du rap, et Remo détestait le rap. Il n'aimait pas davantage le heavy métal, ni le disco. Il préférait le bon vieux rock d'avant les Beatles. Mais, même si les gamins avaient écouté du Mozart, ça n'aurait rien changé. C'étaient les décibels qui indisposaient le Maître de Sinanju, particulièrement quand il s'appropriait à suivre l'émission *Face à face avec Cheeta Ching*.

Remo venait donc de sortir et se dirigeait vers l'endroit d'où émanaient les beuglements d'un rapper.

— Le bruit est interdit dans cette zone, lança Remo en guise de salut.

— Eh, on est dans un pays libre, riposta une voix. C'est ce qu'on nous a appris à l'école, mec.

En s'approchant, Remo s'aperçut que la bande d'ados se composait d'un mélange de Blancs et d'Asiatiques, et la vue de ces derniers l'alarma plus que tout. Chiun avait une dent contre les Asiatiques. Il ne raffolait pas des Blancs, mais au moins ceux-ci n'avaient jamais envahi la Corée. En découvrant qu'il habitait dans un quartier peuplé en majeure partie d'Asiatiques, le Maître de Sinanju était devenu fou de rage et Remo avait eu le plus grand mal à le dissuader d'entreprendre une campagne de purification ethnique. En contrepartie, il avait consenti à faire du porte à porte, pour demander poliment à leurs voisins d'origine asiatique de bien vouloir déménager vers une autre ville. Et avait été soulagé de constater qu'aucun d'eux, ou presque, ne parlait l'anglais.

— Écoutez, dit Remo aux ados, je vous propose un marché : vous pouvez rester ici, mais vous éteignez votre radio.

Une main se porta prestement vers le bouton commandant le volume sonore, mais ce fut pour le tourner au maximum.

Remo se saisit de l'appareil et coupa le son.

— Je vais vous montrer un truc, annonça-t-il.

Il souleva la radio à deux mains, tel un joueur de basket, et la projeta dans le ciel nocturne. Son geste avait semblé à la fois rapide et nonchalant, mais cinq mille ans d'art Sinanju étaient contenus dans ce geste.

Les gamins levèrent les yeux. La radio n'était plus qu'un petit point argenté, qui continuait à monter dans les airs.

— Si j'étais vous, je ne resterais pas là, prévint Remo.

— Pourquoi ? demanda l'un des ados.

— Parce qu'elle va retomber.

— Ouais, j'le sais, et j'veux la rattraper. Elle m'a coûté 47 dollars.

— Ça te coûtera les deux bras, si tu essayes de la rattraper.

— C'est vous qui le dites.

— Non, c'est Newton.

Le trio continuait à scruter le ciel. L'un d'eux, commençant à entrevoir la vérité, se mit à reculer à petits pas, les yeux écarquillés.

— Elle met vachement longtemps à retomber, murmura-t-il.

— Je la vois ! cria le deuxième. Elle redescend !

— Ouais, j'veais l'avoir ! s'exclama le premier, en levant les bras.

Remo fut tenté de laisser la nature suivre son cours impitoyable, mais se laissa attendrir au dernier moment.

Il bondit, happa les ados par l'encolure de leurs sweat-shirts, et les tira en arrière au moment précis où la radio cassette s'écrasait en mille morceaux sur l'asphalte, qui se fissura du même coup.

Les ados se palpaient le visage et les bras. De minuscules gouttes de sang tachaient le bout de leurs doigts.

— Ouille ! Ouille ! Qu'est-ce qui nous a fait ça ?

— Les éclats, répondit Remo. Bon, maintenant, faites passer le message : tous ceux qui feront du bruit après le coucher du soleil subiront le même sort – si je suis dans un bon jour.

Les gamins regardèrent la radio pulvérisée, puis Remo, puis à nouveau la radio, et s'enfuirent à toutes jambes.

Comme il regagnait le Château de Sinanju – ainsi que le vieux Coréen avait pompeusement baptisé leur demeure – Remo entendit un cri de détresse. C'était la voix de Chiun.

« Allons bon, que se passe-t-il encore ? » se dit-il, en se ruant vers l'escalier.

Il pénétra en trombe dans la salle de méditation... et se figea net.

Le Maître de Sinanju sautillait tout autour de la pièce en s'arrachant le peu de cheveux qui garnissaient ses tempes.

— Ne me dites pas que la télé est à nouveau en panne ! fit Remo.

— C'est pire ! s'écria Chiun, en pointant le doigt vers l'écran.

Remo tourna la tête et vit le visage impénétrable de Don Cooder, plongeant son regard d'acier dans l'œil de la caméra.

« Afin de vous informer au maximum sur la panne dont nous avons été victimes, nous annulons *Face à face avec Cheeta Ching*, pour diffuser à la place une émission spéciale. »

— Et Cheeta ? interrogea Chiun.

« Vous retrouverez Cheeta Ching la semaine prochaine à la même heure, poursuivit Cooder. À moins, bien entendu, que le grand moment ne soit arrivé, auquel cas nous vous ferons assister en direct à l'accouchement. »

— Ils vont filmer la naissance ? grommela Remo, incrédule.

— Bien sûr. Ce sera un jour historique, répondit Chiun.

— Pffft !... marmonna Remo. Écoutez, Petit Père, je suis désolé que vous n'ayez pu voir Cheeta Ching ce soir, mais ce sont des choses qui arrivent.

— Ma soirée est gâchée.

— Pourquoi ne regarderions-nous pas l'émission spéciale ? Qui sait, Cheeta aura peut-être les premières contractions, et nous pourrions suivre toute l'affaire en direct.

Remo s'installa sur une natte, face à l'écran, et le Maître de Sinanju cessa d'arpenter la pièce.

— Depuis quand t'intéresses-tu à ça ? s'enquit-il d'un ton suspicieux.

— Smitty pense que cette panne peut nous concerner, alors, autant nous informer.

— Ce n'est pas l'œuvre de ce bandit barbu, au moins ?

— Non, d'après Smith, Castro n'est pas dans le coup. Nous lui avons flanqué une sacrée trouille, l'autre fois. Il n'a toujours pas reparu en public.

— Sa barbe n'a pas encore repoussé, sans doute, fit Chiun d'un air

méprisant.

Ils se turent et fixèrent l'écran, sur lequel était apparue une carte du nord du continent. Un grand cercle vert indiquait la zone touchée par l'interférence englobant tous les États-Unis, mais également une bonne partie du Canada et du Mexique, et débordant largement sur l'Atlantique.

« L'origine de cette panne n'a pas encore été identifiée, disait Don Cooder, mais on ne peut éliminer totalement l'hypothèse des taches solaires. Notre spécialiste des questions scientifiques, Frank Feldmeyer, est actuellement en vacances, mais nous avons pu le joindre par téléphone. »

Une photo de Feldmeyer remplaça la carte. C'était un homme au visage carré portant d'énormes lunettes à monture d'écaille.

« Oui, Don, en réalité, il est peu probable qu'il s'agisse d'un phénomène naturel. C'est très déconcertant. Les taches solaires pourraient expliquer la disparition des signaux vidéos, mais pas leur remplacement par un signal audio.

— Frank, êtes-vous en train de dire que cette panne pourrait être due à une intervention humaine ?

— Il ne semble pas y avoir d'autre explication, Don. Mais il est encore trop tôt pour en dire plus. »

Cooder reparut à l'image.

« Il est encore trop tôt pour en dire plus, répéta-t-il. Les mots de Frank Feldmeyer nous font froid dans le dos. Que signifient-ils ? S'agit-il seulement d'une défaillance technique ou... d'autre chose ? D'une chose qui risque d'assombrir notre vie tout entière dans les heures qui viennent ? Donnons à présent la parole à notre correspondante à Washington, Sheela Duff.

— Comme vous pouvez le voir, Don, je me trouve actuellement devant la Maison Blanche, où tout semble calme. Mais j'ai appris de source sûre que le président est informé de la situation et conscient de sa portée.

— Sheela, reprit Cooder, comme vous le savez, La Havane a essayé de pirater nos ondes il y a peu de temps. Faut-il voir dans les récents événements une répétition de cette crise ?

— Non, Don. Nous avons pu nous en rendre compte sur la carte que vous nous avez montré, Cuba n'est pas l'épicentre de la zone de brouillage. En fait, selon des témoignages dignes de foi, les émissions de la radio et de la télévision cubaines auraient été interrompues au même moment que les nôtres. La Havane est prête à accuser

Washington, de même que les gouvernements canadien et mexicain.

— Regardons à nouveau cette carte, voulez-vous », fit Cooder.

Remo se pencha vers l'écran.

— On dirait qu'il a raison. Ça ne peut pas venir de Cuba, sinon la panne se serait étendue jusqu'au Pérou. L'émetteur doit se trouver aux États-Unis.

— Je ne comprends rien à ce charabia, marmonna Chiun d'un air sombre.

« Frank Feldmeyer, êtes-vous toujours en ligne ?

— Oui, Don.

— Je sais que vous ne pouvez pas voir la carte, Frank, mais elle représente un cercle qui symbolise la zone d'interruption et recouvre la presque totalité de l'Amérique du Nord. D'après vous, où pourrait se trouver la source de l'interférence ?

— Eh bien, logiquement, Don, au centre de ce cercle.

— L'épicentre serait donc en plein cœur des États-Unis », annonça Don Cooder.

— N'importe quel idiot peut se rendre compte que le centre est situé au Canada, protesta Remo.

« Pour ceux qui viennent de nous rejoindre, poursuivit Don Cooder, je résume les faits, tels que nous les connaissons jusqu'à maintenant : toutes les émissions du réseau hertzien ont été interrompues pendant sept minutes et l'hypothèse d'un phénomène naturel paraît désormais écartée. Comment et pourquoi cet événement s'est-il produit, nous l'ignorons encore. Mais il semble établi que, quelque part au cœur des États-Unis, un émetteur pirate attend patiemment de frapper à nouveau. Qu'attend-il ? Quand passera-t-il à l'action ? Nul ne le sait. »

— C'est du vent, maugréa Remo. Quand je pense à ce que gagnent ces types pour débiter leurs âneries...

Du coin de l'œil, il vit frémir la barbiche de Chiun – et il sut qu'il avait commis une erreur.

— Combien gagnent-ils, pour rester assis à lire leur texte ? questionna le Maître de Sinanju.

— Oh, euh... j'ai entendu dire que pour Don Cooder, ça se montait à trois ou quatre.

— Mille ?

— Millions.

— Trois ou quatre millions ! Rien que pour *lire* !

— Cheeta ne touche pas des cacahuètes, elle non plus.

— C'est différent. Elle ne lit pas des informations, elle déclame de la poésie de sa voix vibrante. C'est une fontaine de culture dans cette terre barbare. Aucune somme n'est trop élevée pour elle. Quand je pense que je vais devoir attendre la fin de la semaine pour contempler à nouveau sa beauté !

— Vous survivrez jusque-là.

Entre-temps, l'émission spéciale suivait gentiment son cours. Don Cooder proposa d'abord la rediffusion d'une interview que lui-même avait donnée « à chaud », quelques minutes après la panne, où il détaillait les sentiments qu'il avait éprouvés en s'apercevant que l'écran était noir. Puis on revint sur le plateau, où Don Cooder interviewa en direct successivement le réalisateur du journal, le rédacteur en chef et enfin le directeur de l'information, qui souhaitait que cette panne ne se reproduise jamais, mais affirmait que, si cela devait arriver, BCN serait prête à faire face et à couvrir l'événement. Comment BCN pourrait-elle le faire dans ces conditions ? Personne ne posa la question.

— Je vais me coucher, déclara le Maître de Sinanju, en se levant.

Il avait revêtu son kimono du soir, de couleur blanche, et on aurait dit une mince colonne de fumée pâle.

— N'est-il pas un peu tôt ?

— Tant que je suis éveillé, je ne ressens que de la tristesse. Peut-être, dans mon sommeil, rêverai-je de la belle Cheeta ?

— Cela veut-il dire que je dois repartir à la chasse aux radiocassettes ?

— Si je suis réveillé par des voix grossières pendant que je rêve de Cheeta, des têtes orneront la grille de ce château avant l'aube.

— Faites-moi confiance. Vous dormirez paisiblement, même si je dois passer la nuit dehors.

— Je n'y vois pas d'inconvénient, répondit Chiun d'un ton froid, en se dirigeant vers sa chambre.

CHAPITRE V

Le bureau de Harold W. Smith était un cube de béton au décor spartiate qui semblait avoir été aménagé trente ans plus tôt avec des rebuts de mobilier scolaire datant du siècle précédent.

Le dessus de sa table de travail était constitué d'un plateau de chêne couvert d'éraflures et de cicatrices, et le fauteuil où Smith avait transpiré pendant les innombrables crises qu'il avait affrontées était tout craquelé par l'âge et l'usage. Il y avait dans un coin un canapé d'un vert éteint qui avait dû commencer sa carrière dans l'antichambre du directeur d'un collège et accueillir les fessiers terrifiés d'élèves convoqués pour indiscipline. Les classeurs contre les murs se composaient d'un mélange patiné de métal vert sombre et de chêne. Les spécialistes des services secrets auraient pu analyser leur contenu pendant un siècle, pour finalement conclure que Folcroft n'était rien d'autre qu'une clinique privée plutôt vieillotte et sans aucun intérêt.

La fenêtre derrière lui, qui donnait sur Long Island Sound, vaste étendue d'encre de Chine éclairée par la lune, était munie d'une vitre sans tain, pour empêcher les regards indiscrets de lire sur les lèvres de Harold Smith, ou sur l'écran du terminal qui occupait un coin de son bureau.

Depuis ce terminal, Smith pouvait entrer dans tous les systèmes informatiques accessibles par modem. En ce moment même, il était connecté aux systèmes internes des principales chaînes de télévision. Sur son écran apparaissaient tout à tour des dépêches transmises par de lointains correspondants, des notes de service et autres formes de courrier électronique. Toute cette activité semblait indiquer que les spéculations allaient bon train, sans apporter toutefois d'information concrète. Smith avait parfois l'impression que sa tâche était plus facile dans les premiers temps de CURE, avant la révolution informatique. En fait, la prolifération des ordinateurs lui permettait d'amasser beaucoup plus de données, mais il aurait fallu engager du personnel pour trier et archiver tout ce matériel – et c'était tout à fait exclu.

Tandis que Smith furetait en secret dans la base de données de Multinational Broadcast Corporation, des doigts inconnus tapèrent un message sur un clavier.

— Un fax bizarre vient de tomber, écrivirent les doigts, et tous les

gros bonnets se sont aussitôt réunis.

Smith sortit du réseau de MBC et se connecta à celui de l'AT&T ; en entrant dans le fichier du service de facturation, il retrouva la trace des derniers appels reçus par MBC. Il était impossible de différencier les fax des simples appels téléphoniques, mais les premiers étaient généralement plus courts. Durant les cinq dernières minutes, MBC en avait reçu six ; l'un d'eux était un appel longue distance, en provenance d'Atlanta, en Géorgie.

Smith se connecta ensuite au fichier de facturation d'American Networking Conglomerate. ANC avait également reçu un appel d'Atlanta émis par le même abonné. Frappant féroce sur le clavier, Smith accéda au fichier de BCN, au moment même où l'on enregistrerait un appel en provenance de Géorgie ; tel un pianiste fou, il martela les touches et appela la base de données de BCN. Fébrilement, il passa d'un écran à l'autre, à la recherche du fax.

Et tout à coup, le message commença à s'inscrire sur son propre terminal.

— Mon Dieu, croassa-t-il. C'est encore pire que je ne le craignais.

Sans quitter l'écran des yeux, Smith décrocha l'un des nombreux téléphones garnissant son bureau et composa le numéro de la société qui avait envoyé le fax. La sonnerie retentit six fois de suite. Puis il y eut un déclic, indiquant que l'appel passait sur une autre ligne, et une nouvelle sonnerie.

Tandis que le message finissait de s'inscrire en lettres verdâtres sur l'écran, une voix retentit dans l'oreille de Smith, celle d'une standardiste annonçant la société d'Atlanta qu'il venait d'appeler.

Smith raccrocha avec un grognement inarticulé. S'il ne se trompait pas, un nouveau et terrible conflit était sur le point de se déclencher. Et que le champ de bataille sur lequel il se déroulerait serait celui de l'électronique.

CHAPITRE VI

Cheeta Ching avait peur de sortir de son bureau.

En temps normal, elle ne craignait ni homme, ni bête, ni machine. C'étaient plutôt les autres qui tremblaient, ceux qui, dans son dos, l'avaient surnommée le Requin Coréen. Mais il y avait tout de même sur terre une personne qu'elle redoutait, et c'était le présentateur-vedette de BCN, Don Cooder.

Ils étaient à couteaux tirés depuis le jour où Cheeta avait quitté MBC, la chaîne rivale, pour entrer chez BCN. À première vue, ce changement était désastreux pour sa carrière. Mais Cheeta avait effectué cette démarche avec une seule idée en tête : évincer Don Cooder.

Depuis que Don Cooder occupait le Fauteuil, l'indice d'audience de BCN avait coulé à pic. Tout le monde pensait qu'il n'en avait plus pour longtemps et, sous la pression, le journaliste texan devenait de plus en plus instable. Le jour où il craquerait pour de bon, son dauphin poserait ses bienheureuses fesses sur le Fauteuil. Et Cheeta Ching était résolue à ce que ces fesses-là soient les siennes.

Mais l'homme s'attachait à ce maudit siège comme une bernicle à son rocher. Cheeta Ching n'avait pourtant reculé devant aucun moyen pour l'en déloger : elle était même allée jusqu'à recruter une bande de voyous pour tabasser Cooder. Ça n'avait servi à rien. Changeant de tactique, elle avait commencé à claironner aux quatre vents le combat héroïque dans lequel elle s'engageait : devenir mère, en espérant bénéficier des retombées publicitaires. Elle se voyait très bien dans le rôle de la superwoman américaine. Un exemple pour toutes celles qui, à quarante ans passés, voulaient ajouter une cerise sur le gâteau de leur réussite sociale : un enfant.

L'ennui, c'était qu'elle n'arrivait pas à concevoir.

C'était d'autant plus contrariant que son mari était un gynécologue célèbre, animateur de talk-shows. Ils avaient pourtant essayé dans toutes les positions imaginables – excepté en chute libre, mais uniquement parce que Rory, son époux, s'était obstinément agrippé à la porte de l'avion. Il avait une peur bleue de l'altitude.

Puis un homme était entré dans sa vie et le miracle s'était produit. C'était un Coréen, bien sûr ; seul un compatriote, un membre de la

race la plus parfaite au monde, pouvait l'aider à devenir une femme à part entière. Il se prénommaït Chiun, mais, par respect pour son grand âge, Cheeta ne l'appelait jamais autrement que « Grand-Père ». Elle n'avait jamais parlé de lui à son mari ; Rory était persuadé que les petits déjeuners à base d'huîtres et d'omelettes à la cantharide qu'il ingurgitait depuis deux ans avaient accompli le prodige.

Depuis neuf mois, Cheeta avait fait l'objet d'innombrables articles dans la presse et le taux d'audience du journal télévisé du week-end, qu'elle présentait, avait grimpé en flèche. Dans les couloirs, on murmurait qu'il pourrait bien y avoir un grand changement quand le contrat de Don Cooder arriverait à expiration.

Le Fauteuil était pratiquement à elle – si elle survivait assez longtemps pour y caler son postérieur.

Il était presque vingt-trois heures, et Cheeta était enfermée dans son bureau depuis qu'elle s'était enfuie du plateau, après avoir présenté le journal de 18 h 30.

— C'est pour ton bien, avait dit le réalisateur, en l'escortant jusqu'au bureau, sous la protection de deux gardes armés.

Les autres membres du service de sécurité étaient assis sur Don Cooder, qui hurlait de rage, la bave aux lèvres.

— C'est moi l'Amiral, à présent, non ? avait demandé Cheeta, haletante.

— Nous en reparlerons plus tard, entendu ? avait répondu le réalisateur.

Cheeta avait passé l'heure suivante l'oreille collée à la porte, écoutant les bruits affreux qui lui parvenaient de la salle de rédaction, où toute l'équipe s'évertuait à calmer Don Cooder.

— On te donnera une augmentation, Don.

— Don Cooder a été blessé au plus profond de l'âme. Il faudra davantage que de l'argent pour panser ces blessures mortelles, gémissait-il.

— Nous augmenterons ton budget de fonctionnement.

— Vous m'insultez en pensant pouvoir m'acheter.

— Et que dirais-tu de présenter une émission spéciale ce soir ? Une émission sur la panne, dans le créneau horaire de *Face à face* ?

Cheeta ne put réprimer le hurlement qui lui monta aux lèvres :

— Espèce de salaud !

— C'est d'accord, fit Don Cooder, d'un ton soudain rasséréné.

Et c'est ainsi que Cheeta, ses espérances s'évanouissant petit à petit dans le néant, suivit de bout en bout l'émission spéciale présentée par son rival, sur le téléviseur de son bureau.

Sa prestation achevée, Don Cooder était venu frapper à la porte de son bureau, en imitant la voix de De Niro :

— Sors de là, où que tu sois.

Une heure plus tard, il était revenu, contrefaisant la voix de Jack Nicholson dans *Shining*. Heureusement, il n'avait pas attaqué la porte à la hache. Cheeta n'avait pas répondu et Cooder était reparti. De temps à autre, elle avait perçu des pas furtifs devant sa porte. Elle les avait ignorés, en se disant qu'il finirait par se décourager. Les heures avaient passé, sans que son rival se fût à nouveau manifesté. Cheeta avait téléphoné dans tout le studio ; personne ne savait où il était – mais personne non plus ne l'avait vu sortir de l'immeuble.

Avec un peu de chance, se dit-elle, il était allé s'enfermer dans les toilettes pour laisser enfin libre cours à la crise de nerfs trop longtemps refoulée. Elle s'armait de courage pour tenter une reconnaissance dans le couloir quand son télécopieur se mit à émettre des bruits irritants. Elle arracha la feuille émergeant de la fente et lut :

SI 20 MILLIONS DE DOLLARS NE SONT DÉPOSÉS SUR LE COMPTE 33455-4581953 EN SUISSE DEMAIN AVANT MIDI, LA PROCHAINE PANNE DURERA 7 HEURES ET NON 7 MINUTES. PENSEZ À L'EFFET QUE CELA AURA SUR VOTRE TAUX D'AUDIENCE. CAPITAINE AUDION.

— Audion ?

Fronçant les sourcils, Cheeta se tourna vers son ordinateur, tapa le nom sur son clavier et consulta le dictionnaire incorporé au logiciel de traitement de texte. La réponse apparut aussitôt :

AUDACIEUX : courageux, hardi ou novateur.

— Ce n'est pas ce que j'ai demandé, maugréa Cheeta, avant de s'apercevoir qu'elle avait mal orthographié le nom, et que le logiciel lui avait donné la définition du mot s'en rapprochant le plus. Elle reformula sa demande et les mots s'inscrivirent à l'écran :

AUDION : triode ou tube à vide équipant les premiers téléviseurs.

— Hmmm, fit Cheeta, en se tournant à nouveau vers son fax.

Comme beaucoup de journalistes, elle avait reçu sa part de menaces de mort anonymes – dont la majorité, elle en était convaincue, émanaient de Don Cooder. Par précaution, elle avait fait équiper son téléphone d'un système permettant d'identifier le numéro de son dernier correspondant. Elle appuya sur un bouton et un numéro à dix chiffres s'inscrivit sur le cadran. Elle décrocha le

combiné et composa le numéro ; la sonnerie retentit à six reprises, puis il y eut un déclic, et l'appel passa sur une autre ligne. À l'autre bout du fil, une voix féminine répondit :

— Burner Broadcasting ?

Cheeta raccrocha en laissant échapper un hoquet de surprise.

— Merci, merci, dit-elle au système de détection. Tu viens de me fournir le plus grand scoop de ma carrière.

— Un scoop ? Où ça ? fit une voix derrière la porte.

Cheeta se figea. Puis, s'efforçant de prendre un ton enjoué, elle lança :

— Je t'ai eu, Don. C'était juste pour voir si tu étais encore là.

— Je ne suis pas Don Cooder, répliqua la voix inimitable de Don Cooder.

— Et moi, je vais dormir sur le canapé du bureau, cette nuit, reprit Cheeta, avant d'éteindre la lumière.

Après avoir attendu une bonne minute, elle s'agenouilla et regarda sous la porte.

Un œil bleu injecté de sang lui rendit son regard.

— C'est confortable ? interrogea Cheeta.

L'œil ne répondit pas, et ne cilla pas non plus. Il fit semblant de ne pas être là. Remarquant de la poussière sur la moquette, Cheeta souffla dessus avec force.

— Aaargh ! fit l'œil, avant de disparaître.

Des bottes en peau d'autruche sautillèrent dans le couloir brillamment éclairé.

— Une poussière dans l'œil ? persifla Cheeta.

— Tu ne présenteras plus jamais les informations dans cette ville, menaçait Cooder, avant de s'éloigner.

— Fais de beaux rêves, jeta Cheeta en se relevant.

Elle regarda par sa fenêtre, qui surplombait l'entrée de l'immeuble. Une silhouette sombre, coiffée d'un borsalino et se couvrant un œil d'une main s'engouffra dans un taxi qui démarra en trombe.

Cheeta entrouvrit prudemment sa porte. La voie était libre. Elle sortit de l'immeuble par l'issue de secours et arrêta un taxi en sifflant dans ses doigts.

— À l'aéroport de La Guardia, ordonna-t-elle au chauffeur.

— Eh ! Vous ne seriez pas Cheeta Ching, la journaliste ?

— Non, je suis Cheeta Ching, la superjournaliste, rétorqua-t-elle avec hargne. Et après cette nuit, plus personne ne pourra en douter.

— Très bien, dit le chauffeur. Du moment que vous n'accouchez pas sur ma banquette...

— Vous n'aurez pas cette veine, cracha Cheeta.

Elle ouvrit son sac à main, y farfouilla un moment, et ses sourcils s'arquèrent, trahissant la surprise.

Remarquant son expression dans le rétroviseur, le chauffeur interrogea :

— Vous avez oublié votre porte-monnaie ?

— Non, pire que ça. Mon médicament.

— Vous voulez que je fasse demi-tour ?

— Non, répondit Cheeta d'un ton ferme. Le travail avant tout. De toute façon, je serai de retour dans quelques heures.

CHAPITRE VII

L'incident prit d'autres proportions quand les grandes chaînes du réseau hertzien reçurent le fax menaçant. Tout le monde était bien conscient qu'on avait changé de registre, mais personne ne savait qu'en penser.

À MBC, Tim Macaw, le présentateur-vedette, demanda à son réalisateur :

— Capitaine Audion ? C'est sérieux ?

— Personne n'en sait rien.

— Mais y a-t-il une chance pour que ce soit vrai ?

— Impossible de le dire.

— Faut-il annoncer la nouvelle ?

— Ce serait peut-être la pire gaffe depuis que KNNN a failli diffuser cette info bidon sur la mort du dernier président.

— Je refuse d'en prendre la responsabilité, fit Tim Macaw, en plissant le front.

— Bon. Je vais voir avec la direction. De toute façon, ça m'a l'air de concerner plutôt le service juridique.

— Ouais, c'est un boulot pour les avocats.

Et les deux hommes parmi les plus puissants du monde télévisuel se séparèrent, soulagés d'avoir évité un piège qui aurait pu être fatal à leur carrière.

À ANC, Dieter Banning venait d'enfiler son fameux imperméable et s'apprêtait à se retirer quand Ned Doppler, le présentateur du journal de la nuit, déboula, brandissant un fax maculé :

— Dieter... ça vient juste de tomber dans la salle de rédaction.

— Qu'est-ce que c'est que cette connerie ? brailla Banning en laissant tomber la cendre de son cigare sur le fax signé « Capitaine Audion ».

— Ne le brûle pas, abruti ! cria Ned Doppler, en lui arrachant le papier. C'est peut-être un scoop ! Je t'offre la possibilité de l'annoncer en direct.

— C'est sérieux ? marmonna Banning, en plissant le nez.

Doppler haussa les épaules. Les deux hommes se mesurèrent du regard, tels des gladiateurs dans une arène électronique.

Tous deux pensaient la même chose.

Si je passe ça à l'antenne, ça pourrait être décisif pour ma carrière. Si je ne le fais pas, ça risque de la briser. D'un autre côté, si c'est du bidon, je ne m'en relèverai pas.

— Tu as vérifié tes sources ? interrogea Banning.

— Comment veux-tu vérifier un fax anonyme ? répliqua Doppler.

— Tu sais quoi ? fit Dieter Banning, en projetant la cendre de son cigare sur une moquette qui semblait rescapée d'un incendie, je vais faire comme si je n'avais jamais vu ce papier. Qu'en dis-tu ?

— C'est ta carrière, pas la mienne, grogna Doppler.

— À moins que tu aies assez de couilles pour diffuser l'info dans le journal de la nuit, lança Banning avec un large sourire, avant de quitter la pièce.

Ned Doppler le suivit du regard.

— Connard, murmura-t-il.

Il était vingt-trois heures dix. Il passait en direct dans vingt minutes et il n'avait pas encore rédigé le résumé des titres.

Il fouilla ses poches, cherchant sa pièce porte-bonheur. Ce ne serait pas la première fois qu'il jouerait sa carrière à pile ou face...

Finalement, ce fut un réalisateur de Vox, la dernière-née des chaînes, qui cracha le morceau. Il appela son homologue de BCN.

— Ouais, nous en avons reçu un, dit celui-ci. Vous aussi ?

— Ouais. Vous pensez que c'est authentique ?

— Fiston, si tu ne le sais pas déjà, tu ne le sauras jamais, dit le réalisateur de BCN en raccrochant.

Puis il se rua vers le téléviseur placé dans son bureau et passa sur Vox, en espérant qu'ils allaient diffuser la nouvelle. Comme ça, BCN pourrait la reprendre, en citant Vox pour authentifier ses sources. Si ça tournait mal, tout retomberait sur l'autre chaîne. Sinon, BCN saurait exploiter le scoop mieux que sa concurrente. À Vox, le journal télévisé ressemblait à un sitcom, avec un public sur le plateau, des applaudissements orchestrés et des rires en boîte pour les faits divers. Rien à voir avec BCN.

Mais Vox ne diffusa pas de communiqué.

Dépité, le réalisateur de BCN sortit son mouchoir de sa poche et le

drapa sur le combiné du téléphone. Puis il appela son confrère de MBC.

— Ici, votre homologue d'une autre chaîne, dit-il dans le mouchoir.

— BCN, c'est ça ?

— Vous ne pouvez pas le prouver.

— Bien sûr que si. Je viens juste d'avoir des appels d'ANC et de Vox. Ils ont reçu des fax signés Capitaine Audion, eux aussi.

— Bon sang. Vous allez l'annoncer à l'antenne ?

— Allumez votre télé, et vous verrez bien, riposta l'autre avant de raccrocher.

Jamais le réalisateur de BCN n'avait été soumis, à une telle pression. Tous ses concurrents étaient en possession de l'info. Ce n'était plus qu'une question de minutes – ou même de secondes – avant que quelqu'un ne lâche le scoop.

Tandis que les secondes s'égrenaient lentement et que la sueur perlait sur son front, il finit par se décider. Après tout diffuser la nouvelle n'était pas très risqué pour une chaîne qui était classée bonne dernière à l'audimat.

— Cooder est-il encore dans les locaux ? aboya-t-il dans l'intercom.

— Non, monsieur.

— Alors, appelez-moi Ching. Je sais qu'elle est là. Elle tourne autour du Fauteuil comme un requin, dans l'espoir d'accoucher en direct.

— Miss Ching est partie il y a un quart d'heure.

— Reste-t-il quelqu'un ici qui soit capable de lire un communiqué ?

— Je serais heureuse d'essayer, répondit la secrétaire d'une voix remplie d'espoir.

— Pas question.

Le réalisateur se laissa retomber lourdement sur son siège. Il passa sur ANC. C'était presque l'heure du journal de la nuit. Ce crétin de Doppler allait sûrement lâcher le morceau. Il disait des âneries depuis des années et ça n'avait jamais semblé nuire à sa carrière.

Mais Doppler ne fit pas allusion au fax. Pas plus que MBC ni Vox.

Potentiellement, il s'agissait pourtant du scoop de la décennie. Mais toutes les chaînes étaient au point zéro – et personne n'avait la

moindre idée de ce qu'il fallait faire.

CHAPITRE VIII

Harold Smith regardait le journal de la nuit sur le minuscule téléviseur portatif noir et blanc posé sur son bureau. L'image était neigeuse et la voix de Ned Doppler lui parvenait à travers des grésillements.

« Le bilan est donc le suivant : sept minutes de temps d'antenne perdues pour l'humanité, quatre cent vingt secondes pour vous et quarante millions de dollars de recettes publicitaires pour les chaînes. Quelles en seront les conséquences ? Restez branchés sur ANC. Nous serons de retour dans une minute. »

Harold Smith changea de chaîne, sachant que, à la fin de la coupure publicitaire, Doppler ne reprenait l'antenne que pour dire : « C'est tout pour ce soir. Le journal de la nuit vous a été présenté par Ned Doppler. » Parfois il annonçait la suite du programme. Mais il ne faisait jamais de communication importante. C'était juste un truc pour inciter les téléspectateurs à suivre les publicités.

Smith zappa tour à tour sur chacune des autres chaînes, puis éteignit le récepteur. Il était minuit. Personne n'avait fait la moindre mention des fax du Capitaine Audion. Peut-être ne les prenait-on pas au sérieux. Peut-être les responsables ignoraient-ils que les autres chaînes en avait également reçu. Quoi qu'il en soit, il n'y avait guère de chances pour qu'on diffusât un communiqué à présent, alors que la plupart des gens étaient endormis ou sur le point de se coucher. C'était en vertu de ce même cynique principe que les hommes politiques programmaient leur conférence de presse une heure avant le journal de midi ou celui du soir.

Smith se rappela un adage absurde : Si un arbre tombe là où personne ne l'entend, cela fait-il du bruit ? Et, mi-figue mi-raisin, se demanda : Une information dont personne n'est informé est-elle une information ?

Lui, il savait que ces fax étaient authentiques. Et il croyait savoir qui en était l'expéditeur. Il n'en était pas encore absolument sûr ; mais tous les indices pointaient dans une même direction.

Il s'éclaircit la gorge et décrocha le téléphone en ligne directe avec Washington.

— Oui, Dr Smith ?

La voix du président était légèrement enrouée. Il avait décroché à la cinquième sonnerie. Smith ne présenta pas d'excuses pour l'avoir réveillé. Les relations entre CURE et le président n'étaient pas celles d'un employé et de son employeur. Le président n'exerçait aucun pouvoir sur CURE : il ne décidait pas de l'objet des missions (tout au plus pouvait-il les suggérer), pas plus que des méthodes utilisées pour les exécuter. De cette façon, aucun risque que le chef de l'État se serve de CURE à son seul profit. Le seul ordre – l'ordre suprême – qu'il était habilité à donner à Smith était celui de démanteler l'organisation, de mettre fin à ses activités et d'effacer toute trace de son existence.

Aussi, dans le cas présent, Smith se contentait-il simplement de tenir le président au courant des événements.

— Monsieur le président, les principaux réseaux ont reçu des fax visant à leur extorquer vingt millions de dollars chacun, sous peine de voir tous les programmes de la télévision hertzienne interrompus pendant sept heures d'affilée.

— Serait-ce vraiment grave ? questionna le président.

— Ça pourrait être catastrophique. Le public serait coupé de sa première source d'informations, sans parler de ses distractions. Et la perte en recettes publicitaires dépasserait (Smith consulta son ordinateur)... six cents millions de dollars.

— Mais il reste encore KNNN. Seul les réseaux hertziens sont affectés, n'est-ce pas ?

— Monsieur le président, j'ai pu déterminer l'origine de ces fax. Ils émanent tous du siège de KNNN, à Atlanta.

— *Quoi ?*

— J'en suis pratiquement sûr. KNNN semble s'être lancé dans une campagne de démoralisation, sinon de destruction, des réseaux hertziens.

— Smith, c'est difficile à croire. Ici, à la Maison Blanche, nous ne nous en sortirions pas sans KNNN.

— Monsieur le président, n'importe quel mystificateur ayant accès à un poste téléphonique de KNNN a pu envoyer ces fax. Mais empêcher la diffusion de tous les programmes d'un bout à l'autre du pays demande d'énormes moyens financiers, ainsi qu'un équipement extrêmement sophistiqué.

— Je sais que la concurrence dans ce domaine est assez féroce, mais n'est-ce pas pousser les choses un peu trop loin ? interrogea le président d'une voix faible.

— Il y a toutes les raisons de croire que Jed Burner, le président de

KNNN, est directement responsable, poursuit Smith. Ce n'est pas une plaisanterie.

— Vous avez des preuves ?

— Seulement des présomptions, mais elles sont de taille. Les fax étaient signés Capitaine Audion.

— Audion ?

— Un tube à vide utilisé sur les premiers téléviseurs.

— Et alors ? KNNN est sur câble.

— Peut-être vous rappelez-vous que dans sa période la plus flamboyante, Jed Burner était connu sous le sobriquet de « Capitaine Audacieux ».

— Audacieux. Audion. Hmmm. N'est-ce pas un peu trop évident ?

— Seulement si les victimes de cette tentative d'extorsion connaissent l'origine du fax. Or, il n'était fait aucune mention de l'expéditeur. Et celui-ci ne peut pas savoir que je suis remonté jusqu'à lui.

— Mais comment savez-vous toutes ces choses, Smith ?

— Désolé, je ne peux pas vous répondre.

— Mon prédécesseur m'avait prévenu que vous étiez comme ça. Très bien, reprit le président d'une voix tendue, que suggérez-vous ?

— L'économie nationale, sans parler de l'ordre public, ne peut pas supporter une panne d'une durée de sept heures. Je vais envoyer mes hommes sur le terrain.

Le président déglutit de manière audible. Sa voix rocailleuse prit un ton réticent.

— Si vous pensez que la situation le justifie.

— Je le pense.

— Eh bien, je suppose qu'il n'y a rien d'autre à ajouter, n'est-ce pas ?

— Non, monsieur le président. Je voulais seulement vous mettre au courant.

Harold Smith reposa le combiné rouge sur son socle et décrocha le téléphone bleu, en se faisant la réflexion qu'il était toujours difficile de dresser un nouveau chef de l'exécutif. Aujourd'hui, plus que jamais, il était heureux que CURE soit toujours prêt à toute éventualité.

CHAPITRE IX

Le premier problème que rencontra Remo consistait à sortir de l'aéroport d'Atlanta. Il avait vu bien des aéroports dans le monde entier – des minuscules baraques dans de lointains déserts jusqu'aux labyrinthes des grandes villes. Mais celui-ci était carrément byzantin. Le complexe était plus vaste et plus tortueux que le nœud des échangeurs d'autoroute à l'extérieur. Il semblait avoir été construit principalement pour impressionner les autres architectes d'aéroports.

Remo se perdit deux fois avant de trouver une sortie et, une fois dehors, arrêta un taxi.

— Où on va, mon pote ? demanda le chauffeur de taxi avec l'accent traînant du Sud.

— À Peachtree, répondit Remo.

— Quel Peachtree ?

Remo fronça les sourcils. Au téléphone, Smith lui avait dit de se rendre au siège de KNNN, sur Peachtree. C'était tout et, sur le moment, ça avait semblé suffisant.

— Il y en a plusieurs ? questionna-t-il.

— Plusieurs ? Il y en a des douzaines. Faites votre choix, dit le chauffeur en comptant sur ses doigts. Peachtree Lane, Peachtree Road, Peachtree Street, Peachtree Circle, et puis vous avez Peachtree Avenue...

— Avenue ! C'est ça, Peachtree Avenue ! s'exclama Remo.

— Bon. Mais est-ce que c'est Peachtree Avenue East, ou Peachtree Avenue West ?

Remo se rembrunit.

— Sauriez-vous par hasard où se trouve le siège de KNNN ?

— Lequel ?

— Celui qui est sur Peachtree.

— Il y en a deux, sur Peachtree. KNNN Sud et KNNN non-Sud.

— Non-Sud ?

— Ici, une entreprise qui s'appellerait quelque chose Nord ne ferait pas long feu.

— Bon, emmenez-moi à celui qui est le plus proche, soupira Remo, en se carrant sur la banquette.

Il commençait à se réjouir que le Maître de Sinanju ait décidé de ne pas l'accompagner.

Après avoir reçu l'appel de Smith qui l'envoyait à Atlanta, Remo, à contrecœur, avait réveillé Chiun. Il aurait préféré ne pas avoir à le faire. Mais il savait que, d'une façon ou de l'autre, il essuierait des reproches amers.

Les premiers mots qui jaillirent de la bouche du Maître de Sinanju furent :

— Ça y est ? Le bébé arrive ? Parle !

— Non, ce n'est pas ça, répondit Remo en toute hâte.

— Quoi alors ? Pourquoi me réveilles-tu ?

— Smitty veut que nous enquêtions sur cette histoire de panne. Il croit que Jed Burner est derrière tout ça.

— Ce nom m'est inconnu, rétorqua Chiun en dressant orgueilleusement le menton.

— Vous êtes un des rares veinards dans ce cas. C'est le type qui dirige KNNN. Et c'est là que je dois aller. Bon, en route.

À la surprise de Remo, Chiun rentra ses mains dans les manches de son kimono de nuit.

— Je ne peux pas partir, déclara-t-il d'un ton guindé. S'il nous arrive quelque chose à tous deux, il n'y aura personne pour prendre soin du petit garçon.

— Que faites-vous de sa fichue mère ? s'écria Remo.

— L'enfant a besoin d'un père, répondit Chiun d'une voix distante.

— J'ai l'impression que ce petit bâtard n'aura que l'embarras du choix.

— Ma place est aux côtés de Cheeta, reprit Chiun.

— Alors, pourquoi n'y êtes-vous pas ?

— Remo, ce ne serait pas convenable ! Cheeta est une femme mariée. Il y a toujours des gens pour colporter des ragots.

— À commencer par son mari. Il vous ferait passer tous les deux dans son talk-show.

— J'ai regardé son émission.

— *Le gynéco fait la causette ?*

— Oui. C'est répugnant.

— Mais non. Les talk-shows animés par des médecins font fureur en ce moment.

— Il montre des images révoltantes.

— Là, je suis d'accord. Mais, pour en revenir à notre mission, vous savez que, s'il y a des nouvelles concernant Cheeta, vous serez beaucoup mieux avec moi qu'ici.

— Comment cela ?

Remo réprima un sourire. Le poisson mordait à l'hameçon.

— L'endroit où je vais, poursuivit-il, est celui où arrivent les informations du monde entier. Si Cheeta perd les eaux, KNNN l'annoncera sans doute avant que Cheeta elle-même s'en soit aperçue.

— Dans ce cas, je resterai ici, mes oreilles rivées à KNNN.

— L'expression correcte est : les yeux. Ce sont les yeux qui sont rivos à la télévision, pas les oreilles.

— Mais j'ai l'intention de reprendre le cours de mon sommeil ; je laisserai le téléviseur allumé, de sorte que, si le nom de Cheeta est prononcé, je me réveillerais d'un bond pour courir jusqu'à elle.

— Alors vous pouvez dormir tranquille. On prétend que Cheeta ne lâchera pas son marmot avant les prochains sondages de popularité, glissa perfidement Remo.

Les yeux de Chiun s'arrondirent de stupeur.

— C'est possible ?... Une mère peut retenir son enfant dans sa matrice jusqu'au moment où elle décide d'accoucher ?

— Une femme normale, je ne sais pas. Mais en ce qui concerne Cheeta Ching, elle est tellement obnubilée par les taux d'audience que je la crois capable de tout pour qu'on continue à parler d'elle.

— C'est ce que disent les jaloux.

— C'est ce que dit un homme qui a affronté ce barracuda à plusieurs reprises, répliqua Remo. Allez, Petit Père, venez avec moi.

— Inutile d'insister. Ma décision est prise.

Remo était donc parti. Seul. Blessé. C'était difficile à croire, mais Chiun se faisait maintenant plus de souci pour un marmot qui n'était même pas né que pour Remo. Remo que, pourtant, il appelait parfois son fils. Et, pendant tout le vol vers Atlanta, Remo, les yeux brûlants et une boule dans la gorge, avait ressassé ces tristes pensées.

À présent, filant à travers les rues d'Atlanta, il n'éprouvait plus que de la colère. Et il allait passer cette rage sur le responsable de cette histoire, quel qu'il soit.

Devant lui se dressait la tour de KNNN ornée du logo devenu célèbre dans le monde entier – une ancre de marine. Le toit était un amas d'antennes paraboliques, telles autant d'araignées à l'affût de leurs proies.

— J'espère que c'est le bon immeuble, grommela Remo.

Le chauffeur l'espérait aussi. Son client arborait une expression franchement sinistre. Et la façon dont il griffait la banquette et déchiquetait le rembourrage avait de quoi vous tordre l'estomac.

CHAPITRE X

Le jour où Jed Burner entra pour la première fois au siège de la minuscule station d'Atlanta qu'il venait d'hériter de son père (elle s'appelait alors WETT-13, « Une fenêtre ouverte sur le soleil du Sud »), personne n'aurait parié un kopeck sur ses chances de faire carrière dans l'audio-visuel.

— La télé, je la regarde jamais, expliqua-t-il au directeur de la station qui l'accueillait dans la salle de régie. J'ai pas passé plus de cent heures devant un écran de toute ma vie. C'est bon pour les gisants et moi, j'suis un faisant.

— Et... qu'allez-vous décider, monsieur Burner ? s'enquit nerveusement le directeur de la station.

— Combien vous faites de chiffre d'affaires par an ? interrogea Burner.

Tout en parlant, il marchait de long en large dans la régie, tripotant quelques boutons au hasard. Un faible sifflement retentit quand le magnétoscope s'arrêta avant de faire défiler la bande dans l'autre sens, si bien que WETT-13 se mit à diffuser à l'envers un épisode de *Mission impossible*, ce que personne ne remarqua.

— À l'heure actuelle, nous perdons un demi-million par trimestre.

L'homme aux yeux bleu océan retira son Havane de sa bouche et dit :

— Trouvez-moi un pigeon.

— Pardon ?

— Je vais refourguer ce gouffre financier à un autre. Et que ça saute !

Le personnel de la station ne s'était pas attendu à mieux. Jediah Burner était un play-boy, un vainqueur de régates et un collectionneur acharné de blondes à grosse poitrine. Pas un manager.

Une semaine plus tard, ils vinrent lui présenter leur rapport.

— Qui a fait la meilleure offre ? demanda Burner.

— Celui qui a raccroché en riant, répondit quelqu'un.

— Les autres nous ont envoyés promener, ajouta un autre.

Jed Burner repoussa en arrière sa casquette de yachtman.

— Ce qu'il faut, déclara-t-il lentement, c'est transformer cette péniche en frégate. Lui donner de la classe, de la plus-value. Mettez-vous au boulot. Mais je dois m'entraîner. L'America's Cup n'est plus très loin.

Sur ce il tourna les talons. L'équipe de WETT-13 ne le revit plus mais, dans les mois qui suivirent, entendit parler de lui et de ses exploits maritimes. De temps à autre, Burner téléphonait de son bateau pour savoir comment ses employés se débrouillaient.

David Sinnott, le directeur de la station, commença par créer un département des informations. Ce qui était un bien grand mot : en fait, le présentateur se contentait de découper les gros titres dans les journaux, en changeant suffisamment de mots pour que personne ne leur fasse de procès. Puis il lisait ce collage devant la caméra, en prononçant la plupart des mots de travers.

Personne ne fit de procès. Mais les gens commencèrent à suivre ce journal d'un nouveau genre, incrédules et pliés en deux par le rire.

Le taux d'audience augmenta peu à peu. L'émission fut bientôt suivie avec assiduité dans tous les bars minables.

Bientôt, les offres affluèrent.

— Combien d'acheteurs avons-nous ? questionna Burner au téléphone, quand il apprit la nouvelle.

— Trente, répondit fièrement Sinnott.

— Quelle est la meilleure offre ?

— Deux mille.

— Deux mille ? Un pignouf veut racheter toute ma station pour deux mille malheureux dollars ?

— Ils ne veulent pas acheter la station. Ils veulent acheter les droits de rediffusion de notre journal télévisé.

— Explique-moi ça, fiston.

— Trente stations du réseau câblé sont en train de se battre pour acquérir les droits sur notre journal. L'offre la plus intéressante est de deux mille dollars. Par épisode. Ce qui nous fait quatorze mille dollars par semaine, soit, par an...

— Qu'est-ce que c'est, le réseau câblé ? interrompit Jed Burner.

— Les images ne sont pas transmises par les ondes mais par câble, expliqua patiemment Sinnott. Les téléviseurs sont reliés au réseau grâce à un appareil que les abonnés louent à la station.

— Tu me fais marcher, mon gars. La télé, c'est comme l'oxygène, c'est gratuit. On achète un poste, on le branche, et on regarde tranquillement. Le seul ennui, c'est les spots publicitaires. Tu crois qu'on aurait un meilleur taux d'audience si on supprimait ces foutues publicités ?

— Monsieur Burner, si nous avions davantage de publicités, nous serions bénéficiaires.

Burner laissa passer un temps et reprit sur un ton brusquement intéressé :

— Dis-m'en un peu plus sur ce machin câblé.

Le directeur de la station lui expliqua tout par le menu, en termes simples, car il savait que son patron avait la capacité d'attention d'un moucheron.

— Ça ne marchera jamais, ce système, décréta finalement Burner.

— Ça ne marche pas si mal que ça, jusqu'à présent. Toutes ces stations ont besoin de remplir leurs grilles de programmes. Elles sont prêtes à diffuser n'importe quoi. C'est pourquoi notre journal leur plaît. Il est différent des autres.

— Ridicule. Mais revenons à cette histoire de droits de rediffusion. Ces offres sont intéressantes ?

— Ça dépend. Pour une émission produite par une station locale, c'est correct. Mais, bien sûr, comparé aux prix que paient les stations affiliées pour rediffuser les informations des grandes chaînes du Nord, c'est de la gnognotte.

— L'écart est de combien ? s'enquit Burner.

Sinnott jeta quelques chiffres et le silence s'installa sur la ligne. Il commençait à se demander si son patron n'était pas tombé par-dessus bord, quand la voix de Ted Burner reprit. C'était de nouveau la voix impérieuse et désagréable qui, combinée à son attitude arrogante, l'avait fait surnommer par les journaux spécialisés dans les sports de mer « Capitaine Audacieux ».

— Bon, écoute-moi bien. Oublie toutes ces conneries de rediffusions. Je veux que tu prennes en main ce journal à la gomme et que tu en fasses quelque chose de bien. Quelque chose de plus grand et de plus beau que ces émissions nordistes. Tu me suis ?

— Oui, coassa le directeur de la station.

— Ensuite, quand le WETT-13 News sera devenu le meilleur journal télévisé, tu pourras le vendre. Mais tu casseras les prix, compris ? Je veux qu'il soit diffusé par toutes les stations de notre

vieux Sud.

— Impossible !

— Rien n'est impossible.

— Ça coûterait des millions !

— Okay, tu les auras. Du pognon, ce n'est pas ce qui me manque. Mon papa avait ramassé un joli paquet avant de casser sa pipe, même s'il a laissé cette station aller à la ruine. Autre chose ?

— Oui, répondit Sinnott, en croisant les doigts. Il nous faudrait un autre présentateur. Quelqu'un de connu.

— Tu en vois un qui serait bien.

— Don Cooder.

C'était alors que Jed Burner avait lâché la question qui devait plus tard être rapportée par *Time*, *Newsweek*, *TV Guide* et le *New York Times* – la question qui le hanterait pendant les mois et les années à venir :

— Qui diable est Don Cooder ?

Au début, toute l'entreprise fut perçue comme une énorme blague : l'arrogant directeur d'une station dont personne ne voulait essayant de concurrencer les chaînes nationales. Mais, pour David Sinnott, ça n'avait rien d'une blague. Il savait bien qu'il avait atteint le point le plus bas de sa carrière. Ou il se débrouillait pour faire cadrer l'avenir de WETT-13 avec les rêves de son patron, ou il pourrait se chercher une place de plongeur chez Burger Triumph – à supposer qu'ils veuillent bien de lui.

On était en 1980, et la télé par câble, à peine âgée de dix ans, affrontait sa première concurrente : la télé par satellite. Des antennes paraboliques commençaient déjà à apparaître sur les pelouses des hôtels et les toits des bars.

Pendant ce temps, les chaînes du réseau hertzien luttèrent sur tous les fronts. Les premières victimes furent les présentateurs. Du jour au lendemain, toute la vieille garde – les professionnels aguerris, qui pour la plupart avaient fait leurs premières armes à la radio – fut licenciée sans cérémonie.

Un tas de jeunes loups brushés et manucurés prirent la relève. Et c'est ainsi que naquit le culte du présentateur-vedette.

Et que la crème du journalisme télévisuel se retrouva à la rue.

Dave Sinnott n'eut donc que l'embarras du choix. Il engagea deux des as de la profession, tombés en disgrâce. Certes, ils n'avaient rien

de tape-à-l'œil. Mais ils savaient lire avec naturel ce qui défilait sur le prompteur puis revenir à leur texte sans trébucher sur une syllabe.

En un rien de temps, WETT-13 News acquit ainsi une nouvelle respectabilité.

Un jour, alors que son patron lui passait un de ses habituels coups de fil d'au-delà des mers, Dave Sinnott lui déclara :

— Nous devons changer de nom. Les gens continuent à rire de nous.

— Et ce n'est pas bien ? interrogea Burner.

— Non, c'est très mauvais pour notre image. Nous devons avoir l'air sérieux.

— Bon. Que penses-tu de KN-Kable News ?

— Câble s'écrit avec un C.

— Plus maintenant. Et il faudrait ajouter quelque chose de pas banal.

— Par exemple ?

— Est-ce que c'est à moi de faire tout le boulot ? Un truc pas banal. Essaie de répéter le mot News, par exemple.

— Que diriez-vous de Newsworthy [3] News ?

— Ouais, vachement distingué. Tout le contraire de moi, à ce qu'on dit. Ha-ha. Kable Newsworthy News Network... Ça me plaît. Écoute, faut que j'y aille. La petite Dixie à côté de moi commence à s'impatisser. Je veux que le navire soit à flot d'ici un an. Pigé ?

— Un an ? Vous voulez mettre sur pied une chaîne d'informations nationale en un an ?

— Ouais. En temps normal, je t'aurais donné six mois seulement. Mais nous partons pour une croisière autour du monde, mon yacht et moi – avec Trixie, Dixie et Hortense.

— Hortense ?

— Il faut bien que quelqu'un s'occupe de la vaisselle. Écoute, j'ai dit à mon fondé de pouvoir de te signer tous les chèques dont tu auras besoin. Si je reviens dans un an et que tu n'as rien à me montrer, je t'attache un boulet aux pieds et je te passe par-dessus bord. Compris ?

— Comptez sur moi, monsieur Burner.

Et Dave Sinnott alors se lança dans la bagarre, comme un homme qui dispose d'un capital presque illimité et n'a de toute façon rien à

perdre.

Quand le premier satellite commercial fut mis sur orbite, il acheta un transpondeur pour recevoir et émettre par ce canal. Puis il fit raser un immeuble de bureaux situé derrière le siège de KNNN et y fit fleurir un champ d'antennes paraboliques comme d'énormes tournesols, ridicules mais terriblement attentifs.

Il quadrupla son personnel pour diffuser vingt-quatre heures sur vingt-quatre l'information en continu. Les présentateurs lisaient les nouvelles en direct, à mesure qu'elles tombaient, et c'était tout. De l'information à l'état brut, tout et n'importe quoi diffusé dans la fièvre, mais c'était justement ça qui plaisait.

— Les gens d'ici adorent ça, lui apprit quelqu'un lors d'une réunion de travail. Ils rient deux fois plus qu'avant.

— Mais ce n'est plus censé être drôle, à présent ! gémit Sinnott.

Au bout de six mois, il reçut un appel émanant de l'*Audacieux*.

— Ici Jed, annonça la voix sonore.

— Où êtes-vous ?

— Encalminé au large du cap de Bonne Espérance. Comme Vasco de Gama – mais lui, il n'avait pas un tas de bonnes femmes jacassant dans ses oreilles nuit et jour. Écoute, j'ai entendu les émissions sur ondes courtes. Les gens rigolent de moi. Qu'est-ce que tu fabriques ?

— Nous émettons dans les cinquante États, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Par satellite, pas par câble.

— On raconte que je perds une brique par semaine.

— D'ici six mois, nous aurons redressé la situation.

— J'espère bien, sinon c'est moi qui te redresserai.

Dave Sinnott redoubla d'efforts. Il créa des agences dans sept États. Et dans tout le Canada. Cela ne fit qu'ajouter au caractère fruste des émissions, quand la caméra surprenait les reporters en train de se curer le nez, ou qu'on entendait les présentateurs lâcher des rots et des pets. Un jour, un journaliste fut foudroyé par une crise cardiaque en direct. L'audimat grimpa en flèche. Des millions de nouveaux téléspectateurs suivirent les programmes, dans l'espoir de voir son remplaçant répéter cet exploit.

Puis Sinnott eut une idée digne de son patron. Les cieux grouillaient de satellites transmettant aux stations affiliées les infos des grandes chaînes. Mais les stations affiliées n'avaient le droit de passer ces séquences qu'après le journal de dix-neuf heures. En d'autres termes, les petites stations devaient payer leur écot, mais elles

ne recevaient en échange que du réchauffé.

KNNN leur offrit un accès immédiat à ses infos. Gratuitement. En échange de la réciprocité.

Ça ne s'était jamais vu. C'était absurde. Tout le monde s'attendait à découvrir une faille, une embrouille, une supercherie quelconque. Il n'y en avait pas. Quelques stations se laissèrent convaincre – et les autres suivirent comme des moutons.

Bientôt KNNN était devenue la chaîne la plus regardée de toute l'histoire de l'humanité – et pas nécessairement à cause du contenu de ses programmes.

À la fin du douzième mois, Jed Burner accosta, jeta l'ancre et son avion privé le transporta jusqu'au nouveau siège de KNNN, sur Peachtree West.

Il eut du mal à reconnaître l'endroit. C'était une vraie ruche. Des gens couraient en tous sens, blêmes et hystériques.

— Que diable se passe-t-il ? rugit-il.

— Nous sommes dans le noir ! s'écria une voix harassée.

Tout souriant, Jed Burner fit irruption dans le bureau du directeur de la station.

— J'ai appris la bonne nouvelle, fiston.

— Quelle bonne nouvelle ? interrogea Dave Sinnott.

— Nous ne sommes plus dans le rouge, nous sommes dans le noir !

— Non, c'est l'écran qui est noir. Ce n'est pas la même chose. Nous avons perdu la liaison montante avec le satellite.

— Explique-moi ça plus clairement.

— Nous ne pouvons plus émettre en direction du satellite. Par conséquent, celui-ci ne peut pas retransmettre nos programmes !

— Nous sommes en panne, c'est ça ?

— Non. Mais nous gaspillons de l'image.

— Puisqu'on parle de gaspillage, où en est-on, sur le plan financier ?

— Nous sommes bénéficiaires depuis deux mois. Tout le monde a les yeux fixés sur nous.

— Est-ce que les gens continuent à rire de nous ?

— Certains, peut-être.

— Mais ils nous regardent quand même ?

— Par-ci par-là, oui, avoua Sinnott.

— L'audience est en baisse, alors ?

— Ça ne se passe plus comme ça, monsieur Burner. Les gens ne regardent plus la télé comme avant. Ils passent d'une chaîne à l'autre, cinq minutes par-ci, cinq minutes par-là. C'est ce qu'on appelle le zapping. Dès que cinq millions de personnes arrêtent de suivre notre programme, il y en a cinq autres millions qui se branchent sur nous. Ce qui revient à dire que, au cours d'une semaine, tous les gens en possession d'une antenne satellite ou abonnés au câble nous regardent. *Tous.*

Jed Burner tira pensivement sur son cigare.

— Ne comprenez-vous pas ce que ça signifie ? s'impatienta Sinnott. Vous pouvez vendre cette station pour une somme fabuleuse.

Jed Burner arracha le cigare de sa bouche et explosa :

— Qu'est-ce que j'entends ? Vendre ? Comment est-ce que je pourrais vendre mon enfant chéri ? Il faut que tu sois cinglé pour dire une chose aussi abominable. Tu es viré !

— Viré ! C'est moi qui ai fait KNNN !

— Avec mon argent. Et je suis prêt à te payer un salaire annuel à six chiffres pour que tu passes le reste de ta vie dans l'ombre. À partir de maintenant, KNNN est mon idée, mon œuvre, ma...

— Mais ce n'est pas juste !

— Fiston, la vie n'est pas juste, mais c'est mon argent qui a permis ce succès, et c'est tout ce qui compte. Si tu es malin, accepte mon offre.

Dave Sinnott accepta.

Jed Burner réunit une conférence de presse le jour même. Il apparut bronzé et resplendissant dans un costume immaculé, une blonde à chaque bras.

— C'était mon idée, dit-il à travers ses dents serrées sur un cigare. Depuis le début.

— Et Dave Sinnott ?

— Quel nom dites-vous ?

— Dave Sinnott, votre directeur.

— Ah !... Un simple homme de paille. C'est moi qui faisais tout,

par téléphone.

— N'est-ce pas une façon assez inhabituelle de diriger une chaîne de télévision ?

— Si je dois couvrir le monde entier, il faut bien que je le voie de mes yeux, non ? répliqua Burner.

— Le monde entier ?

— Exactement. Au bout d'un an d'existence, KNNN diffuse sur l'ensemble du territoire. À présent, nous allons installer des bureaux un peu partout. Dans deux ans, nous couvrirons toute la planète.

Les journalistes en restèrent bouche bée.

— Ce n'est pas pour rien qu'on m'appelle Capitaine Audacieux, conclut Burner, radieux.

Et il tint parole. Rapidement, KNNN était devenue – à l'échelle planétaire – l'équivalent d'un crieur de nouvelles municipal : – sommaire, expéditif – mais instantané.

Le soir où les émissions de la télévision hertzienne furent interrompues pendant sept minutes, Jed Burner se trouvait avec sa toute dernière épouse sur son yacht, un superbe quarante mètres. L'aménagement était luxueux, ultra-moderne. Il y avait même à bord un hélicoptère que Burner utilisait pour ses voyages éclair sur le continent.

Sa secrétaire lui téléphona pour lui faire part de la nouvelle.

— Qu'ils aillent se faire foutre. Ce sont des dinosaures.

Il plaqua une main contre le combiné et cria en direction de la proue :

— Chérie, tu vas attraper une crampe si tu continues à te tordre comme ça dans tous les sens.

— Je m'entraîne pour ma prochaine vidéo, répondit une voix stridente.

— Tu n'en as pas fait assez comme ça ? Je ne veux pas qu'on dise que ma femme doit se casser les reins pour gagner sa vie.

— Ma dernière cassette m'a rapporté deux cents millions brut.

— Bon sang, ma fille, ne reste pas aussi près du bastingage ! Ce serait dommage d'envoyer par-dessus bord ce précieux postérieur à deux cents millions de dollars.

— Monsieur Burner ? Monsieur Burner ? continuait à glapir le

téléphone, vous êtes toujours là ?

— Hein ? Oh, oui, je suis là. Que disiez-vous au sujet de la télé ?

— Les programmes viennent juste de reprendre. Il semble que toutes les stations du réseau hertzien soient tombées en panne. Ça n'était encore jamais arrivé.

— Fantastique ! Ça veut dire que toutes ces patates de canapé ont zappé sur notre chaîne. Est-ce que nous couvrons l'événement ?

— Oui, monsieur. Nous avons été les premiers à diffuser la nouvelle.

— Mon chou, KNNN est toujours la première à diffuser une nouvelle.

Quelques heures plus tard, le téléphone sonna à nouveau.

— Monsieur Burner, Cheeta Ching est ici, dans votre bureau. Elle demande une interview. Que dois-je lui dire ?

Jed Burner plissa son front tanné, étrécit ses yeux bleu océan et posa la dernière question à laquelle on aurait pu s'attendre, de la part de l'homme qui avait révolutionné le monde de l'information :

— Qui diable est Cheeta Chang ?

CHAPITRE XI

— J’ai entendu ! siffla Cheeta Ching. Il a demandé qui j’étais !

La secrétaire de KNNN plaqua une main brune aux ongles dorés sur l’écouteur.

— M. Burner a dû mal comprendre, Miss Ching.

— Non ! Et il s’est trompé de nom. C’est Ching, pas Chang. Chang est un nom chinois, et je suis cent pour cent coréenne. Pour qui se prend-il, bon sang ?

La peur se lisait à présent dans les yeux de la secrétaire.

— Je vous en prie, ne vous énervez pas, Miss Ching. Je suis sûre que nous pourrions éclaircir ce malentendu.

— Ah oui ? Alors répondez à cette question : 404 555 1234, ça vous dit quelque chose ?

— Mais... c’est le numéro personnel de M. Burner. Comment l’avez-vous obtenu ?

— Aucune importance. Dites à cet ignare que j’ai reçu son fax. (La voix de Cheeta grimpa de plusieurs octaves.) Vous m’avez entendue, Capitaine Audion ?

— Audacieux, rectifia la secrétaire.

— Capitaine Audacieux, approuva la voix assourdie de Jed Burner. Et dites à cette femme à la voix si douce que j’arrive tout de suite.

— Bien, monsieur Burner, dit la secrétaire, et elle raccrocha.

Cheeta battit des paupières. Ça paraissait trop facile.

— Il arrive ? questionna-t-elle, abasourdie.

— C’est ce qu’il a dit.

Devant l’air perplexe de Cheeta, elle ajouta :

— Je crois que votre voix lui a rappelé celle de sa femme.

— J’ai toujours admiré Layne Fondue pour avoir dit la vérité à propos du Viêt-nam, fit Cheeta, rassérénée. Continue-t-elle à recevoir des menaces de mort ?

La secrétaire indiqua une grille d’aération au niveau du plafond.

— Vous voyez ça ? Derrière, il y a un tireur d’élite prêt à vous faire

sauter la tête au premier geste insolite. Et il y a des canons antiaériens sur le toit. Les gens ont la mémoire longue. Surtout par ici.

— Personnellement, j'ai soutenu son action à Haiphong, clama Cheeta d'une voix tendue, un peu trop forte.

À travers la grille, le déclic d'un levier d'armement leur parvint distinctement.

— Vous feriez mieux d'aller sur le toit, se hâta de dire la secrétaire, poussant Cheeta vers l'ascenseur. M. Burner arrive par hélicoptère.

Cheeta sortit à reculons, les yeux fixés sur la grille d'aération. Quand elle pénétra dans l'ascenseur, toujours à reculons, son talon aiguille se coinça et, tandis que les portes se refermaient, elle tomba à la renverse, en poussant un glapissement de douleur.

— Vous montez ? interrogea une voix inconnue.

Cheeta leva les yeux. Il y avait dans la cabine un homme vêtu d'un imperméable froissé ouvert sur des jambes velues.

Mon Dieu, un exhibitionniste, pensa Cheeta – jusqu'à ce que son regard, remontant le long des mollets musclés, se posât sur ses cuisses. L'homme n'était pas nu. Il portait une sorte de mini-jupe en tissu écossais vert. Et il penchait vers elle un visage froid, dissimulé par de grosses lunettes noires et un chapeau à larges bords.

— Vous arrivez pile, dit-il.

Puis une main gantée sortit de la poche de l'imperméable et pointa une arme équipée d'un silencieux sur la cible la plus évidente dans cet espace restreint.

Le ventre volumineux de Cheeta Ching.

Jed Burner écoutait la voix stridente qui couvrait le vrombissement des rotors du Superpuma.

— Elle sera parfaite ! disait Layne Fondue, celle-là même qui avait été honnie par toute une génération de soldats américains sous le sobriquet de « Haiphong Hannah ».

— Jamais entendu parler, répliqua Burner.

— C'est la présentatrice la plus populaire dans le domaine des informations.

— Hors de question que j'embauche des présentateurs-vedettes. Ils coûtent trop cher.

— Je ne te parle pas de l'engager pour KNNN. Je la veux pour ma prochaine vidéo : *La gym de Layne Fondue pour les futures mamans*.

— Si tu attendais toi-même un enfant, s'emporta Burner, nous n'aurions pas besoin d'elle.

— Ce sont les gaz toxiques que j'ai respirés pendant la guerre, murmura Layne. Ça a dû me boucher les trompes.

— Si tu veux mon avis, tu ne fais aucun effort. Je me suis marié pour avoir un héritier, pas pour t'entendre jacasser à longueur de journée.

— Salaud de phallocrate ! glapit Layne Fondue en frappant son mari sur la bouche.

Jed Burner ramassa son cigare, l'examina et souffla sur la cendre grise, qui se remit à rougeoyer. Il le remplaça entre ses lèvres et inhala longuement, les yeux fermés, comme s'il réfléchissait.

Comme sa femme le regardait, se calmant peu à peu, il lui assena par surprise un coup de poing qui l'expédia au plancher.

— Mettons les choses au point, fit-il tranquillement, un pied planté sur sa poitrine. Je ne t'ai pas épousée à proprement parler : je t'ai achetée. En me mariant avec toi, j'ai fait un investissement.

— Tu n'as pas le droit de parler comme ça, pourriture de sudiste !

— Je le prends. Et tu vas m'écouter. Tu arrives à la cinquantaine ; mais tu n'es pas mal conservée, et tu fais de l'effet au bras d'un homme. Ça ne me déplaît pas. Les gens m'admirent pour ma largeur d'esprit, parce que j'ai épousé une coco et fait d'elle une femme respectable. Bon, maintenant, tu décides de te conduire correctement ou tu veux que je me fâche vraiment ?

— Je te déteste quand tu tiens ces propos machos !

— Alors pourquoi ne te débats-tu pas plus que ça ? fit Jed Burner, avec un large sourire. Pas la peine de te relever, nous allons atterrir.

Layne Fondue s'aplatit davantage au sol, ferma les yeux et croisa les doigts. Elle n'aimait pas obéir à son époux – excepté dans des circonstances comme celles-ci.

Beaucoup de gens pensaient qu'elle avait épousé Jed Burner pour son argent. C'était ridicule. Elle était elle-même bien assez riche. La vraie raison pour laquelle Haiphong Hannah s'était mariée avec Jed Burner, c'était que celui-ci avait presque autant d'ennemis qu'elle. Ce qui l'avait irrésistiblement attirée en lui, c'était son service de sécurité.

Layne se disait que, si le pire se produisait, la balle pouvait aussi bien être pour lui que pour elle. Quand ils voyageaient ensemble, elle doublait ses chances de survie.

— Mon chou, nous sommes arrivés, fit Jed Burner, en ouvrant la

porte de l'hélicoptère qui venait d'atterrir sur le toit de KNNN.

— J'arrive, chéri.

Layne Fondue se releva et suivit Jed Burner dans l'escalier menant à son ascenseur particulier.

C'est alors que la fusillade éclata.

CHAPITRE XII

Depuis que son patron s'était marié, Melvin « Moose » Mulroy aimait moins son boulot. Bien sûr, occuper le poste de chef des services de sécurité chez KNNN n'avait jamais été facile. Mais c'était trois fois pire depuis qu'il devait protéger deux cinglés au lieu d'un. Il avait fallu que Burner choisisse pour épouse Haiphong Hannah, qui avait apporté son soutien à l'ennemi pendant la guerre du Viêt-nam ! Moose avait encore un autocollant « Pendez Haiphong Hannah » sur la vitre arrière de sa vieille Thunderbird.

D'accord, des tas de gens détestaient Jed Burner et sa grande gueule, rarement au point de vouloir le tuer. Non, le vrai problème, c'était Haiphong Hannah. Ça, c'était du sérieux : des timbrés qui se présentaient à la réception avec des armes dissimulées sur eux. Ou qui se mettaient à tirer dans tous les sens dès qu'ils avaient franchi le seuil. Moose Mulroy avait des sueurs froides chaque fois que l'énorme porte à tambour commençait à pivoter.

Et c'était ce qu'elle faisait en ce moment même. Moose se tint sur ses gardes, les yeux fixés sur l'homme qui pénétrait dans le vaste hall.

Il le jugea aussitôt suspect. Le type était négligemment vêtu d'un pantalon en toile et d'un T-shirt. Et il avançait avec une grâce arrogante, comme si l'immeuble lui appartenait. Moose remarqua également ses poignets. Si épais qu'ils avaient l'air faux. Et ses yeux au regard éteint, comme mort – typique des vétérans du Viêt-nam.

D'un air qu'il voulait désinvolte, Moose se déplaça imperceptiblement et appuya sur une touche, alertant les tireurs d'élite dans leur planque et les gardes en uniforme qui se postèrent dans le hall de manière à encercler l'homme.

— Puis-je vous être utile, monsieur ? demanda Moose en relevant la tête.

— Non, mais vous pouvez vous rendre un fier service à vous-même en me disant où est Jed Burner.

— M. Burner n'est pas ici pour le moment.

— Très bien, alors dites-moi où je pourrais le trouver.

— Pour cela, je dois d'abord savoir pour quel motif vous désirez le voir.

— C'est moi que ça regarde.

— Dans ce cas, je dois vous demander de quitter les lieux, fit Moose, en faisant signe aux gardes d'approcher.

Deux hommes saisirent le gars par les coudes, tandis qu'un troisième se postait légèrement en retrait. Les gardes se servirent réglementairement de leurs deux mains, comme Moose le leur avait appris, de façon à immobiliser l'intrus sur-le-champ.

Mais, le temps d'un clignement d'yeux et la situation avait changé du tout au tout. Les deux gardes s'agrippaient maintenant mutuellement par les coudes, et le type n'était plus là.

Comme par magie, il surgit soudain de dessous le bureau. En pro bien entraîné, Moose porta aussitôt la main à son arme. Il entendit un claquement sec et vit son holster s'envoler à travers le hall, avec son revolver à l'intérieur, tandis qu'une main d'acier se refermait sur sa gorge.

Moose Mulroy pensa d'abord à résister. Il avait quelques notions de judo, des connaissances en aikido et toute une vie de bagarreur derrière lui. Mais cette pensée en resta au stade de l'intention. Car l'homme lui comprima soudain la colonne vertébrale, et Moose n'eut plus qu'un seul désir : lui faire plaisir.

Bien sûr, il savait qu'une main humaine ne peut pas traverser la peau et les muscles de quelqu'un pour lui pincer la colonne vertébrale comme une simple brindille. C'était impossible, il l'aurait juré sur une pile de bibles. Pourtant, debout derrière son bureau, tandis que les deux gardes continuaient à s'empoigner et que le troisième tentait de les séparer, il éprouvait très précisément la sensation qu'une main venait de se refermer autour de son épine dorsale. Et ça faisait mal. Très mal.

Le type lui parla calmement dans l'oreille gauche :

— Prononce la formule magique, si tu tiens à tes vertèbres.

Avant qu'il puisse répondre, les portes de l'ascenseur s'ouvrirent et deux équipes de cameramen en jaillirent. Ils braquèrent leurs objectifs sur Moose Mulroy réduit à l'impuissance, et celui-ci, en lui-même, dit aussitôt adieu à son boulot.

À voix haute, il cria :

— Enlevez-moi ces caméras ! C'est une prise d'otages !

Ce n'était pas la chose à dire. Les cameramen se rapprochèrent avec gourmandise. Ces crétins se croyaient manifestement à l'épreuve des balles.

— Que devons-nous faire, monsieur Mulroy ? demanda l'un des gardes.

— Restez calmes. Il n'arrivera rien si tout le monde reste calme. Pas vrai, mon pote ? fit Moose, s'adressant à son agresseur.

— Ça dépendra de mon humeur, répondit l'homme. Je cherche Jed Burner.

— Il n'est pas ici, déclara quelqu'un. C'est la pure vérité.

Puis le téléphone posé sur le bureau de la réception sonna.

Le type aux poignets épais décrocha et approcha le combiné de l'oreille de Moose.

— Monsieur Mulroy ! L'hélicoptère de M. Burner vient juste de se poser, et il se passe quelque chose. J'ai entendu des coups de feu.

— Je suis un peu occupé, pour le moment, grogna Moose. Demandez à quelqu'un d'autre d'aller voir.

Un cri résonna dans l'appareil. Pas un simple cri : un cri assez aigu, assez strident pour rayer un diamant.

Pour la première fois, Moose sentit une note d'inquiétude percer dans la voix du preneur d'otages.

— Ça ne peut quand même pas être elle ?... murmura l'homme.

— Si c'est à Haiphong Hannah que vous pensez, vous êtes tombé pile.

— Non, je me disais que ça ressemblait à la voix de Cheeta Ching.

— C'est possible. Elle a fait irruption il y a vingt minutes, l'air furibard. Elle voulait voir M. Burner.

— Bon sang, grommela la voix à l'oreille de Moose, et celui-ci se retrouva soudain marchant à reculons vers l'ascenseur, transformé en bouclier humain – son pire cauchemar devenu réalité.

Puis ils furent dans l'ascenseur, et les portes se refermèrent sur les visages effrayés des gardes et les yeux vitreux des caméras.

— Vous êtes venu pour tuer quelqu'un ? bégaya Moose.

— Peut-être.

— Si c'est Haiphong Hannah, je ne vous en empêcherai pas.

— Très obligeant de ta part, fit l'homme.

En guise de remerciement, il lui comprima les vertèbres, et Moose perdit aussitôt conscience.

CHAPITRE XIII

Parvenu au trente-quatrième et dernier étage, Remo Williams laissa le chef de la sécurité allongé sur le sol de la cabine et sortit de l'ascenseur, tous les sens en alerte.

Il se retrouva immédiatement cerné. Par des caméras vidéo.

— Faites comme si nous n'étions pas là, lui lança un des reporters d'une voix amicale.

— Oui, faites ce que vous avez à faire, l'encouragea un autre.

Remo tendit l'index et entreprit de fracasser méthodiquement les objectifs, l'un après l'autre.

— Hé ! Ne faites pas ça !

— Vous n'avez pas le droit !

— Nous sommes les médias !

— Et voici mon message, grogna Remo. Débarrassez le plancher !

Les cameramen reculèrent à contrecœur. Il ne restait qu'un garde, pointant à deux mains son arme sur Remo.

D'une brusque feinte, Remo s'avança et broya l'arme entre les propres mains de l'homme, la réduisant en fragments. Le garde resta planté là, gémissant et tordant ses mains ensanglantées.

Des têtes passèrent par des portes entrebâillées tout le long du couloir.

— Comment accède-t-on au toit ? demanda Remo.

— Par l'escalier de secours. Tout droit et à gauche.

À cet instant, une balle ricocha au plafond et toutes les têtes disparurent.

Remo s'élança. Une femme criait. Un autre hurlement, tout aussi perçant se joignit bientôt au premier.

Remo gravit l'escalier d'un bond, enjambant les cadavres des gardes morts à leur poste, et arriva sur le toit. C'était un véritable nid d'antennes paraboliques, au centre duquel trônait un hélicoptère de luxe.

Un petit groupe se tenait près de l'appareil – deux hommes et deux

femmes.

L'un des couples fit volte-face, et Remo reconnut Cheeta Ching.

— Ronco ! s'écria-t-elle. Aidez-moi !

— Ronco... soupira Remo.

— Restez où vous êtes ou je l'abats, dit l'homme qui la serrait contre lui, le canon d'un revolver appuyé sur la tempe.

Il était grand, les traits masqués par d'immenses lunettes noires et un grand chapeau. Le bas de ses jambes, qui apparaissaient derrière celles de Cheeta, était dénudé.

— Qu'est-ce qui te fait croire que ça m'arrêterait ? demanda Remo.

L'homme déplaça alors son pistolet jusqu'au ventre rebondi de Cheeta.

— Je peux aussi flinguer le marmot.

Remo s'arrêta net. Le bébé, c'était une autre affaire.

L'autre couple s'était figé devant la porte ouverte de l'hélicoptère. Jed Burner se retourna et poussa brutalement Layne Fondue à l'intérieur.

Le bandit recula vers l'engin, entraînant Cheeta avec lui.

— Ronco ! implora-t-elle. Ne le laissez pas faire !

— Ronco, ne fais pas l'idiot, avertit l'homme.

Le visage de pierre, Remo restait immobile, faisant machinalement pivoter ses poignets. Il nota que le bandit portait une sorte de kilt. Mais c'était ses mains qu'il regardait. Pour hisser Cheeta à bord de l'hélicoptère, l'homme aurait besoin de ses deux mains – et il ne pourrait pas continuer à braquer son arme sur sa prisonnière.

Imperceptiblement, Remo se mit sur la pointe des pieds, prêt à frapper.

Et soudain, derrière lui, des hordes de cameramen affluèrent, accompagnés de reporters brandissant des micros.

— S'agit-il d'un kidnapping ?

— Si oui, qui est kidnappé ?

— Hé, toi ! aboya l'homme, en tirant Cheeta à bord de l'hélicoptère. Éloigne-les, ou cette Chinetoque aura droit à une interruption de grossesse calibre 45 !

Remo se tourna vers les nouveaux venus et commença à faucher des jambes, à arracher les caméras aux doigts crispés des techniciens pour les piétiner méthodiquement, à émietter les cassettes entre ses

maines. Il voulait être sûr que son image ne passerait pas à l'antenne.

Quand il eut terminé, il s'écarta du groupe des employés hébétés. L'hélicoptère était en train de décoller. Quelques secondes plus tard, l'appareil qui emmenait Cheeta, son ravisseur, Jed Burner et Layne Fondue s'élevait en piquant vers l'est.

— Bon sang, marmonna Remo en le regardant s'éloigner. Chiun va me tuer.

Quand le bruit des rotors ne parvint plus à ses oreilles hypersensibles, Remo descendit l'escalier, et se mit en quête d'un bureau vide d'où il appela Harold Smith.

— Smitty, j'ai de mauvaises nouvelles. Je suis arrivé trop tard. Burner et Haiphong Hannah viennent de s'envoler en compagnie d'un gars vêtu d'un kilt. Ils ont pris Cheeta en otage.

— Que faisait-elle là-bas ?

— Peu importe. Écoutez, si Chiun apprend qu'elle a été enlevée, et en plus sous mes yeux, il est capable de tout.

— Comment empêcher ça ?

— Aucune idée. Mais je trouverai.

Et il trouva.

Vingt secondes plus tard, l'immeuble s'emplit d'un grincement de métal torturé, en provenance du toit. Deux hommes du service de sécurité s'aventurèrent jusque-là. Quand ils redescendirent, mystérieusement privés de leurs armes, l'un d'eux déclara :

— Je crois que nous devrions évacuer l'immeuble.

— Pourquoi ça ? s'étonna le directeur de la station.

— C'est le type sur le toit qui nous l'a conseillé.

— Et alors, ça vous suffit ?

Une antenne parabolique passa devant la fenêtre. Tout le monde se pressa contre la vitre – juste à temps pour en voir dégringoler une deuxième.

— Je suggère l'évacuation immédiate, marmonna le directeur.

Quand il eut arraché la dernière antenne, Remo redescendit pour faire son rapport au Dr Smith. L'immeuble semblait désert. L'ouïe ultra-fine de Remo ne détectait que le bourdonnement d'appareils électriques, le bruissement de l'eau dans les conduits, une souris qui grignotait un classeur. Mais il ne décelait aucun battement de cœur

humain. Il décrocha un téléphone et appuya de façon continue sur la touche portant le chiffre un.

— Smitty, bonne nouvelle. J'ai résolu le problème.

— Comment ?

— KNNN ne peut plus émettre.

Silence.

— Remo, dit enfin Smith d'une voix tendue, j'espère que c'était la bonne solution.

— Peut-être que oui, peut-être que non. Mais ça nous fait gagner du temps.

— Je faisais allusion au black-out de l'autre jour.

— Moi, c'est Chiun qui me préoccupe. Rien à foutre du reste. De toute façon, KNNN était bien à l'origine de cette panne, non ?

— Selon mes informations, oui, mais ça reste à prouver.

— Eh bien, j'ai l'immeuble pour moi tout seul – du moins jusqu'à ce qu'on envoie les Marines. Dites-moi ce que je dois faire.

— Chercher du matériel suspect.

— Bon, il y a là un téléphone cellulaire. Accrochez-vous, Smitty, je vous emporte avec moi.

Remo fit le tour de la régie : des rangées et des rangées de moniteurs, de bandes magnétiques et un tas d'autres appareils que Remo ne put identifier.

— Je n'y connais rien, dit Remo à Smith. Donnez-moi des précisions.

— J'en suis incapable ; je ne connais pas grand-chose non plus dans ce domaine.

— Attendez une minute. Je viens de trouver un truc bizarre.

— Décrivez-le.

À travers un hublot en plexiglas, Remo voyait une pièce qui semblait être une vidéothèque, remplie de cassettes alignées dans des cases, avec deux énormes magnétoscopes au fond. Au plafond, un bras robot coulissait sur un rail, émettant une sorte de faisceau laser rouge qui balayait les codes barre imprimés sur les étiquettes des cassettes. Soudain, le bras robot s'arrêta avec un bip en face d'une case, s'abaissa et saisit une cassette entre ses doigts plats. Puis il recula jusqu'aux magnétoscopes et inséra la cassette dans l'un d'eux. Une lumière rouge s'alluma, tandis qu'une lumière identique s'éteignait sur

le deuxième lecteur, qui éjecta sa cassette. Le bras robot s'en empara et s'éloigna sur son rail pour ranger la bande dans son casier.

— C'est une espèce de bidule pour charger automatiquement les cassettes, expliqua Remo à Smitty.

— Remo, beaucoup de chaînes du réseau câblé ont un système de programmation automatisé, du moins pour les bandes commerciales... Je ne crois pas qu'il s'agisse de ce que nous cherchions, ajouta Smith d'une voix sèche.

— Je devrais peut-être bousculer un peu les techniciens, suggéra Remo.

— Où sont-ils ?

— En bas, sur le trottoir.

À ce moment, Remo entendit au-dessus de lui un lointain *tchak-tchak-tchak*, caractéristique.

— Smitty, des hélicoptères approchent. Ils sont revenus prendre d'autres otages – ou alors, c'est la brigade antiterroriste qui débarque.

— Remo, pouvez-vous sortir de l'immeuble sans vous faire voir ?

Remo ouvrit la fenêtre et jeta un coup d'œil. Les rues étaient remplies de gens qui regardaient en l'air.

— Non.

— Tant pis. Essayez de partir sans trop de casse. Si KNNN ne peut plus émettre, vous avez peut-être endommagé aussi leur système de brouillage. Il est temps que nous nous regroupions.

Remo se dirigea vers l'ascenseur, mais, avant qu'il ait pu appuyer sur le bouton d'appel, toutes les portes de toutes les cabines s'ouvrirent en même temps, livrant passage à des flots de cameramen. L'œil collé à leurs viseurs, ce qui réduisait considérablement leur champ de vision, ils ne remarquèrent pas Remo, collé contre le mur.

— Il a pris l'escalier pour descendre dans le hall ! cria Remo.

— Il est dans le hall ! répéta l'un des hommes.

Aussitôt, les cameramen s'entassèrent à nouveau dans les ascenseurs, sans s'apercevoir que Remo s'était glissé parmi eux.

En bas, quand les portes s'ouvrirent, Remo découvrit à son grand déplaisir une brigade complète de la police d'Atlanta en tenue anti-émeute.

Pliant les genoux de manière que personne ne voie son visage, Remo hurla :

— Il est là-bas, près de la sortie !

Les ascenseurs se vidèrent instantanément.

Le flot des cameramen vint buter contre la ligne des policiers et, bientôt, le hall grouilla d'un mélange compact des deux groupes.

Remo, qui était resté bien sagement au fond de la cabine, laissa les portes se refermer et appuya sur le bouton du dernier étage.

Lorsqu'il émergea sur le toit, les hélicoptères atteignaient l'immeuble. Pris dans la lueur d'un projecteur, il entendit quelqu'un hurler :

— Ne bougez pas ! Vous êtes encerclé.

Il bougea quand même. Le projecteur essaya de le suivre, mais Remo était beaucoup trop rapide. À un moment, il plaça ses mains dans le faisceau lumineux, le temps de projeter en ombre chinoise la silhouette d'un lapin mangeant une carotte, facétie qui déclencha une rafale de balles.

Remo ramassa une antenne parabolique renversée, aussi grande qu'une piscine, mais ultra-légère par rapport à sa taille. Il s'avança jusqu'à la plate-forme d'atterrissage, où les hélicoptères s'apprêtaient à se poser. Brandissant l'antenne au-dessus de sa tête à la façon d'un bouclier, il entreprit de les repousser. Le premier pilote prit peur et fila sans demander son reste. Remo se glissa sous le deuxième et coinça l'extrémité d'un des patins entre les pointes des émetteurs. Puis il recula, tirant l'appareil comme il l'aurait fait d'un cerf-volant, avant de le relâcher brusquement. L'hélicoptère tournoya follement avant que le pilote ne parvienne à reprendre le contrôle.

Le troisième pilote, voyant ses camarades en difficulté mais n'en comprenant pas la raison, décrivit prudemment un cercle autour du toit. Remo avança jusqu'au bord et lança l'antenne parabolique dans le vide. La large et légère structure ressemblait à un gigantesque parapluie, avec un manche très court formé par l'émetteur. Immédiatement, Remo sauta derrière elle et s'accrocha des deux mains à l'émetteur.

Ça ne valait pas un parachute, mais ça tenait l'air. Remo balança les pieds, et l'antenne dévia un peu pour éviter la tour voisine.

Des gens aux fenêtres lui adressèrent des signes, mais il les ignora, mobilisé par l'effort nécessaire pour respirer correctement : il fallait beaucoup de concentration pour penser comme une plume.

Il se retrouva ainsi à plus d'un kilomètre à l'extérieur de la ville, et guida l'antenne en direction d'un plan d'eau qui promettait un atterrissage facile.

Quand les policiers arrivèrent, ils ne trouvèrent que l'antenne, flottant sur l'East Lake.

Remo Williams, lui, nageait sous l'eau, retenant sa respiration, et se demandant ce que dirait le Maître de Sinanju en apprenant que son élève avait laissé la mère de son enfant aux mains des ravisseurs, alors qu'elle était sur le point d'accoucher. Et il fut traversé d'un grand frisson qui n'était pas dû à l'eau glacée du lac.

CHAPITRE XIV

À New York, les trois grands réseaux de la télévision hertzienne apprirent au même moment que KNNN avait cessé d'émettre.

Très peu de temps après, des cars de reportage commencèrent à se garer dans Peachtree Avenue West. Le premier arrivé fut Don Cooder, de BCN. Il s'adressa à la foule massée sur le trottoir au pied de la tour KNNN.

— Je cherche Jed Burner, dit-il, comme s'il crachait ses mots.

— Personne ne l'a vu.

— Un présentateur de KNNN, alors. Est-ce qu'il y en a un qui n'a pas encore été interviewé ? Je lui offre l'exclusivité !

Dans la foule, une demi-douzaine de mains se levèrent.

— Moi ! Moi ! On ne m'a pas vu à l'antenne depuis plus de trois heures !

— Non, moi ! Je suis plus photogénique !

— Un à la fois, se hâta de dire Don Cooder. Tout le monde aura sa chance.

Il s'arrêta, se tourna vers la caméra et reprit d'une voix plus grave d'une octave :

— Ici Don Cooder, qui vous parle depuis le siège de KNNN à Augusta, Géorgie.

— Atlanta, pas Augusta ! s'écria une voix.

— Pour ceux qui viennent de nous rejoindre, poursuivit Cooder comme s'il n'avait rien entendu, voici les faits : quelques heures après l'interruption générale des programmes du réseau hertzien, la même calamité s'est abattue sur l'empire de Kable Newsworthy News Network, autrefois si puissant...

— Pourquoi autrefois ? interrogea une voix.

— Vos émissions sont interrompues, grogna Cooder.

— Mais elles vont reprendre.

— Qui fait ce reportage, vous, ou moi ? aboya Cooder.

Ce n'était pas la chose à dire. Les présentateurs de KNNN

échangèrent des regards, et soudain Don Cooder, le vétéran qui avait couvert toutes les grandes catastrophes naturelles, les plus importantes manifestations pour les droits civiques, qui, de sa voix grave, avait commenté des reportages sur le Viêt-nam et la place T'ien an Men, dut se battre pour garder son micro, sous les yeux de son fidèle public.

— Lâchez mon micro ou je vous casse la tête avec ! gronda-t-il.

— Coupez ! Coupez ! brailla frénétiquement le réalisateur.

Entendant les cris de détresse de son collègue, Dieter Banning, d'ANC, vint à la rescousse, son trench-coat lui battant les mollets.

— Braque cette putain de caméra sur lui ! hurla-t-il à son cameraman.

— Et toi ?

— T'occupe ! Je fais le commentaire.

La caméra se mit en marche, et la voix hystérique de Dieter Banning se fit soudain calme et maniérée comme celle d'un valet de chambre anglais.

— Cette nuit, Atlanta fait songer à Beyrouth, déclara-t-il tandis que Don Cooder, prenant le dessus, bourrait son assaillant de coups de poing. Comme cela se produit fréquemment après de tels événements, le vernis de la société a vite fait de s'écailler. Aux yeux des téléspectateurs américains, ceci peut ressembler à une simple querelle, mais je vous assure que dans les endroits plus civilisés, Londres, disons, ou Ottawa, le spectacle que vous avez sous les yeux déclencherait l'angoisse, l'indignation et la honte...

Tim Macaw essayait de découvrir ce qui s'était passé. Il voulait des faits. Avant tout des faits. Avoir des images était essentiel, mais, sans la trame de l'histoire, les images n'étaient que des petits points de couleur posés les uns à côté des autres.

— Quelqu'un sait-il ce qui est arrivé ? s'écria-t-il en se frayant un passage dans la foule.

— KNNN a cessé d'émettre.

— Quelqu'un peut-il me le confirmer ?

— Oui, moi, fit une voix serviable.

— Moi aussi, dit une autre.

— Bien, bien. Quelle en est la cause ?

— Quelqu'un a arraché les antennes paraboliques.

— Qui ?

— Personne ne le sait.

— Où est Jed Burner ?

— Il a disparu juste avant les événements.

— Oh !... Quelqu'un pourrait savoir où il est ?

— Aucune idée.

Tim Macaw, flairant le scoop, se tourna vers son réalisateur.

— Apparemment, Jed Burner a disparu. Est-ce que quelqu'un l'a déjà annoncé ?

— Non.

— Ah !... Il nous faudrait une confirmation.

— D'accord, mais comment ? D'habitude, nous vérifions les informations en regardant KNNN. Maintenant, c'est impossible.

— C'est vrai, merde ! Qu'est-ce qu'on fait, alors ?

— Si nous l'annonçons et que c'est faux, nous aurons l'air idiot.

— Mais si c'est vrai et que nous ne l'annonçons pas, c'est une autre chaîne qui décrochera le scoop.

— À toi de voir, Tim.

Les épaules voûtées par la défaite, Tim Macaw gémit :

— Comment font les gars de la presse écrite, dans des cas pareils ?

Dans son bureau de Folcroft, Harold Smith changea de chaîne comme on le faisait jadis. Manuellement.

À Atlanta, c'était le chaos total. Les médias avaient bondi sur la partie la moins intéressante de l'histoire – la mise hors services de KNNN. L'enlèvement de Cheeta Ching par Jed Burner, Layne Fondue et un complice inconnu n'avait pas encore été annoncé.

Avec un peu de chance, la nouvelle ne serait pas diffusée avant que Remo ait pu en informer le Maître de Sinanju.

Quant au mystérieux Capitaine Audion, Harold Smith savait que, quels qu'aient été ses plans, Remo les avait sérieusement compromis en interrompant les émissions de KNNN.

Il baissa le son et revint à son ordinateur, sur lequel il dirigeait les recherches sur terre, mer et air afin de retrouver le Superpuma disparu – recherches ordonnées dans le plus grand secret par le président des États-Unis en personne. Le nouveau chef de l'exécutif n'avait été que trop heureux d'avoir quelque chose de précis à faire.

Il était en train de regarder KNNN quand les émissions avaient cessé – et la première personne qu’il avait appelée, c’était Harold Smith.

CHAPITRE XV

Remo Williams ne savait pas quoi faire. Après avoir échappé à la police d'Atlanta, il avait pris une chambre dans un motel, s'était douché et, depuis, il marchait de long en large devant la télé.

Telle une meute de requins attirés par le sang, toutes les chaînes passaient des reportages sur « le K. -O. technique de KNNN », selon les termes utilisés par BCN. Des journalistes interviewaient d'autres journalistes, qui leur rendaient la pareille, et l'on diffusait sans arrêt les images des antennes paraboliques renversées et du personnel de KNNN terrorisé, entrecoupées de publicités trois fois plus intéressantes que les reportages eux-mêmes.

Remo appréciait médiocrement le spectacle – sauf le moment où Don Cooder et un présentateur de KNNN essayèrent de s'étriper pour la possession du micro. Remo se souvint alors de ce qui s'était passé deux ans auparavant.

Pour pimenter son émission de l'époque, *24 heures*, Don Cooder avait persuadé un étudiant en physique de construire une bombe à neutrons. Il s'agissait soi-disant de démontrer que n'importe qui pouvait avoir accès à la technologie nucléaire. En réalité, le seul mobile de Cooder était de faire grimper l'audimat. Mais quelqu'un avait volé la bombe et l'avait activée. Au moment de l'explosion, Chiun se trouvait à proximité et personne – Remo le premier – ne pouvait supposer qu'il avait survécu.

Remo l'avait pleuré pendant des mois, jusqu'à ce que Harold Smith découvre que Chiun n'était pas mort, qu'il s'était enfoui à des mètres sous terre et plongé dans un état proche du coma, en attendant qu'on le retrouve. Et Smith l'avait retrouvé. À la suite de cet incident, Remo avait supplié Smith de le laisser descendre Don Cooder, mais Smith avait refusé.

Tandis qu'il arpentait la chambre en zappant sans cesse, dans l'espoir d'apprendre ce qui était arrivé à Cheeta Ching, Remo essayait de mettre au point ce qu'il dirait à Chiun, si le pire se produisait.

Depuis neuf mois, Remo était hanté par la perspective de cette naissance. Chiun insistait pour que Cheeta et le bébé viennent vivre avec eux, et cela mettait en péril leur longue association. Et maintenant, ça.

Il n'existait aucun moyen de dire la vérité à Chiun sans détruire leur amitié.

Au plus noir de la nuit, Remo appela Harold Smith.

— Des nouvelles de Cheeta ?

— Les recherches intensives n'ont rien donné. La Géorgie est très étendue, et l'hélicoptère tout petit. Il a pu se poser n'importe où.

— Ou s'écraser, fit Remo d'une voix morne. Je n'aurais jamais cru qu'un jour viendrait où je m'inquiéterais pour la santé de Cheeta Ching. Nous sommes dans le pétrin, Smitty.

— Peut-être.

— Comment ça, peut-être ?

— Vous avez mis KNNN hors service et Jed Burner s'est enfui vers une destination inconnue. C'est peut-être la fin du problème.

— Pas de *mon* problème, en tout cas. Je me suis terré dans une chambre de motel, et je crois que je vais y rester jusqu'à ce que ça explose.

— Vous feriez aussi bien de rentrer chez vous, Remo. Vous n'avez plus rien à faire à Atlanta.

— Qu'est-ce que je vais raconter à Chiun ?

— La vérité.

— Il me tuera.

— Je ne le pense pas, fit sèchement Smith. Le lien qui vous unit est beaucoup trop fort.

— Ouais ? Eh bien, j'ai remarqué que plus la date de l'accouchement approchait, plus ce lien se relâchait.

— Remo, un grand nombre d'employés de KNNN ont vu votre visage. Je préférerais que vous quittiez Atlanta et que vous alliez quelque part où je puisse vous joindre.

— Je vais y réfléchir, dit Remo en raccrochant.

Smith ne comprenait rien au Maître de Sinanju. Remo Williams, le deuxième plus grand assassin du monde, ignorait normalement la peur. Mais, en réglant la note de sa chambre, il avait peur pour son avenir et cherchait désespérément un mensonge suffisamment convaincant pour lui sauver la mise.

Deux heures et demie plus tard, quand il introduisit sa clé dans la serrure de la porte d'entrée, il se creusait toujours la cervelle.

Je pourrais peut-être dire à Chiun que Smitty nous envoie au Pérou pour y exterminer les maoïstes. Ça devrait lui plaire.

Le Maître de Sinanju se trouvait dans la cuisine, en train de préparer du thé.

Le téléviseur n'était pas allumé. Chiun n'avait donc pu apprendre la nouvelle, se dit Remo, provisoirement soulagé. Il ouvrit la bouche, pour proférer le premier mensonge qui lui viendrait à l'esprit... et se retrouva en train de dire la vérité.

— J'ai loupé mon coup, Petit Père. Je suis désolé.

— C'est compréhensible, dit Chiun en remplissant une tasse de thé. Tu n'avais pas ton maître pour te guider vers le succès. As-tu appris la nouvelle à Smith ?

— Ouais.

— Est-il mécontent ?

— En fait, il pense que j'ai résolu le problème en ce qui concerne la télé, même si les coupables se sont échappés.

— Un succès partiel augure d'une victoire complète dans un proche avenir, énonça Chiun en versant du thé dans une deuxième tasse.

— Smith a lancé toutes les forces aériennes, les garde-côtes et la marine aux troussees de ce type.

— Il s'est enfui à la nage ?

— Non, en hélicoptère.

— Ah. Alors, tu as une excuse valable, car nous ne pouvons pas voler. Cela n'entre pas dans nos attributions.

— Oui, oui. C'est ça. Peut-être devrions-nous allumer la télévision ? fit Remo, en se disant que la chose passerait mieux si elle était annoncée par quelqu'un que Chiun ne pouvait pas étrangler sur place. Il y aura peut-être des nouvelles de Cheeta.

— N'est-il pas un peu tôt pour les informations ?

— Quand j'ai quitté Atlanta, les reporters de toutes les chaînes étaient sur place, pour couvrir la panne de KNNN.

— Bien, dans ce cas, allume cet engin. Je t'ai versé du thé.

— Merci, dit Remo, en appuyant sur le bouton.

L'écran s'éclaira – pour s'éteindre presque aussitôt.

— Qu'a donc ce tas de ferraille ? dit Remo, en tapant sur le téléviseur. Vous avez encore tripoté le bouton de contraste ?

— Les images sont trop claires. Il faut faire travailler les yeux, si on ne veut pas qu'ils s'abîment, fit Chiun avec hauteur.

— Eh bien, moi, je n'aime pas les images sombres, dit Remo en réglant le contraste.

L'image s'éclaircit. Dans un angle seulement, où apparurent les mots : PAS DE SIGNAL.

— Bon sang ! s'exclama Remo.

— Je croyais que tu avais réduit ces bandits à l'impuissance, s'étonna Chiun.

— Je l'ai fait ! Enfin, je croyais l'avoir fait. Attendez une minute, c'est peut-être une rediffusion du reportage sur la panne.

Il changea de chaîne. Même chose. Comme ils n'étaient pas abonnés au câble, impossible de savoir ce qui se passait de ce côté-là.

Chiun s'avança jusqu'à l'écran, le visage orageux.

— Il ne s'agit pas d'une rediffusion ? murmura-t-il.

— Non, c'est plutôt un remake. Toutes les stations ont de nouveau cessé d'émettre.

Le téléphone sonna et Remo décrocha.

— Remo, annonça Smith. Ça recommence.

— Oui, et ça ne pourrait pas tomber plus mal. Je venais juste d'allumer la télé pour que Chiun et moi puissions nous informer des dernières nouvelles, et pouf ! Plus rien.

— Remo, il est évident que le matériel de KNNN n'est pour rien dans cette histoire.

— Peut-être, mais Jed Burner est impliqué là-dedans d'une façon ou d'une autre, ainsi que Haiphong Hannah.

— Cela reste à voir.

— Si ce n'est pas lui, qui cela peut-il être ?

Soudain, une voix déformée par un filtre électronique retentit dans le téléviseur.

— *Ne réglez pas votre poste. Les chaînes ont refusé d'accéder à mes modestes demandes. Je décrète donc une suspension de toutes les émissions pour les sept heures qui viennent. Ou jusqu'à ce que mes exigences aient été satisfaites. Et je vous renvoie à l'Âge des Ténèbres Électroniques, moi. Capitaine Audioooooonnn*, termina la voix sur un effet d'écho.

Chiun se tourna alors vers Remo et siffla :

— Tout cela par ta faute !

— Hein ?

— Tu as échoué dans ta mission, et à cause de cela, je suis privé de toute information sur Cheeta.

— Je suis navré, Petit Père. Peut-être Smith pourra-t-il nous mettre sur la voie. À nous deux, nous arrangerons ça.

— Non. Ma place est au côté de Cheeta. Je dois la rejoindre immédiatement.

— Oh, non ! grogna Remo, en voyant le Maître de Sinanju s'élancer hors de la cuisine et grimper l'escalier pour faire ses valises.

— Smitty, souffla-t-il dans le combiné. Vous avez entendu ?

— Oui.

— Comment va-t-il réagir en apprenant l'enlèvement de Cheeta ? Et surtout que j'étais présent à ce moment-là ?

— Je ne sais pas, répondit Smith d'une voix caverneuse, mais vous devez rester près de Maître Chiun pour l'empêcher d'entrer en contact avec Don Cooder. Le résultat serait catastrophique.

CHAPITRE XVI

Don Cooder entra dans la salle de rédaction du siège de BCN à New York, un steak cru appliqué en compresse sur l'un de ses yeux.

— L'Amiral est sur le pont ! cria le régisseur.

— Que personne ne mette plus en doute la virilité de Don Cooder après ce jour, déclara le présentateur.

— Don ! s'exclama le directeur de l'information, livide.

— Quel que soit le danger, quels que soient les risques, s'il y a un reportage à faire, Don Cooder assure.

— Mais, Don...

— Pas de mais ! Je sais ce que tu vas dire. Garde-le pour toi. J'ai beau être le meilleur présentateur-vedette, dans mes veines coule le sang d'un grand reporter-né. Je n'y peux rien.

Et, tandis que Don Cooder le plantait là pour se ruer vers son bureau, le directeur de l'information resta le bras levé, désignant l'écran de contrôle sur lequel on lisait en petites lettres blanches sur fond noir : PAS DE SIGNAL.

Il laissa retomber son bras et demanda d'une voix lasse :

— Quelqu'un veut-il lui dire ?

— À quoi bon ? Tant que les émissions n'ont pas repris, ça ne sert à rien.

— Et si elles ne reprennent pas ?

— Je préfère ne pas y penser, dit le réalisateur, les yeux éteints.

— Regardez ! cria quelqu'un. MTV passe un bulletin d'informations.

« Hé, les mecs, disait une jeune fille aux cheveux argent et violet, qu'est-ce que vous dites de ça ? Les chaînes du réseau hertzien ont à nouveau de gros, gros problèmes techniques. Mais restez cool. MTV est toujours là. Et Fed Leppar aussi, avec son nouveau clip, *Petaluma*. »

— C'est tout ? Rien sur la demande de rançon ? Qu'est-ce que c'est que ces informations ? s'indigna le directeur.

— Pour l'instant, ce sont les seules à être diffusées, répondit le régisseur, en parcourant du regard la rangée de moniteurs.

CHAPITRE XVII

Durant tout le trajet entre l'aéroport de Newark et les studios de BCN, Remo ne cessa de se ronger les sangs.

Que dirait Chiun en découvrant l'exacte vérité ? Allait-il sortir de ses gonds ? Rejeter toute la faute sur Remo ? Impossible à dire. Au cours de leur longue association, Remo avait vu le Maître de Sinanju dans toutes les situations imaginables. Mais ça, ça... c'était différent.

Il décida de prendre les choses en main avant qu'elles ne lui échappent complètement.

— Écoutez, dit-il à Chiun tandis que le taxi filait sur la Septième Avenue, nous ne pouvons pas débarquer comme ça dans le bureau de Cheeta.

— Pourquoi pas ? Elle sera contente de me voir.

— La dernière fois, c'est moi qu'elle réclamait, vous vous rappelez ?

Chiun émit un reniflement dédaigneux. Mais Remo avait touché un point sensible. Dans les rares occasions où leurs chemins s'étaient croisés, Cheeta avait manifesté un vif intérêt envers Remo – bien qu'elle fût incapable de se rappeler son nom.

— Et nous sommes en mission, ajouta Remo.

— Tu es en mission. Moi, je suis en congé de maternité.

— Vous voulez dire : de paternité. Mais avez-vous l'accord de Smith ?

— L'empereur Smith comprend ce genre de choses. Il est père, lui aussi.

— Dans ce cas, il en comprend sacrément plus que moi, grommela Remo. De toute façon, nous devons considérer cela comme une mission. Nous ne pouvons pas rater notre coup, cette fois. D'autre part, continua-t-il prudemment, je dois vous prévenir que nous avons toutes les chances de tomber sur Don Cooder.

Chiun étrécit les yeux et un lent sifflement s'échappa de ses lèvres.

— Il est intouchable, fit précipitamment Remo. C'est Smitty qui l'a dit.

— Je ferai ce que j'ai à faire, déclara Chiun avec raideur.

Le taxi les déposa devant l'entrée du studio. Chiun descendit le premier, d'une démarche plus vive qu'à l'ordinaire.

Quand ils arrivèrent devant le bureau des gardes, Chiun lança :

— Des nouvelles de Cheeta ?

Remo retint son souffle.

— Aucune, répondit le garde.

— Bien. Alors, je n'arrive pas trop tard pour l'heureux événement, se réjouit Chiun.

Remo sortit une carte d'un portefeuille qui en était bourré.

— Remo Neilson, de la FCC [\[4\]](#), annonça-t-il. Je viens au sujet de la panne.

— Ah oui ? Vous savez à quoi c'est dû ?

— Nous pensons que cela pourrait être provoqué par une accumulation de laque capillaire dans le matériel de transmission, répliqua Remo, avec le plus grand sérieux.

— Waou ! Est-ce que ça veut dire que les présentateurs devront se raser le crâne ?

— Ce sera au Congrès d'en décider. Dites-nous où nous pourrions trouver le responsable.

— Vous voulez parler de Don Cooder ? Au bout du couloir, prenez à droite, puis encore à droite, puis encore une fois à droite et à nouveau à droite...

— Quatre fois à droite, c'est ça ?

— Oui. Tous les bureaux sont répartis autour de la salle de rédaction.

— Allons-y, Petit Père.

— Il est de la commission, lui aussi ? fit le garde en examinant Chiun d'un air incrédule.

— Mon homologue coréen. Nous pensons que l'affaire a des ramifications internationales.

Chiun précéda Remo dans le couloir, joignant les mains d'un air anxieux.

— Cheeta sera ravie de me voir, caqueta-t-il.

Remo le rattrapa et murmura :

— Vous me laissez parler, d'accord ?

Ils passèrent devant la salle de rédaction. Une jeune femme en

sortait, serrant une liasse de papiers contre sa poitrine.

— Indiquez-nous le chemin qui conduit vers l'illustre Cheeta Ching, ô employée de la télévision, demanda Chiun.

— Je ne sais pas où elle est. Excusez-moi, s'il vous plaît. Je dois porter ça à Don Cooder. C'est son taux d'audience pour la soirée d'hier.

— Nous allons par là. Nous le lui donnerons, proposa Remo.

La jeune femme hésita, mais Remo lui décocha un sourire désarmant et brandit sa carte de la FCC.

— Pas de problème. Je connais les chiffres avant tout le monde.

— Bon, je suppose que dans ce cas...

Ils repartirent, Remo était perplexe : Personne ne semblait au courant de l'enlèvement de Cheeta.

Ils arrivèrent devant une porte portant le nom de Don Cooder, suivi d'une étoile. La porte voisine portait le nom de Cheeta Ching, également suivi d'une étoile, mais plus petite.

Tandis que le Maître de Sinanju s'éclaircissait nerveusement la gorge, Remo frappa à la porte de la présentatrice.

Il n'y eut pas de réponse.

— Je suppose qu'elle n'est pas encore arrivée, fit Remo d'un air innocent.

— Elle est pourtant matinale. Pourquoi n'est-elle pas là ?

— Peut-être Cooder pourra-t-il nous le dire, se hâta de répondre Remo, en tambourinant à la porte du présentateur.

— Fiches le camp ! aboya une voix.

— Votre résultat d'audience ! cria Remo. Prenez-le pendant qu'il est chaud.

La porte s'ouvrit brusquement, et Don Cooder tendit une main avide vers le rapport.

Remo recula et brandit sa carte de la FCC.

— Nous devons vous parler, à propos de cette panne.

— Est-ce vraiment important ? Je suis très occupé.

— Ça dépend de l'importance que vous accordez au fait que toutes les chaînes sont en panne.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Vous ne le saviez pas ?

— Pour le moment, ça n'a aucune importance.

— Et pourquoi cela ?

Don Cooder regarda sa montre.

— Je ne passe pas à l'antenne avant 18 h 30.

— C'est une façon de voir les choses. Écoutez, nous voulons discuter de cette affaire avec vous.

— Très bien. Du moment que cela reste confidentiel. Je déteste être interviewé.

Ils pénétrèrent dans un bureau qui évoquait la chambre d'un enfant attardé. Les murs étaient couverts d'affiches de films de cow-boys.

Au bout d'une longue table trônait une vieille machine à écrire cabossée côte à côte avec un terminal d'ordinateur. Sous la machine, une petite plaque en bronze portait l'inscription : *Première Machine à Écrire de Don Cooder.*

À côté de la table se dressait un pupitre portant une Bible ouverte.

Cooder s'assit derrière son bureau.

— Que puis-je vous dire, monsieur... ?

— Neilson. Remo Neilson.

— Et moi, c'est Chiun, dit le Maître de Sinanju d'une voix sèche.

— Chiun, Chiun... Où ai-je déjà entendu ce nom ?

Le Maître de Sinanju leva un doigt et pointa un ongle démesuré vers la Bible.

— Amos, Livre V, verset 26. Vous pouvez vérifier.

— Inutile. Je connais la Bible par cœur. Voyons, voyons, dit Cooder en fermant les yeux. « Mais vous avez porté Sikout, votre Roi, et Chiun, vos images, l'étoile de vos dieux que vous vous êtes fabriqués. »

— Hein ? fit Remo. C'est dans la Bible, ça ?

— Tu peux voir par toi-même, dit Chiun d'un ton affable.

— Et comment !

Remo feuilleta rapidement le livre jusqu'à ce qu'il ait trouvé le passage voulu.

— Hé ! Votre nom est là ! Il est dans la Bible ! Comment est-il arrivé là ?

— Il y a été inscrit, répondit Chiun, ses yeux toujours fixés sur

ceux de Cooder, par le premier de mes ancêtres à porter le fier nom de Chiun.

Cooder était visiblement impressionné.

— Je suis un homme pieux, dit-il. Peu de gens le savent, mais c'est vrai. Et je suis heureux de parler à quelqu'un portant un nom sorti du Livre Saint. Eh bien, en quoi puis-je vous aider, fidèles serviteurs de Dieu ?

— Nous enquêtons sur cette panne généralisée, répondit Remo.

— Mais pourquoi m'interroger, moi ? Je ne fais que présenter les informations.

— Qu'est-ce que c'est ? l'interrompt Chiun, en montrant une statuette en bois occupant une place de choix sur le bureau de Cooder.

— Ceci ? Eh bien, c'est une question embarrassante pour un baptiste texan comme moi. Il se trouve que c'est une sainte.

— On dirait une nonne, fit Remo.

— C'est exact. Vous devez être catholique ?

Remo ne répondit pas.

— Il s'agit de sainte Claire d'Assise, expliqua Cooder. Elle est la sainte patronne de la télévision, comme l'a décrété le pape Pie XII en 58. J'ai fait un reportage là-dessus, à l'époque. Le pape, Dieu ait son âme, a décidé que la télévision était trop puissante pour ne pas être surveillée de là-haut.

Il se rembrunit et ajouta :

— Sainte Claire devait être occupée ailleurs quand la FCC a donné à Jed Burner l'autorisation d'émettre.

— Vous pensez que Burner est derrière tout ça ? questionna Remo.

— Évidemment. C'est lui qui a le plus à y gagner. Si les gens ne peuvent plus regarder les chaînes gratuites, ils s'abonneront au câble. C'est logique, non ?

— Ça l'était jusqu'à ce que KNNN cesse également d'émettre, fit remarquer Remo.

— Ne vous lancez jamais dans le journalisme, l'ami. Vous ne feriez pas long feu. Il ne faut pas être un grand savant pour voir que Burner a planqué en lieu sûr son matériel de brouillage.

— Ouais. Eh bien, en tout cas, je sais que le brouillage ne vient pas du centre des États-Unis.

— Non ?

— Il vient du Canada. La carte que vous avez montrée hier soir l'indiquait clairement.

— Vous en êtes sûr ? fit Cooder, en frottant distraitemment son pouce contre la statuette de sainte Claire.

— Catégoriquement.

— Vous savez, je suis content que vous m'ayez dit ça. Parce que, maintenant, je sais qui est derrière toute cette combine.

— Nous vous écoutons, fit Remo.

— Je ne peux rien dire. Je dois protéger mes informateurs.

— Vos informateurs ? Mais c'est moi qui vous ai mis sur la piste.

— C'est justement vous que je protège.

Le Maître de Sinanju avança jusqu'à Don Cooder et, sans aucun effort, arracha la statuette des mains robustes du présentateur.

— Beau travail, dit Chiun d'un ton négligent.

— Sculpté à la main. Par moi-même, déclara fièrement Cooder.

Le Maître de Sinanju referma ses doigts frêles sur l'œuvre d'art et commença à serrer. Le bois de noyer craqua et la tête de sainte Claire jaillit pour aller atterrir dans la bouche béante de Cooder.

Tandis qu'il la recrachait, le Maître de Sinanju déposa sur le bureau ce qui restait de la statue : un petit tas de sciure.

— Je connais votre truc, fit Cooder, retrouvant son sang-froid. Vous avez caché la vraie statue dans votre manche.

— Vous vous trompez, dit Remo. Elle est là, sous vos yeux.

— Je n'aime guère les menaces. Mais puisque vous avez l'avantage, je suppose que je peux vous glisser un renseignement. Tant que cela ne sort pas de ce bureau.

Remo et Chiun le dévisagèrent sans rien dire.

— Je considère votre silence comme un consentement, se hâta d'ajouter Cooder. Ce sont les Canadiens qui ont fait le coup.

— Comment ça ? Fit Remo.

— Vous êtes déjà allé là-bas ? Ils détestent notre télévision. Ils passent leur temps à se plaindre que nous polluons leur culture. Vous voulez mon avis ? Enquêtez du côté du Canada. Mais ne racontez à personne que je vous l'ai dit.

— C'est ridicule !

— Ou alors, reprit Cooder, vous pourriez peut-être balayer dans

notre propre cour.

— Ce qui veut dire ?

— Je déteste dire du mal d'un collègue, fit Cooder d'un ton de conspirateur, mais à la guerre comme à la guerre. Dieter Banning est on ne peut plus canadien.

— Banning ? Mais sa chaîne a cessé d'émettre, comme les autres.

— Je n'incrimine pas mes amis d'ANC, je dis simplement qu'ils ont peut-être un traître parmi eux. À vous de le démasquer. Mais si vous y parvenez, promettez-moi une chose.

— Ouais ?

— L'exclusivité.

— Non, fit Remo. Venez, Chiun.

— J'ai une question à poser à cet homme, dit le vieux Coréen.

— Allez-y.

— Où est Cheeta Ching ?

— Probablement en train de chercher un vieux carton pour y faire ses petits. Miaou !

Chiun se raidit, et il fallut toute la persuasion de Remo pour lui faire quitter le bureau sans effusion de sang.

Dans le couloir, Remo demanda au Maître de Sinanju :

— Qu'en pensez-vous, Petit Père ?

— Je pense qu'il doit bien y avoir dans cet immeuble quelqu'un qui sait où se trouve Cheeta.

— Elle est certainement dans un hôpital quelconque. Je voulais parler de ce qu'a dit Cooder au sujet du Canada.

Comme ils passaient devant la porte du bureau de Cheeta, le téléphone sonna.

— C'est peut-être Cheeta ! haleta Chiun.

— Attendez une minute, ne...

Mais déjà, le Maître de Sinanju avait enfoncé la porte et décroché le téléphone. Puis, sous les yeux de Remo, ses traits parcheminés virèrent au cramoisi et sa bouche dessina un O choqué. D'un geste frénétique, il fit signe à Remo d'approcher et il lui fourra le combiné dans la main, en sifflant :

— Je ne peux pas parler à cet homme.

— Qui... ? commença Remo.

— Ici le mari de Cheeta Ching, fit une voix bougonne. Qui est à l'appareil, je vous prie ?

— La FCC, dit Remo.

— Passez-moi ma femme.

— Elle n'est pas là.

— Alors, où est-elle ? Elle n'est pas rentrée hier soir. Est-elle en reportage ?

— Aucune idée, fit Remo, en raccrochant brutalement.

— Remo ! Remo, as-tu entendu cet homme ?

— Je pouvais difficilement faire autrement, répliqua sèchement Remo. Vous me collez toujours votre linge sale.

— Ce qu'il a dit est important. Cheeta a disparu !

— Voyons, Petit Père, pas de conclusion hâtive !

— Nous devons la retrouver !

— Comment ?

— Il faut chercher des indices. Dépêche-toi, Remo, aide-moi à chercher.

À contrecœur, Remo commença à fouiller le bureau.

Sur la moquette, près de la porte, il trouva un flacon de comprimés.

— Qu'est-ce que c'est ? couina le Maître de Sinanju.

— Des pilules. Faites sur ordonnance, avec le nom de Cheeta sur l'étiquette. À prendre toutes les quatre heures.

— Pourquoi Cheeta prendrait-elle des médicaments ? Elle est coréenne. Les Coréens n'ont pas besoin de médicaments ; ils mangent du riz trois fois par jour.

— Smith pourra peut-être nous renseigner, dit Remo. Appelons-le.

CHAPITRE XVIII

Harold Smith était au téléphone quand sa secrétaire l'informa que l'installateur du câble venait d'arriver.

— Excusez-moi, monsieur le président, dit Harold Smith en raccrochant le téléphone rouge, avant de ranger l'appareil dans un tiroir de son bureau, qu'il referma à clé.

Sa secrétaire fit entrer l'homme, qui demanda :

— Où est-ce ?

— Ici, fit Smith en montrant le téléviseur portable noir et blanc posé sur son bureau.

— Vous voulez que je raccorde ça au câble ? fit l'homme, incrédule.

— Oui, et vite, s'il vous plaît, je suis très occupé.

— Mais c'est en noir et blanc. Pas la peine de s'abonner au câble pour regarder les émissions sur un machin pareil ! Enfin, c'est vous le patron.

— Je vais aller déjeuner, dit Smith en se levant. Si un des téléphones sonne, laissez-le sonner. Ne décrochez sous aucun prétexte.

— Entendu.

Smith descendit à la cafétéria et s'acheta un yaourt aux pruneaux, qu'il emporta. Puis il prit son break et roula jusqu'à un endroit isolé surplombant Long Island Sound. Il ouvrit son attaché-case et rappela la Maison Blanche.

— Je suis désolé, monsieur le président. L'installateur est arrivé plus tôt que prévu, et je ne pouvais pas parler. Continuez, je vous prie.

— La Commission fédérale des communications est incapable de localiser l'origine du signal audio, et elle ne peut rien faire jusqu'à la prochaine émission. C'est vraiment frustrant, Smith. J'ai toute une meute de bombardiers remplis de matériel de détection, et ils sont à peu près aussi utiles que des cerfs-volants. Et de votre côté ?

— Je partage votre frustration, monsieur le président, mais jusqu'à ce qu'Audion émette à nouveau, il n'y a pas grand-chose à faire.

— C'est bien ce que je craignais.

Harold Smith raccrocha et décapsula son yaourt ; le téléphone cellulaire émit un bourdonnement. Cette fois, c'était Remo.

— Smitty, j'appelle d'une cabine publique. Chiun ne peut pas m'entendre. La situation est assez étrange. À BCN, personne n'a l'air de savoir que Cheeta a disparu. Et pourtant, quand elle a été enlevée, il y avait une douzaine d'employés de KNNN sur le toit. Chiun et moi avons parlé à Don Cooder. Il nous a raconté une histoire à dormir debout. Selon lui, Dieter Banning serait derrière tout ça.

— Banning ? Le présentateur d'ANC ?

— Je lui ai dit que le centre de la zone de brouillage semblait se situer au Canada, et...

— Remo, je viens de parler au président. La FCC a été incapable jusqu'à présent de déterminer l'origine du signal audio. Je me demande si ce n'est pas parce que ce signal ne provient pas de l'intérieur du pays, comme on le supposait.

— Mais pourquoi les Canadiens brouilleraient-ils nos émissions ?

— Ils ont toujours été sensibles à l'emprise culturelle des États-Unis. Leur gouvernement étudie actuellement un projet visant à transformer leur réseau hertzien en réseau câblé dans l'espoir d'empêcher les programmes américains de parvenir à leurs citoyens.

— Que reprochent-ils à nos programmes ?

— La violence et la corruption.

— Il n'y a ni violence ni corruption au Canada ? demanda Remo.

— Leur culture est différente de la nôtre.

— Je ne savais même pas qu'ils en avaient une.

— Remo, reprit Smith d'une voix tranchante, pourquoi Don Cooder soupçonne-t-il Dieter Banning ?

— Il pense que c'est un agent canadien. Est-ce possible ?

— Je l'ignore, mais Don Cooder est réputé pour avoir de bonnes sources d'information. Il a peut-être raison. Remo, enquêtez là-dessus. C'est la seule piste que nous ayons, tant que nous n'aurons pas localisé l'émetteur pirate.

— D'accord, mais je ne peux pas compter sur Chiun. Il parle de visiter tous les hôpitaux de la ville pour retrouver Cheeta.

— Votre mission avant tout. Vous ferez peut-être d'une pierre deux coups.

— Autre chose, Smith. J'ai trouvé des médicaments dans le bureau de Cheeta. Du sulfate de terbutaline.

Smith consulta sa base de données pharmaceutique.

— C'est ce qu'on prescrit habituellement pour retarder l'accouchement, quand il y a risque de naissance prématurée.

— D'après l'étiquette, dit Remo, l'ordonnance a été renouvelée la semaine dernière.

— Je ne suis pas sûr de comprendre, fit Smith d'une voix lente. Miss Ching est à présent dans son dixième mois de grossesse.

— Eh bien, moi, je comprends. Cheeta ne veut pas accoucher avant les prochains sondages trimestriels.

— Absurde. Quelle mère ferait...

— Une mère qui ne penserait qu'à sa popularité et à ses parts de marché, coupa Remo. Et si ces pilules sont tout ce qui la retient d'accoucher, Cheeta risque de pondre son marmot d'une seconde à l'autre.

— Remo, laissez tomber cet aspect de l'affaire et enquêtez sur Banning. Mais n'agissez pas sans m'avoir consulté. Je poursuis les recherches de mon côté.

Harold Smith raccrocha et revint à son yaourt, une expression concentrée sur son visage pincé. Il ne pensait ni au Capitaine Audion ni à Cheeta Ching. Il pensait aux frais d'installation du câble, qu'il allait devoir déduire du budget de CURE. Mentalement, il fit le vœu de résilier son abonnement dès que le problème serait résolu. Puis il se souvint que le prix de l'abonnement était remboursé intégralement si la résiliation intervenait au cours du premier mois. Rasséréné, il regagna le Sanatorium de Folcroft.

CHAPITRE XIX

Remo Williams sortit de la cabine téléphonique, située près de Times Square. Chiun n'était nulle part en vue.

Il l'avait laissé devant une station de taxis, en disant qu'il en avait pour une minute.

— Avez-vous aperçu un vieux Coréen en kimono ? demanda-t-il à un chauffeur appuyé contre le capot de son taxi.

— Je croyais qu'il n'y avait que les geishas qui portaient des kimonos, répondit l'homme.

— Répondez à ma question.

— Ouais. Il regardait le bulletin d'informations avec nous, quand il a poussé un cri et sauté dans le premier taxi de la file, fit le chauffeur en désignant l'écran géant sur la place – lequel, comme tous les autres écrans, était aussi noir qu'une tenture mortuaire.

— Quel bulletin ? L'écran est noir.

— Ce n'était pas un bulletin normal, expliqua le chauffeur. Ça ressemblait plutôt à une demande de rançon. Tenez, ça recommence.

L'écran s'éclaira soudain. Et le visage de Cheeta Ching apparut au-dessus de Times Square, plat et livide de frayeur. Ses lèvres remuaient, mais aucun son n'en sortait.

— Elle dit qu'elle a... comment ça s'appelle... des contractions, commenta le chauffeur.

— Vous savez lire sur les lèvres ?

— Non, mais le son passait sur la radio de bord, tout à l'heure.

Obligemment, il passa derrière le volant et monta le son.

« J'insiste pour que ma chaîne accède à toutes les demandes de ce fou, suppliait Cheeta d'une voix perçante. Je ne peux pas accoucher maintenant. J'ai une mine affreuse et je n'ai pas ma sage-femme et... »

L'écran devint bleu et le dessin d'une ancre de marine remplaça le visage de la présentatrice.

— *Nous interrompons cette interruption des émissions télévisées, clama la voix du Capitaine Audion, pour annoncer une escalade dans nos exigences.*

L'écran redevint noir.

— *Le prix à payer sera de cinquante millions par chaîne, mais j'en demande dix de plus à BCN pour leur rendre Cheeta Ching.*

— À leur place, je ne paierais pas, lança le chauffeur. Cette gonzesse ne vaut même pas un mois de loyer.

— C'est ce message que mon ami a entendu ? interrogea Remo.

— Ouais.

— Sauriez-vous où il est allé, par hasard ?

— Ouais, il a demandé au taxi de le conduire aux studios d'ANC.

— Dans ce cas, emmenez-moi là-bas, fit Remo en sautant dans le taxi.

Chiun n'avait pu se rendre au siège d'ANC que pour une seule raison : extorquer des aveux à celui qu'il pensait être le ravisseur de Cheeta.

Dieter Banning.

CHAPITRE XX

De l'avis général, Dieter Banning était le plus cultivé et le plus courtois de tous les présentateurs américains. En réalité, il n'avait jamais rien lu d'autre que des bandes dessinées et il avait abandonné l'université au bout d'une semaine, parce que, selon ses propres mots, « il n'y avait pas assez d'images dans les textes ». Mais il avait un look impeccable et lisait ses textes avec un accent irréprochable.

Dieter Banning était assis à son bureau quand les émissions du réseau furent interrompues pour la seconde fois en douze heures. Le directeur des programmes fit irruption dans la pièce :

— Dieter, nous sommes de nouveau en panne.

— Putain !

— C'est encore ce Capitaine Audion !

— Merde !

— Toutes les autres chaînes ont également cessé d'émettre. Que faisons-nous ?

— Ma foi, répondit Banning avec une désinvolture étudiée, il nous a promis sept heures d'interruption, donc j'imagine que ça nous laisse sept heures pour préparer l'émission de ce soir.

Banning était toujours à son bureau quand les choses commencèrent à s'agiter, trois heures plus tard.

— Il y a un problème ? demanda-t-il à un employé qui passait dans le couloir.

Depuis cinq minutes, les gens autour de lui s'étaient mis à courir en poussant des cris.

— Nous sommes attaqués !

— Oh, bon sang, n'en faites pas un drame ! L'Amérique est simplement privée de quelques émissions de jeux et de deux ou trois séries bas de gamme. La terre ne va pas s'arrêter de tourner pour ça !

— Vous ne comprenez pas. Deux gardes ont été tués ! Et on a appelé la brigade anti-terroriste.

Dieter Banning cligna des yeux et se leva, le visage blême.

— Attaqués ! Par qui ?

— Personne ne le sait.

— Nous sommes des spécialistes de l'information. Quelqu'un doit bien savoir ce qui se passe.

À ce moment, une voix hurla :

— Le voilà !

Au siège d'ANC, la sécurité était assurée par une société privée. Le hall d'entrée grouillait habituellement de gardes, de jour comme de nuit. Les journaux télévisés du soir étaient une cible rêvée pour tous les désespérés en mal de publicité. La chose s'était déjà produite, pas sur ANC, mais sur d'autres chaînes.

Pour parer à cette éventualité, on avait mis en place des mesures d'urgence.

La première était simple : abattre le terroriste sur place. Un terroriste mort ne peut plus faire grand mal, et porte rarement plainte.

Manifestement, ce terroriste-là ne se laissait pas abattre. Dommage.

La deuxième ligne de défense consistait à interrompre les émissions : cela laissait le temps d'ouvrir des négociations et assurait à la chaîne l'exclusivité de l'événement.

Là au moins, ANC avait une longueur d'avance : ses émissions étaient déjà interrompues.

La troisième mesure d'urgence, c'était de se réfugier dans l'abri anti-atomique collectif aménagé au sous-sol et muni d'une porte digne d'une chambre-forte.

Comme les gardes commençaient à battre en retraite en tirant dans tous les sens, Banning décida qu'il était temps de recourir à cette solution.

— Excusez-moi, demanda-t-il à une femme plaquée au sol, comment accède-t-on au bunker ?

La femme ne répondit pas. La fusillade l'avait peut-être empêchée d'entendre la question, aussi Dieter Banning la réitéra-t-il, de sa diction parfaite teintée d'un accent britannique.

— Veuillez m'excuser, pauvre conne, mais où diable se trouve ce putain de bunker ?

La femme éclata en sanglots et montra du doigt une issue de secours :

— Suivez la flèche jaune, pleurnicha-t-elle.

— Merci, dit Dieter Banning, en se ruant vers la porte.

La flèche jaune signalait un escalier. Il dévala les marches, en bas desquelles il se retrouva face à une autre porte coupe-feu. L'épingle qui ornait son kilt s'accrocha à la poignée et il perdit quelques secondes à se dégager. Le kilt que portait Dieter Banning était l'un des secrets les mieux gardés du monde télévisuel. L'information n'avait pas filtré hors des bureaux de l'ANC. Et, quant aux téléspectateurs, ils ne connaissaient le présentateur-vedette que sous la forme d'homme-tronc. Sans le bureau qui le dissimulait jusqu'à mi-corps, ils auraient pu voir les jambes nues de Banning sous le tartan brun, celui que portaient tous les hommes du clan Banning d'Ottawa depuis leur arrivée dans le Nouveau-Monde, en 1853.

L'abri se trouvait après le premier tournant. Banning en franchit le seuil et referma la lourde porte derrière lui. Il faisait complètement noir, car personne ne s'y était encore réfugié, mais, après avoir tâtonné un moment, Banning trouva un interrupteur.

Il manœuvrait la roue commandant la fermeture, pour empêcher toute intrusion lorsque quelqu'un, dehors, tambourina à la porte. Toujours poli, mais sans s'interrompre, il interrogea :

— Oui. Qui est-ce, je vous prie ?

— Ned Doppler. C'est toi, Dieter ?

— Es-tu autorisé à pénétrer dans le bunker, Ned ?

— C'est dans mon contrat.

— Tu l'as sur toi ?

— Non.

— Alors, tu ne peux pas le glisser sous la porte, n'est-ce pas ?

— Dieter, ne fais pas le con ! Ouvre cette porte. C'est un vrai carnage, là-haut.

— Si le carnage s'étend au sous-sol, tu me préviendras, hein ?

À cet instant, une autre voix s'éleva, stridente et remplie de colère :

— Je cherche le criminel qui se fait appeler Dieter Banning.

— Il est là-dedans, répondit aussitôt Ned Doppler.

— Traître ! aboya Banning.

— Je vous laisse discuter tranquillement, reprit Doppler, et Banning entendit ses pas s'éloigner dans le couloir.

— Je vous avertis, cria Banning à l'inconnu qui se trouvait derrière

la porte, je n'ai aucunement l'intention de sortir.

— Dans ce cas, répondit la voix d'un ton froid, c'est moi qui vais entrer.

Banning émit un rire léger, qui résonna si étrangement dans la vaste salle que le journaliste se sentit soudain très seul.

Les échos s'en étaient à peine tus que des bruits étranges s'élevèrent, qui l'obligèrent à plaquer ses mains manucurées contre ses oreilles.

C'étaient des grincements, des hurlements. Des sons de métal torturé produits par une machine. Mais quelle machine pouvait émettre le bruit qu'aurait fait un paquebot passant dans un mixer ?

Quand des traits de lumière apparurent entre le chambranle et les joints de la porte, Dieter Banning comprit d'où venait le bruit : c'était celui de la porte blindée du bunker qu'on était en train d'enfoncer.

La porte s'abattit et dans l'ouverture béante s'encadra la silhouette de l'inconnu qui tenait tellement à voir Dieter Banning.

Un minuscule Asiatique aux ongles comme des serres.

— Je te tue sur place si tu ne me dis pas la vérité sur Cheeta Ching, dit-il à Dieter Banning.

— Avec plaisir, puisque vous semblez y tenir. Cheeta Ching, avec la complicité de son mari, s'est arrangée pour retarder la naissance du bébé jusqu'aux sondages de mai. J'ai l'intention de dévoiler le pot-aux-roses.

Les rides faciales du petit Asiatique se tassèrent progressivement, comme un ressort sur le point de lâcher.

Puis le ressort lâcha.

— Oh, merde, murmura Dieter Banning. Je suis foutu.

Et il sentit soudain une masse chaude alourdir le fond de son pantalon, sans qu'il pût l'expliquer, à moins que – mais c'était là une supposition ridicule – il n'eût perdu tout contrôle de ses intestins.

CHAPITRE XXI

Harold Smith regagna le sanatorium de Folcroft exactement trente minutes après l'avoir quitté.

— L'installateur est toujours là, docteur Smith, annonça sa secrétaire.

— Merci, madame Mikulka.

Fronçant les sourcils, Smith entra dans la pièce. Il n'aimait pas y laisser quelqu'un en son absence, mais il était sûr que l'installateur n'avait pu découvrir quoi que ce soit d'inhabituel : le téléphone rouge était enfermé à clé dans un tiroir, et le terminal de CURE était dissimulé dans une niche secrète de son bureau.

Il poussa un cri rauque.

La pièce était vide.

Surgissant de dessous le bureau, une main agita un tournevis.

— J'aurai fini dans une seconde, fit une voix désincarnée.

Smith contourna le bureau et vit l'installateur à quatre pattes, en train de fixer le câble avec une agrafeuse.

— Un problème ? questionna Smith.

— Non. D'habitude, les gens mettent leur télé contre un mur, et il suffit de la brancher. Mais je suppose que vous n'aimeriez pas avoir un fil dans les pieds, alors j'suis en train de l'agrafer. Ça vous va ?

— C'est parfait, dit Smith.

Bientôt, l'installateur se redressa et avança la main vers le téléviseur.

— Voyons ce que ça donne, dit-il en appuyant sur le bouton de mise en marche du décodeur, perché sur le minuscule appareil comme un pit-bull sur un opossum.

L'écran s'alluma. Il était noir, seulement éclairé par trois mots en lettres ivoire : PAS DE SIGNAL.

— Bizarre, c'est sur MBC, fit l'homme.

— MBC a cessé d'émettre, dit Smith.

— Ouais, je sais. Mais vous êtes câblé, maintenant.

— Qu'est-ce que ça change ?

— Le signal transmis par le réseau câblé n'est pas capté par voie aérienne, vous comprenez ? La panne qui touche les ondes hertziennes ne devrait pas vous affecter, à présent que vous êtes câblé. Mais regardez ça, poursuivit l'homme en passant d'une chaîne à l'autre. Toutes les chaînes sont dans : noir. Excepté KNNN, où il n'y a que de la neige.

— Pourriez-vous m'expliquer comment il est possible d'intercepter sur le réseau câblé les signaux du réseau hertzien ? questionna Smith.

— Ce n'est pas possible.

— C'est pourtant ce qui se produit.

— Non, pas du tout. Vous voyez ces mots, là ? « PAS DE SIGNAL » ? Normalement, c'est ce qui apparaît quand une chaîne ne reçoit pas les émissions en provenance des stations affiliées. Généralement, il s'agit d'un problème dans le circuit des micro-ondes, ou un truc de ce genre. Vous me suivez ?

— Où voulez-vous en venir ?

— Ce que vous voyez n'est pas dû à un brouillage. C'est impossible.

— De quoi s'agit-il, alors ?

— À mon avis, répondit lentement l'installateur, il n'y a qu'une seule possibilité : quelqu'un émet en noir.

— Que voulez-vous dire ?

— Ce que nous voyons là, ce n'est pas le signal habituel de non-transmission. C'est comme une émission normale qui dirait qu'il n'y a pas d'émission.

La voix de Smith trahissait une excitation grandissante.

— Cela signifie qu'on pourrait localiser l'émetteur ?

— Bien sûr.

Harold Smith était ordinairement considéré comme quelqu'un de froid, de hautain, qui exprimait rarement ses émotions. Mais, en cette circonstance, il saisit la main droite du technicien entre ses deux mains et la serra vigoureusement.

— Vous m'avez rendu un grand service, dit-il. Je ne vous remercierai jamais assez.

— Content d'avoir pu vous être utile. Dites, pendant que je suis là, je pourrai câbler tout l'immeuble en un rien de temps. On vous ferait un prix de gros...

Smith lâcha brusquement la main de l'homme. Sa voix se refroidit de plusieurs degrés.

— Non, merci. À présent, si vous voulez bien m'excuser, j'ai quelques coups de fil à passer.

CHAPITRE XXII

À une rue des studios d'ANC, Remo fut obligé d'abandonner le taxi. Des voitures de police et des barrières interdisaient le passage et une douzaine d'ambulances attendaient dans les rues latérales. Il y avait des tireurs d'élite sur chaque toit et un hélicoptère de la police survolait le quartier.

Les reporters se pressaient contre le cordon de police. Remo se demanda comment la nouvelle avait pu se répandre aussi vite, puis il vit le logo d'ANC sur toutes les caméras. Manifestement, ces journalistes et ces cameramen étaient ceux qui avaient évacué l'immeuble.

Il avança. Un policier en civil essaya de l'empêcher de franchir le cordon, et Remo lui montra une carte du FBI, en disant :

— Remo Reynolds, agent spécial.

L'homme sortit de sa poche une carte similaire, en rétorquant :

— John Bundish, chef de division. Je n'ai jamais entendu parler de vous.

— J'arrive de Washington, pour enquêter sur cette panne.

Bundish le toisa des pieds à la tête et demanda :

— On s'habille de façon aussi négligée, maintenant, à Washington ?

— Mission secrète. Je me fais passer pour un maquilleur. Pourriez-vous me dire ce qui est arrivé ?

— Un dément a fait irruption dans l'immeuble en exigeant qu'on lui amène Cheeta Ching. Il a dû se tromper de chaîne, sans doute. Nous avons appelé BCN, mais ils ne savent pas où elle est. En attendant, les cadavres s'amoncellent.

— Qui est mort ?

— Des agents de la sécurité, et il y a plusieurs blessés parmi les techniciens.

— Zut !

Bundish remarqua les mocassins italiens de Remo et fit :

— Montrez-moi à nouveau votre carte.

Remo lui passa amicalement un bras autour des épaules et l'entraîna à l'écart.

— Nous serons mieux là-bas pour discuter.

Arrivé dans l'impasse, il reprit :

— Écoutez, je sais qui est derrière cette affaire.

— Vraiment ?

— Oui. Un terroriste nord-coréen, du nom de Wing Wang Wo. Un tueur. On l'appelle le Dragon Coréen. Il faut le persuader de sortir de l'immeuble avant qu'il n'y ait davantage de morts.

— Une équipe de spécialistes de la prise d'otages est déjà en route.

— Mais moi, je suis déjà là.

— Hors de question. C'est moi qui dirige l'opération.

— C'est votre dernier mot ?

— Absolument. Vous voyez toutes ces caméras, là-bas ? Je ne veux pas qu'on filme un représentant du Bureau habillé comme vous l'êtes. Vous auriez pu au moins enfiler un de nos blousons réglementaires.

Sur ce point, l'homme n'avait pas tort. Et, comme ils étaient à peu près de la même taille, Remo le dépouilla de ses vêtements et les revêtit.

Il montra sa carte au premier flic qu'il rencontra en demandant :

— Qui est le responsable ?

— Le lieutenant Rebello, là-bas.

Le lieutenant Rebello regarda à peine la carte de Remo.

— Il est barricadé dans l'abri anti-atomique, au sous-sol. Chaque fois que nous envoyons quelqu'un...

— ... il ne ressort pas, c'est ça ? interrompit Remo.

Une fenêtre du rez-de-chaussée vola en éclats et un casque de la brigade anti-émeute rebondit sur le trottoir. La tête de son propriétaire était encore à l'intérieur.

— Si, ils ressortent. Comme ça, fit le lieutenant d'une voix rauque.

Un hoquet collectif monta de la foule. On ajusta les fusils d'assaut et les pistolets automatiques par-dessus les capots des voitures de police. Les doigts blanchirent sur les détonateurs. L'air s'emplit du bourdonnement des caméras.

— Vous avez un haut-parleur ? demanda Remo.

On lui tendit l'instrument. Remo le porta à sa bouche, inspira

profondément et cria :

— Vous, là-dedans ! Ici Reynolds, agent spécial du FBI. *Remo Reynolds*.

— menteur ! répondit une voix aiguë.

— Vous savez qui je suis. C'est fini, Wo. Vous feriez mieux de vous rendre, sinon...

— Sinon quoi ?

— Sinon, je viens vous chercher.

— Essaie toujours, ô laquais du FBI.

Remo se tourna vers le lieutenant et dit :

— Couvrez-moi.

— Vous ne pouvez pas entrer là-dedans ! Vous avez vu ce qui est arrivé aux autres, et ils portaient une tenue protectrice.

— J'ai l'habitude de ce genre de situation. Et je parle couramment coréen.

Il pénétra dans le hall et disparut de leur vue.

— Un type courageux, fit l'un d'eux.

— Et qui sera bientôt mort, ajouta le lieutenant Rebello.

Dix minutes plus tard, l'agent du FBI ressortait, le visage sévère.

— Il accepte de se rendre, à une condition.

— Laquelle ?

— Il ne veut aucune caméra.

Des ordres furent donnés et les cameramen furent poussés en arrière. Quelques-uns protestèrent, arguant de la liberté de la presse, et se retrouvèrent à l'arrière d'un fourgon de police, menottes aux poignets.

Puis l'agent Remo Reynolds entra de nouveau dans l'immeuble.

Les minutes s'écoulèrent. Enfin une silhouette apparut, petite, frêle, revêtue d'un costume folklorique bleu et or, les mains levées en signe de reddition.

— Je me rends parce que j'ai trouvé mon égal, annonça l'individu d'une voix forte.

— Stupéfiant, coassa le lieutenant.

Le minuscule Asiatique s'avança et dit :

— Ne craignez rien. Je ne ferai de mal à personne, car je sais à présent que j'étais dans mon tort.

— Bon, emmenez-le, ordonna Rebello.

Les policiers s'approchèrent, l'arme au poing, prêts à tirer à la moindre provocation.

— Ne faites pas ça, s'interposa Remo. Je l'ai calmé, et vous risquez de le mettre à nouveau en rogne.

— Il s'est rendu, non ?

— Il a accepté de se rendre au FBI, rectifia Remo.

— Oui, j'ai regardé leurs émissions et elles ont instillé la peur dans mon cœur de brave, glapit le vieux Coréen.

— Écoutez, fit Remo d'un ton pressant, il faut que je l'emmène au quartier général, et vite. J'ai besoin d'une voiture.

— Amenez-moi une voiture banalisée ! brailla Rebello à ses hommes.

On tendit à Remo les clés d'une limousine. Le vieil Asiatique s'installa humblement à l'arrière. L'agent Reynolds se mit au volant, en disant :

— Merci. Je vous enverrai un rapport complet.

Quand la voiture eut disparu, le lieutenant Rebello respira profondément.

— Bon, fit-il, allons inspecter l'immeuble.

Un quart d'heure plus tard, une équipe du FBI débarqua, arborant le blouson bleu réglementaire.

— Qui êtes-vous ? demanda Rebello.

— Les spécialistes de la prise d'otages. Nous venons négocier.

— Vous arrivez trop tard. L'agent Reynolds a déjà embarqué le gars.

— Reynolds ?

— Ouais. Quel type ! Il mériterait une médaille.

— Je ne connais aucun agent de ce nom.

— Il est peut-être dans un autre service, suggéra Rebello, d'une voix moins assurée.

— On nous a dit de contacter le chef de division Bundish.

— Il était ici, tout à l'heure. Je ne l'ai pas revu depuis que Reynolds... (Le lieutenant Rebello déglutit.) C'est vrai ! Bundish. Où

diable est-il passé ?

À ce moment, quelqu'un appela :

— Hé ! Il y a un type en caleçon qui roupille dans l'impasse.

Ce fut à cet instant précis que la carrière prometteuse du lieutenant Rebello coula à pic, dans un grand bruit de chasse d'eau.

CHAPITRE XXIII

Remo Williams abandonna voiture et vêtements dans Parle Avenue South. Son visage était encore crispé par l'horreur de ce qu'il avait vu dans le sous-sol d'ANC.

Lorsqu'il avait débarqué à l'entrée du bunker, un spectacle sinistre l'attendait : le Maître de Sinanju debout sur un tas de cadavres revêtus de l'uniforme de la police, comme celui que Remo lui-même avait porté dans son ancienne vie, quand il n'était qu'un flic besogneux, ni meilleur ni pire que les autres. Tous les souvenirs de ce passé qu'il croyait oublié lui étaient revenus comme une lame de fond en voyant ces corps étendus, tous décapités.

— Chiun ! Est-ce que vous vous rendez compte ! Vous avez tué ces flics, ils faisaient juste leur boulot. C'étaient des flics honnêtes et...

— Comment sais-tu qu'ils étaient honnêtes ? avait rétorqué Chiun.

— Bon laissez tomber. Écoutez, je vais essayer de vous faire sortir d'ici. Dehors, il y a toute une bande des copains de ceux-là prêts à vous tailler en pièces dès que vous vous montrerez.

— Je n'ai pas peur, avait répondu Chiun en se redressant fièrement.

— Vous devriez, parce que s'ils mettent la main sur... Hé, qui c'est, celui-là ? s'était exclamé Remo, en montrant une paire de jambes nues dépassant de la pile.

Il avait tiré le corps par les chevilles, dévoilant un kilt en tartan brun.

Il avait continué à tirer – et constaté que le mort n'avait plus de tête.

— Réfléchissez, disait-il à présent, dans le taxi qui les emmenait vers l'aéroport. Ce type en kilt – qui était-ce ?

— C'était cet individu qui lit les informations.

— Lequel ?

— Ce Canadien fourbe.

— Vous avez décapité Dieter Banning ?

— Il refusait d'avouer ses crimes. Il ne voulait pas me dire où était Cheeta la Féconde et la couvrait d'insultes. Alors, je l'ai liquidé.

— Et vous avez de cette manière supprimé la seule piste dont nous disposions.

— Il n'avait rien à voir avec cette affaire.

— C'est vous qui le dites.

— Personne ne peut retenir ses aveux quand le Maître de Sinanju lui serre le cou, tu le sais.

Remo ne répondit pas. Si Dieter Banning avait su où se trouvait Cheeta Ching, Chiun lui aurait arraché la vérité, cela ne faisait aucun doute. Pourtant, Banning était vêtu d'un kilt, tout comme le ravisseur de Cheeta. Qu'est-ce que ça pouvait bien vouloir dire ?

À l'aéroport de Newark, Remo téléphona à Smith.

— Où en êtes-vous, Remo ?

— Nous avons eu quelques petits problèmes.

— De quel ordre ?

— Vous n'en avez pas entendu parler ?

— Il n'y a pas d'informations.

— Eh bien, fit Remo en élevant la voix, Chiun – qui est à côté de moi – s'est rendu aux studios d'ANC sans moi. Il semblerait que Cheeta Ching ait été kidnappée par le Capitaine Audion.

Chiun haussa la voix à son tour :

— Remo était trop lent, Empereur Smith. Je ne pouvais pas attendre alors que Cheeta était en péril.

— Chiun a fait irruption dans l'immeuble et...

— J'ai été aussitôt agressé, hurla Chiun. Il fallait bien que je me défende.

— Il y a des victimes ? gémit Smith.

— Des tas, confessa Remo. Chiun a essayé de faire parler Banning. Il a refusé. Alors, Chiun l'a zigouillé.

— Remo, êtes-vous sûr de ce que vous dites ?

— J'ai vu le cadavre de mes yeux. Bien sûr, il n'avait plus de tête, mais il portait un kilt.

— Un kilt ? répéta Smith, d'une voix étouffée.

Le Maître de Sinanju regarda tour à tour le combiné silencieux, puis son élève.

— Pourquoi ce kilt a-t-il de l'importance ? questionna-t-il d'un air suspicieux.

— Qui a dit que c'était important ? fit Remo d'une voix trop innocente.

— Le ton de ta voix.

— Passez-moi Maître Chiun, Remo, intervint Harold Smith.

— J'écoute, Empereur Smith, dit le Maître de Sinanju.

— J'ai reçu un rapport selon lequel Cheeta Ching aurait été enlevée par un homme vêtu d'un kilt.

— Un Écossais ? fit Chiun, en plissant les yeux.

— Il portait un kilt, c'est tout ce que je sais.

— Empereur Smith, vous devez retrouver Cheeta. Son bébé va bientôt naître, et je dois assister à la naissance.

— Je fais de mon mieux, Maître Chiun. Repassez-moi Remo, s'il vous plaît.

— Oui, Smitty ?

— Remo, êtes-vous certain que Dieter Banning est mort ?

— Ouais, sûr et certain.

— De deux choses l'une : soit Dieter Banning était complice, soit il n'avait rien à voir dans l'affaire. Je vais faire en sorte qu'on annonce la nouvelle. Peut-être se produira-t-il quelque chose.

— Que faisons-nous, Chiun et moi, en attendant ? L'air est plutôt malsain pour nous, par ici.

— Rentrez à Folcroft. De cette manière, vous ne serez pas loin de New York s'il y a du nouveau.

Remo raccrocha. Le Maître de Sinanju le dévisageait d'un air scrutateur.

— Nous rentrons à Folcroft, annonça Remo.

— *Tu* rentres à Folcroft. Moi, je continue à chercher Cheeta.

— Écoutez, nous sommes dans une impasse. Si quelqu'un peut la retrouver, c'est Smitty. Donnons-lui une chance.

— Cheeta a imploré de l'aide. Son petit garçon est près de...

— Plus près que vous ne le croyez, coupa Remo.

— Que veux-tu dire ?

— Les comprimés que nous avons trouvés dans le bureau de Cheeta, vous vous rappelez ? Ils sont destinés à retarder les contractions. Mais sans eux, Cheeta va accoucher d'une minute à l'autre.

Le hurlement d'angoisse du Maître de Sinanju figea sur place les gens allant et venant autour d'eux.

— *Aiiieee* ! Pauvre Cheeta. Que va-t-elle devenir ?

Remarquant un fourgon de police à travers la porte vitrée du terminal, Remo répondit :

— Pour le moment, je m'inquiète davantage de savoir ce que *nous*, nous allons devenir. Venez, nous allons louer une voiture.

CHAPITRE XXIV

À MBC, Tim Macaw arracha le fax sortant de son télécopieur et appela son réalisateur.

— ANC a perdu Banning, annonça-t-il d'une voix essoufflée. Vois si tu peux m'obtenir une entrevue avec leur directeur de l'information.

À BCN, Don Cooder appuya sur la touche d'identification de l'expéditeur, pour savoir qui lui avait adressé le fax signalant la mort du présentateur d'ANC, Dieter Banning.

Des chiffres s'affichèrent sur l'écran : 000-000-0000.

— Qu'est-ce que c'est que ce numéro ? grommela-t-il.

Puis il décrocha son téléphone.

— Frank, je veux une vérification, à propos d'un fax que je viens de recevoir...

Harold Smith écoutait le président des États-Unis d'une oreille et la télévision de l'autre. Ce n'était pas difficile. La télé n'émettait que des sifflements, et le président parlait en phrases brèves.

— La FCC y travaille, Smith. Mais ils disent que je demande l'impossible. On ne peut pas localiser un signal qui n'existe pas.

— Mais il existe, monsieur le président.

— Quelle est votre source d'information ?

Songea au réparateur anonyme, Smith répondit :

— Top secret.

Il perçut du coin de l'œil un changement sur l'écran de son téléviseur.

— Ça y est ! grogna-t-il.

— Qu'y a-t-il ? demanda le président.

— BCN a recommencé à émettre.

— Mais les sept heures ne sont pas écoulées.

— Monsieur le président, contactez la FCC, pour savoir s'ils ont

découvert quelque chose.

— Je vous rappelle dans un moment.

Harold Smith raccrocha et augmenta le volume sonore du téléviseur. L'écran était rempli de neige. La neige s'était mise à tomber après qu'une voix sonore avait prononcé quelques mots :

« Nous vous rendons à présent le contrôle de votre téléviseur. Jusqu'à la prochaine fois... »

Smith regarda les autres chaînes. Partout de la neige, sauf sur les stations câblées.

— Qu'est-ce qui a poussé le Capitaine Audion à cesser d'émettre ? murmura-t-il à voix haute.

Le téléphone rouge sonna.

— Je regrette, Smith. Ils n'avaient pas terminé leurs recherches quand le signal s'est arrêté.

— Mais ils confirment qu'il y avait bien un signal ?

— Oui, et d'une grande puissance.

— C'est regrettable.

— Un progrès, cependant : le signal doit se situer à environ 62° de latitude nord.

Smith afficha une carte sur son terminal.

— Le Grand Nord Canadien, commenta-t-il. Une région sous-peuplée. Difficile d'y effectuer des recherches, même si le gouvernement canadien se montre coopératif. Mais de toute façon, nous ne pouvons rien faire tant que ce fou n'aura pas recommencé à émettre.

Smith raccrocha, pensif. Le Capitaine Audion avait volontairement cessé de brouiller les émissions. Pourquoi ? Il tapa sur son clavier diverses possibilités :

PANNE DE COURANT ?

Bien, pensa-t-il. En déterminant les endroits où des coupures de courant s'étaient produites au Canada, on pourrait déjà réduire le champ des recherches.

VOLONTÉ DE BROUILLER LES PISTES ?

Peu vraisemblable. Les terroristes ne se croisent pas les bras avant l'expiration des délais qu'ils ont eux-mêmes fixés.

PEUR ?

De quoi ? se demanda Smith. Puis une idée lui vint.

SAVAIT-IL QUE LA TRIANGULATION ÉTAIT EN COURS ?

— Possible, marmonna Smith.

Il tenait à présent deux pistes valables. Il s'attaqua à la première et, en vingt minutes, réussit à établir qu'il n'y avait eu aucune coupure de courant sur le vaste territoire canadien.

Restait l'autre hypothèse. Fallait-il supposer qu'il y avait des fuites à la FCC ? Ou que le Capitaine Audion lui-même faisait partie de la Commission ?

Ou bien se pouvait-il que les Canadiens soient effectivement responsables de ce sabotage ? Cette éventualité paraissait de plus en plus plausible.

Tandis qu'il ruminait ces pensées, Harold Smith remarqua que Don Cooder venait d'apparaître sur l'écran et il monta le son.

« Selon des informations encore non confirmées, Dieter Banning, le présentateur-vedette d'ANC, aurait trouvé la mort, victime de l'inconnu qui se fait appeler Capitaine Audion. Nous saluons ici notre frère d'armes et déclarons à ce lâche terroriste que l'œil de BCN le traquera sans cesse. Au nom de la direction, je l'informe d'autre part que nous n'accéderons jamais à la demande de rançon concernant notre chère Cheeta. À sa mémoire – sans cesser d'espérer bien sûr qu'elle nous soit rendue saine et sauve – nous vous proposons maintenant une rétrospective de ses dernières œuvres... »

Suivit alors une publicité pour un test de grossesse, présentée par Cheeta Ching, puis une autre vantant une marque d'aspirine et une troisième dans laquelle la présentatrice célébrait les mérites d'un lubrifiant intime.

Scandalisé et le rouge aux joues, Harold Smith changea de chaîne.

CHAPITRE XXV

Cheeta Ching regardait la même émission, sur un minuscule téléviseur portable, dans une pièce à peine plus grande que le lit sur lequel elle était attachée, et seulement éclairée par une ampoule de vingt-cinq watts.

— Espèce de salaud ! Jaloux ! vociféra-t-elle à l'intention de Don Cooder, puis elle émit un glapissement d'une autre nature.

Les contractions étaient de plus en plus rapprochées.

Une porte grinça, un homme entra.

— Ça va ? demanda-t-il d'une voix soucieuse.

— J'ai des sueurs chaudes, des sueurs froides et des brûlures d'estomac qui me remontent jusqu'à la luette, cracha Cheeta. Je suis constipée, mes chevilles sont enflées, et les contractions se font sentir jusque dans mes amygdales, alors tu ferais mieux de me laisser partir, connard !

— Pas question.

Cheeta Ching se redressa, hirsute et les yeux fous, telle la fiancée de Frankenstein qui aurait avalé une boule de bowling.

L'homme qui se tenait sur le seuil était vêtu d'une combinaison bleue, avec une ancre de marine brodée sur la poitrine. À la place où aurait dû se trouver sa tête, il y avait un téléviseur surmonté par deux antennes froissées par de trop fréquents contacts avec un plafond bas. L'écran était noir et dans l'angle supérieur droit scintillaient les mots : PAS DE SIGNAL.

— Qui êtes-vous censé être ? siffla Cheeta.

— Le Capitaine Audion.

— Le Capitaine Audacieux, vous voulez dire ?

La fin de sa phrase se perdit dans un gémissement et Cheeta retomba sur son oreiller.

— Dois-je faire bouillir de l'eau ? demanda l'homme, avec un fort accent du Sud.

— On ne fait ça que dans les films, crétin ! haleta Cheeta.

La lumière vacilla puis s'éteignit. Quand elle revint, elle était

encore plus faible qu'avant.

— Désolé, fit l'homme à la tête de téléviseur. Un problème avec l'électricité. Faut que j'y aille.

La porte claqua, et, tandis que Cheeta se tordait sur sa couche, elle entendit sa propre voix clamer à ses oreilles :

« Vagirince, pour la femme moderne qui n'a pas de temps à perdre avec les mycoses... »

CHAPITRE XXVI

— Smitty saura ce qu'il faut faire, dit Remo en garant la voiture sur le parking du sanatorium de Folcroft.

— Il sera trop tard, répondit Chiun d'une voix sèche.

— Écoutez, je suis désolé pour Cheeta.

— C'est faux, coupa Chiun. Tu es jaloux de Cheeta et de son fils. Tu te sens menacé parce que lui sera un pur Coréen.

— Je ne me sens absolument pas menacé par ce mioche, rétorqua Remo. Mais je considère que ce serait une erreur que Cheeta et lui viennent habiter chez nous.

— À présent, cela risque de ne jamais se produire, soupira le Maître de Sinanju. O, ma douce Cheeta, où es-tu en ce moment ? Quelle angoisse tord tes traits parfaits ? À quoi penses-tu, seule, abandonnée, privée des conseils de celui qui t'a permis d'enfanter ? Et qui coupera le cordon ? s'égosilla-t-il.

Harold Smith passa la tête par la porte entrebâillée.

— Quel était ce bruit ? haleta-t-il.

— Oh, c'était Chiun qui se demandait qui allait couper le cordon. Du nouveau ? interrogea Remo.

Smith secoua la tête et leur fit signe de le suivre dans son bureau.

Il s'installa devant le terminal, Remo et Chiun debout derrière lui.

— Le signal de brouillage s'est interrompu avant qu'on ait pu établir sa provenance. Regardez.

Smith appuya sur une touche, et une carte du Canada s'afficha sur l'écran.

— La FCC a déterminé la latitude du signal.

— J'avais raison, alors, fit Remo. Il émane bel et bien du Canada.

— Les étrangers sont souvent les ennemis les plus redoutables, énonça Chiun. Ils convoitent sans doute vos provinces du Nord.

— Le Canada est un de nos plus proches alliés, fit remarquer Smith. Nous n'avons pas eu le moindre conflit avec eux depuis la guerre de 1812.

Il appuya sur une autre touche. Une ligne rouge se dessina en travers de la carte.

— L'émetteur est situé quelque part le long de cette ligne.

— Des avions ne pourraient pas le repérer ? demanda Remo.

— Ce serait comme de chercher une aiguille dans une botte de foin. Même si le gouvernement canadien acceptait que nous survolions son territoire.

— Et par satellite ? suggéra Remo.

— Cela prendrait un certain temps pour repositionner un satellite d'observations. Normalement, nous n'espionnons pas le Canada.

— Et Cheeta ? brailla Chiun. Pourquoi ne cherchons-nous pas Cheeta ?

— Une chose en amènera une autre, expliqua Smith.

— Ces infâmes Canadiens sont responsables de ce crime, dit Chiun en brandissant un poing tremblant. Ils veulent sans doute prendre leur revanche sur leur défaite de 1812. En tant que citoyens américains, nous avons le devoir de nous emparer de leur chef et d'exiger une rançon.

— Laissez-moi deviner, intervint Remo. La rançon, ce serait Cheeta, c'est ça ?

— C'est hors de question, trancha catégoriquement Smith. Nous ne savons même pas si les Canadiens sont bien les responsables.

— La preuve se trouve dans cet appareil, dit Chiun en montrant le téléviseur.

Ils se tournèrent vers l'écran. C'était le journal du soir présenté par Don Cooder, sur BCN. Le son était coupé, mais personne ne se donna la peine de remédier à cette situation.

— Expliquez-vous, je vous prie, demanda Smith.

— Nous savons que cet émetteur malfaisant est dissimulé dans le détestable royaume du Canada.

— Le Canada est une démocratie, mais le reste est exact.

— Et vous m'avez dit que l'un des ravisseurs était un Écossais ?

— Oui. Et Dieter Banning est un Canadien d'ascendance écossaise.

— Un espion sur votre territoire. Mais je l'ai terrassé, poursuivit Chiun.

— Un acte fort regrettable, déplora Smith.

— Pourquoi ? Cette panne inique n'a-t-elle pas cessé avec sa mort ?

Smith battit des paupières. Il passa sur ANC où Ned Doppler lisait son texte, les yeux rouges, au bord des larmes. L'écran était bordé de noir, en hommage au présentateur défunt.

— C'est vrai, reprit Smith d'un air pensif. Mais pourquoi ?

— La réponse est évidente, répliqua Chiun. Le principal artisan de ce complot est mort et ses acolytes se terrent, redoutant votre justice souveraine.

— C'est peu probable. Même si Banning était impliqué dans cette affaire, sa mort n'entraînerait pas...

Smith ne termina pas sa phrase.

— Qu'y a-t-il ? questionna Remo.

— J'ai faxé l'annonce de la mort de Banning dans tous les services d'informations de la presse écrite et de la télévision. Mon but était de provoquer une réaction du Capitaine Audion.

— Mais au lieu de ça, Audion a tout arrêté, murmura Remo.

— Je pensais qu'Audion avait eu connaissance de nos efforts pour localiser le signal et interrompu l'émission pour éviter d'être découvert, fit lentement Smith. Mais peut-être me trompais-je du tout au tout. Peut-être...

Il tapa deux noms sur son clavier.

— Nos deux principaux suspects, annonça-t-il, sont Jed Burner, le président de KNNN, et Dieter Banning, le présentateur-vedette d'ANC.

— N'oubliez pas Haiphong Hannah, glissa Remo.

Smith ajouta à la liste le nom de Layne Fondue.

— Selon votre description des événements d'Atlanta, poursuivit Smith, distraitement, Cheeta Ching a été enlevée par Burner, Fondue, et un homme déguisé, portant...

— Ne le dites pas, implora Remo.

— ... un kilt.

— Qu'est-ce que c'est ? couina Chiun, son regard passant de l'un à l'autre, avant de se fixer sur Remo, froid et dur comme de l'acier.

— Je peux vous expliquer, se hâta de déclarer Smith.

— Ce n'est pas à vous de donner des explications, mais à Remo.

— J'ai essayé de vous en parler à la maison, fit Remo d'une voix qu'on entendait à peine. Cheeta me précédait au siège de KNNN. Je suis arrivé au moment où on l'embarquait dans l'hélicoptère de Burner.

— Et tu n’as rien fait pour l’empêcher ?

— Le gars en kilt menaçait Cheeta de son arme.

— Cela n’aurait pas dû gêner un vrai Maître de Sinanju, dont les pieds sont aussi rapides que ceux de la panthère des neiges et les mains aussi promptes que la foudre.

— Il tenait son revolver contre le ventre de Cheeta, dit Remo.

La barbiche de Chiun frémit et ses yeux s’étrécirent.

— Dans ce cas, tu as bien fait, déclara-t-il d’une voix lointaine, tournant le dos à Remo.

Celui-ci poussa un soupir de soulagement et essuya son front trempé de sueur d’une main plus moite encore.

— S’il vous plaît, Remo, intervient Smith, décrivez-nous la scène telle que vous vous la rappelez.

— Je me suis débarrassé des gardes, j’ai appris que Cheeta m’avait précédé, puis j’ai entendu des coups de feu. Quand je suis arrivé sur le toit, ils étaient en train de hisser Cheeta dans l’hélico.

— Étaient-ils tous armés ?

— Seulement Banning.

— Êtes-vous sûr qu’il s’agissait bien de lui ?

— Il portait des lunettes noires et un grand chapeau. La seule chose dont je sois sûr, c’est qu’il portait un kilt.

— De quel couleur était-il ?

— Vert à Atlanta, marron à New York.

Smith consulta un fichier sur son ordinateur.

— Chaque clan a son tartan particulier, fit-il en fronçant les sourcils. La couleur reste toujours la même. Il est donc possible que Banning n’ait pas été le ravisseur.

— Alors pourquoi le Capitaine Audion aurait-il cessé d’émettre en apprenant que Banning était mort ? interrogea Remo.

— Peut-être cherchait-il à créer l’impression que Banning était le coupable, et qu’il s’agissait d’une opération canadienne.

— Ça signifierait que les vrais coupables sont Burner et Haiphong Hannah ?

— C’est une théorie plausible, concéda Smith.

— Okay, trouvons-les.

— Toutes nos ressources ont déjà été mises en œuvre. Mais jusqu’à

présent, pas la moindre trace d'eux ou de leur hélicoptère.

— Hé ! s'exclama soudain Remo. Depuis quand êtes-vous abonné au câble ?

— Aujourd'hui. C'était absolument nécessaire, puisque le réseau hertzien était hors service. Je dois me tenir au courant des événements.

— Ne prenez pas cet air malheureux. Il y a de bons programmes sur le réseau câblé... Attendez une minute. Regardez ça.

Smith leva les yeux. Remo augmenta le son et montra la carte derrière la tête de Don Cooder.

« ... quelques minutes, nous avons reçu un fax extraordinaire, signé « Capitaine Audacieux... » je veux dire « Audion » – un petit lapsus qui ne visait pas à jeter le doute sur nos collègues de KNNN, ajouta-t-il avec un rire nerveux. Le fax promet que dans deux jours – c'est-à-dire à la date où doivent commencer les sondages trimestriels, le réseau hertzien sera paralysé pour une durée de sept jours. À moins que chaque chaîne ne verse cinquante millions de dollars sur un compte numéroté en Suisse. J'ai près de moi notre directeur de l'information, qui va vous dire sa réaction à cette demande insensée... »

Smith coupa le son.

— Vous ne voulez pas entendre ce qu'ils vont dire ? s'étonna Remo.

— Je préfère savoir d'où émane ce fax.

Les doigts de Smith coururent sur le clavier, telles des araignées blêmes. Il consulta le relevé de BCN à l'American Telephone & Telegraph, pour voir tous les appels reçus au cours de la dernière heure, puis celui de MBC, et celui d'ANC. Il lança ensuite un programme de tri et d'analyse de ces données.

Seules deux des chaînes avaient reçu un appel émanant du même numéro. Smith plissa le front. Il accéda au relevé de Vox, et à celui de KNNN. Chaque fois, le même numéro apparut. Smith interrogea le fichier, en murmurant :

— Bizarre...

— Quoi donc ? demanda Remo.

— De toutes les grandes chaînes, MBC est la seule à ne pas avoir reçu récemment un appel de même origine que les autres.

Puis il obtint l'explication.

— Mon Dieu. Le fax du Capitaine Audion provient de MBC !

— Nous y allons, Smith, dit Remo en se dirigeant vers la porte.

— Non, pas question, fit Smith d'une voix tranchante.

— Hein ?

— Grâce à Maître Chiun, vous êtes tous deux recherchés par la police. Vous ne pouvez pas vous montrer pour le moment. C'est moi qui irai. Vous, restez ici, près du téléphone, et tenez-vous prêts à agir quand je vous ferai signe.

D'un tiroir de son bureau, il sortit un vieux .45 de l'armée et un chargeur. Il les rangea dans son attaché-case et sortit du bureau sans ajouter un mot.

CHAPITRE XXVII

Quand Smith arriva aux studios de MBC, la panique la plus totale régnait dans l'immeuble.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il à un agent de la sécurité, en brandissant sa carte des services secrets.

— Ils sont à nouveau détraqués ! brailla l'homme.

Puis il se rua vers une porte portant l'inscription : *Plateau*. Un voyant rouge indiquait qu'une émission était en cours d'enregistrement. Le garde ouvrit la porte à la volée et se mit à tirer en tous sens. Puis il recula en titubant, et dit d'une voix tremblante :

— Je ne peux pas les arrêter ! Les balles ne leur font absolument rien !

Smith empoigna l'homme par le devant de sa veste.

— Ressaisissez-vous ! Et dites-moi ce qui se passe.

— Ce sont ces foutues caméras-robots ! répondit l'homme.

Fronçant les sourcils, Smith entrouvrit la porte.

Tim Macaw, agenouillé sur son bureau, se couvrait peureusement la tête de ses mains pendant que trois caméras automatiques renversaient tout autour d'elles, se jetant à intervalles réguliers contre le perchoir du présentateur.

Harold Smith entra, s'approcha prudemment d'une des caméras, trouva le disjoncteur et le manœuvra. La caméra s'immobilisa aussitôt. Tenant toujours son attaché-case sous son bras, Smith s'avança vers les deux autres et les mit également hors service.

— Merci, fit Tim Macaw en descendant de son refuge.

— J'enquête sur le Capitaine Audion, dit Smith, de but en blanc, en lui montrant sa carte des services secrets. ANC et BCN ont toutes deux reçu une nouvelle demande de rançon de ce terroriste.

— Oui, je sais.

— Comment le savez-vous ?

— Nous avons également reçu un fax.

— D'après votre relevé à l'AT&T, vous n'avez rien reçu.

— Qu'est-ce qui vous autorise à mettre votre nez dans notre relevé téléphonique ? s'indigna Macaw.

— Vos reporters ne se gênent pas pour faire ce genre de choses, répliqua Smith d'un ton sec.

— Mais nous sommes un service d'informations. Nous sommes au-dessus des lois.

— Et moi, je représente le gouvernement légitime des États-Unis.

— Oh ! Peut-être feriez-vous mieux de vous adresser à notre service juridique.

— C'est à *vous* que je m'adresse. Qui a accès aux télécopieurs, dans ce bâtiment ?

— En fait, je suis le seul à en posséder un. Nous avons perdu tellement d'argent en sponsorisant les Jeux Olympiques de 92 que nous avons dû revendre pas mal de matériel, avoua Macaw. Pourquoi utilisons-nous ces caméras-robots, à votre avis ? Elles nous permettent d'économiser les salaires de trois cameramen.

— Et qui a trouvé ce fax ? fit Smith, en calculant que les dégâts causés par les caméras en folie allaient coûter à la chaîne l'équivalent du salaire de trente opérateurs.

— Notre directeur technique, Nealon, répondit Macaw en montrant un homme en chemise rouge, à la régie.

Smith se dirigea jusqu'à la salle et entra sans frapper.

— Nealon ?

L'homme aux traits chevalins leva les yeux.

— Oui ?

— Smith, des services secrets. J'ai cru comprendre que vous avez été le premier à voir le fax du Capitaine Audion.

— Oui, je passais devant le télécopieur juste au moment où ce truc en sortait. Je savais que c'était important, alors je l'ai donné à Macaw.

— Vous rappelez-vous l'heure qu'il était ?

— Ouais, 19 h 31. Je m'en souviens, parce que le journal de 19 h venait de se terminer.

— Vous mentez.

— Répétez-moi ça ? fit Nealon en clignant des yeux.

— D'après les fichiers de l'AT&T, les fax reçus par les autres chaînes émanaient d'un télécopieur de MBC. Et vous n'avez reçu aucun appel à l'heure dont vous parlez.

Nealon ne répondit pas. Son regard se défocalisa et il se mit à loucher.

Ancien agent de la CIA et, avant cela, de l'OSS, Harold Smith savait reconnaître les signes indiquant que l'homme en face de lui allait sortir son arme. Il dégaina son automatique avant que Nealon ait pu terminer son geste.

— Pas de geste fatal, prévint-il.

Nealon regarda le. 45 de Smith, puis les traits patriciens de celui-ci, et commit l'erreur qu'avait commise avant lui bien des hommes confrontés à Smith.

Il sortit un pistolet plat, calibre 22.

Harold Smith appuya une fois sur la détente.

La balle s'enfonça dans la cage thoracique de Nealon et ressortit par sa bouche. Il s'effondra sur le sol.

Harold Smith s'approcha du cadavre, le visage sévère.

— Depuis combien de temps cet homme travaillait-il ici ? demanda-t-il à un technicien terrorisé.

— Depuis six mois, croassa l'homme. Il venait d'être licencié par BCN.

Smith s'aperçut que quelqu'un martelait frénétiquement le panneau de plexiglas donnant sur le plateau.

C'était Tim Macaw. Quelqu'un appuya sur un bouton, et la voix du présentateur s'éleva dans l'intercom.

— Que quelqu'un apporte une caméra. Nous pouvons passer un bulletin spécial. Nous aurons l'exclusivité !

— Que dit cet homme ? questionna Smith.

— Il veut qu'on transmette ça en direct.

— Hors de question, déclara Smith. Il s'agit d'une enquête des services secrets. J'ordonne qu'on appose les scellés sur cette salle en attendant la venue du coroner et qu'aucune caméra n'y pénètre jusqu'à nouvel ordre.

Tim Macaw appela le directeur de l'information. L'homme jeta un regard sur le cadavre et demanda :

— A-t-on filmé le meurtre ?

Quand on lui répondit que non, il se désintéressa du corps et dit à Smith :

— Vous ne pouvez pas censurer l'information. Et ceci est une

information. En vertu du premier amendement...

— C'est dans votre intérêt, coupa Smith. Mon enquête a démontré que c'est le directeur technique de MBC qui a transmis la dernière demande de rançon du terroriste qui se fait appeler Capitaine Audion.

Le directeur de l'information fit un pas en arrière, comme s'il avait reçu un coup.

— MBC a été victime de ce cinglé tout autant que les autres, protesta-t-il.

— Le fax que Nealon prétendait avoir reçu était un faux. Nealon était complice du Capitaine Audion.

— Vous savez qu'il venait de BCN ?

— Ce qui compte, c'est que, ces derniers temps, il était employé par MBC.

— Écoutez, et si on gelait cette info pendant quelque temps ? se hâta de proposer le directeur.

Il consentit à laisser Smith examiner les dossiers du personnel, à l'abri du regard des caméras.

Au bout de cinq minutes, Smith avait établi que Dennis Nealon était arrivé de BCN moins de quatre mois auparavant.

— Qu'est-il arrivé à votre précédent directeur technique ? questionna-t-il.

— Cooke ? Il a été écrasé par un chauffard.

— A-t-on arrêté le coupable ?

— Non.

— Je vois.

— Vous voyez quoi ?

— Que Nealon était infiltré ici dans un but précis. Dites-moi, n'avez-vous pas un système de contrôle, pour la transmission des programmes ?

— Si, bien sûr.

— Alors pourquoi les chaînes affiliées n'ont-elles pas reçu les émissions ?

— Nous l'ignorons. C'est Nealon qui était responsable de...

Le directeur de l'information pâlit soudain.

— Nealon aurait-il pu empêcher la transmission ?

— Certainement, mais pourquoi...

— Et pourquoi aurait-il tenté de faire assassiner Macaw par les caméras-robots ? riposta Smith.

À ce moment, un cri monta de la régie.

— Hé, KNNN émet à nouveau !

— Hourra ! glapit Macaw.

Tout le monde se pressa devant les écrans. Deux présentateurs anonymes de KNNN s'interviewaient l'un l'autre, le tout entrecoupé de plans d'antennes paraboliques gisant sur le trottoir.

« Pour le moment, disait l'un, nous sommes toujours sans nouvelles du propriétaire de KNNN, Jediah Burner et de son épouse, Layne Fondue, disparus depuis l'attaque de notre station par des personnes inconnues... »

— Ils n'en savent pas plus que nous, fit Macaw, l'air dépité.

Smith s'aperçut à cet instant que le présentateur avait grimpé sur le ventre du cadavre pour mieux voir ; chaque fois qu'il bougeait, du sang sortait en gargouillant de la bouche et de la gorge ouverte de Dennis Nealon.

Une demi-heure plus tard, Smith était assis sur le lit d'une chambre d'un vieil hôtel de Madison Square, son attaché-case ouvert sur le couvre-lit élimé. La télé était allumée, branchée sur KNNN. Le son était coupé, car Smith parlait avec le président des États-Unis, et avait beaucoup de mal à se faire entendre par-dessus la musique rock s'élevant en fond sonore.

— Monsieur le président, j'ai quelque peu avancé dans mes recherches. J'ai découvert que le Capitaine Audion avait introduit une taupe à MBC.

— Une taupe ?

— Un agent, dont la mission consistait à faciliter les interruptions de programme. Cet homme était l'expéditeur de la dernière demande de rançon.

— Était ?

— Il est mort. Je n'ai pas pu l'interroger. C'est regrettable, mais il peut nous être utile, même mort.

— Comment ?

— J'aimerais que les services secrets récupèrent le corps, et que cette mort soit tenue secrète.

— Je doute que MBC coopère.

— Ils coopéreront, monsieur le président. Du moins, le temps que je puisse mettre mon plan à exécution.

Smith activa son ordinateur et tapa un fax sans mention d'expéditeur, annonçant brièvement, en style journalistique, que Dennis Nealon, directeur technique du service des informations de MBC, venait d'être arrêté par les services secrets, dans le cadre de l'enquête sur le Capitaine Audion. Puis il envoya le fax à tous les services d'informations télévisées, sauf à celui de MBC. Il augmenta ensuite le volume sonore du téléviseur, et attendit.

KNNN fut la première à annoncer la nouvelle. ANC et Vox suivirent. Smith zappa sans arrêt de BCN à MBC pour voir laquelle de ces deux chaînes diffuserait l'info avant l'autre. Ce fut Don Cooder.

D'une voix de stentor, il déclara :

« Bonsoir, ici Don Cooder. Voici un communiqué spécial de BCN. Nouveau rebondissement dans le combat qui oppose le réseau hertzien – pour ne pas dire la civilisation – au monstre sans visage qui se donne le titre de Capitaine Audion. Nous venons d'apprendre que les services secrets ont arrêté un certain Dennis Nealon, directeur technique de la Multinational Broadcasting Corporation. Nul ne sait jusqu'à présent si la direction de MBC est impliquée dans l'affaire, elle se refuse à tout commentaire... »

Smith eut un mince sourire. Le Capitaine Audion, où qu'il soit, allait certainement paniquer en entendant cette nouvelle. On pouvait raisonnablement présumer que ses complices – Smith était persuadé à présent qu'il en avait infiltré dans tous les services d'informations télévisées du pays – hésiteraient désormais à mettre à exécution sa menace d'interrompre les programmes.

Dans la partie d'échecs qui l'opposait à son adversaire inconnu, Harold Smith venait de marquer un point décisif.

CHAPITRE XXVIII

Le sourire de Don Cooder resta figé sur son visage jusqu'à ce que la lumière-témoin sur la caméra numéro un se fut éteinte. Il décrocha alors le téléphone de plateau et demanda au réalisateur :

— Comment j'étais ?

— Fantastique, Don, comme toujours, s'enthousiasma le réalisateur.

— Quelles sont les dernières nouvelles ?

— Rien. Les types des services secrets sont encore pires que ceux de la CIA. Ils refusent de parler, même à titre officieux.

— Si nous envoyions une équipe de tournage à MBC, qu'est-ce que ça donnerait, d'après toi ?

— Je ne désire pas créer un précédent, Don.

— Qu'est-ce qui te prend ? C'est peut-être le scoop du siècle !

— Ordres de la direction. Ils espèrent que les services secrets éventeront le complot avant la date limite.

— Ils ne parlent pas de payer la rançon ? fit Cooder, en baissant la voix.

— Ils ne parlent pas, point final.

— Eh bien, la prochaine fois que tu les verras, dis-leur qu'ils devront passer sur mon cadavre pour payer ce maître chanteur.

— Don, tu veux vraiment que je leur dise ça ? Tu sais que c'est toi qui as le plus mauvais taux d'audience de tous les présentateurs. Ils y sont très sensibles.

— Si j'annonce des révélations sur cette affaire, j'aurai le meilleur taux d'audience.

— Don, écoute-moi : Dieter Banning est mort. Ça te fait automatiquement grimper d'une place. Cheeta a été kidnappée. KNNN rapporte que Jed Burner a disparu. Et MBC a fait allusion à un attentat contre Tim Macaw. Tu sais ce que ça signifie ?

— Je suis numéro un ?

— Non. Ça signifie que le Capitaine Audion prend les présentateurs pour cibles, par ordre de popularité, et que tu n'as été épargné jusqu'à

maintenant que parce que tu viens en dernière place.

— Don Cooder n'a pas peur de se mettre en première ligne. Il donnera volontiers sa vie pour une part de marché.

— Très bien, Don, mais pas la peine de donner des idées aux gros bonnets. N'oublie pas qu'ils ont pris une assurance de dix millions de dollars sur ta vie.

— Tu as raison. Que cette conversation reste entre nous, hein ?

— C'est ça, Don.

Cooder raccrocha et gagna son bureau, en faisant sonner les talons de ses bottes en peau d'autruche. Là, il décrocha son téléphone et composa un numéro :

— Frank, c'est encore moi. J'aimerais que tu vérifies un truc...

CHAPITRE XXIX

En sortant de chez lui, le lendemain matin, Harold W. Smith manqua se rompre le cou en trébuchant contre un obstacle posé sur son perron. L'espace d'un instant, il considéra l'objet, refusant d'en croire ses yeux.

C'était un exemplaire du journal du matin auquel il était abonné. Et il était deux fois plus gros que le numéro du dimanche. Mais on était samedi. Il se pencha et dut poser son attaché-case pour soulever le journal à deux mains. Une liasse d'encarts publicitaires, épaisse comme un annuaire, s'en échappa. Smith dut faire deux voyages pour transporter le tout jusqu'à sa voiture.

À un feu rouge, il parcourut les gros titres. La première page était entièrement consacrée à la panne qui avait affecté le réseau pendant cinq heures d'affilée. Mais, plus que la relation de l'événement lui-même, ce furent ses répercussions qui retinrent son intérêt.

Dans certaines villes – Los Angeles, Chicago, Baltimore, Detroit et Miami – des émeutes s'étaient produites, et la police émettait l'hypothèse qu'elles étaient la conséquence directe de la panne. Et ces événements isolés laissaient présager une menace plus grave – une agitation, voire même une panique généralisée, en cas d'arrêt prolongé des émissions.

Cela, Smith l'avait prévu. Ce qu'il n'avait pas prévu, constata-t-il en scrutant les pages intérieures, c'étaient les ramifications internationales du problème. Les programmes télévisés avaient également été interrompus au Mexique et au Canada. Mais, dans ces pays, les stations câblées avaient continué à émettre. Ce qui confirmait que le Capitaine Audion visait principalement les chaînes américaines, et que ces retombées étaient dues seulement à l'étendue de son rayon d'action.

Mais les gouvernements mexicain et canadien ne l'entendaient pas ainsi. Le Canada menaçait même de fermer ses frontières avec les États-Unis si cette interférence se poursuivait.

En franchissant les grilles du sanatorium de Folcroft, Smith se promit d'arrêter rapidement le Capitaine Audion pour enrayer l'escalade. Mais comment ? Il n'existait aucun moyen de localiser l'émetteur avant qu'il n'ait repris ses émissions de brouillage. Et Smith avait fait en sorte qu'Audion n'ose pas mettre ses menaces à exécution.

Remo l'accueillit à sa sortie de l'ascenseur.

— Laissez-moi porter ça, fit-il en s'emparant de l'énorme journal. C'est déjà dimanche ? s'étonna-t-il.

— Non, mais la panne a déclenché la panique chez les annonceurs, et ils ont passé deux fois plus de publicités dans la presse, en prévision de la prochaine attaque du Capitaine Audion. Où est Maître Chiun ?

— Dans sa chambre. Je l'ai entendu marcher de long en large toute la nuit. Il se fait un souci monstre pour Cheeta, et il refuse de me parler.

Smith posa le journal et l'attaché-case sur son bureau, s'assit et appuya sur le bouton soigneusement dissimulé qui faisait sortir le terminal de CURE de sa niche secrète.

Remo alluma le petit téléviseur et constata que toutes les chaînes diffusaient leur programme normal. Il resta sur KNNN.

— Quand KNNN a-t-elle recommencé à émettre ? demanda-t-il à Smith.

— Hier soir, fit celui-ci sans relever la tête, occupé à lire le résumé des nouvelles sur son ordinateur.

Au bout d'un moment, il releva la tête et martela :

— Remo, nous devons démasquer le Capitaine Audion avant l'échéance.

— Est-ce vraiment si important ? demanda Remo.

— Lisez la première page.

Remo obéit. Des gens s'étaient entretués pour des antennes paraboliques. La consommation avait baissé de façon spectaculaire, les gens n'étant plus motivés par les publicités télévisées.

— Tout ça parce que la télé n'a pas fonctionné pendant cinq heures ? s'étonna Remo.

— Essayez d'imaginer les conséquences d'une panne de sept jours, reprit Smith.

— Les chaînes paieront peut-être la rançon.

— Peut-être. Mais ça ne résoudra pas le problème.

Le téléphone rouge sonna et Smith décrocha en disant :

— Oui, monsieur le président ?

— J'ai du nouveau. Je viens de parler au Premier ministre canadien. Ils avaient commencé la triangulation quand l'émetteur

pirate a cessé ses émissions.

— Ils ont réussi à le situer ?

— Pas tout à fait, mais ils connaissent sa longitude.

— Et nous, nous avons sa latitude.

— J'ai proposé d'échanger nos informations et de monter une opération conjointe, mais il a refusé, et exigé que je lui indique la latitude, comme preuve de notre bonne foi.

— Vous avez refusé ?

— Et comment ! Je ne vais pas les laisser trouver cet émetteur et concocter un scénario dans lequel un citoyen américain serait impliqué.

— Vous avez bien fait. Mais nous devons envisager l'éventualité que des citoyens américains soient bel et bien derrière tout ça.

— Je sais, soupira le président. Autre chose : j'ai parlé aux directeurs des principaux réseaux. Ils disent qu'ils ne peuvent se permettre une interruption de sept jours. Ils perdent déjà des millions sur les recettes publicitaires. Ils sont prêts à verser la somme dès aujourd'hui.

— Essayez de les persuader d'attendre encore vingt-quatre heures, monsieur le président.

Il raccrocha et regarda Remo.

— Les chaînes de télévision veulent payer la rançon.

— Bon sang ! Je me fiche pas mal des chaînes, mais je ne supporte pas l'idée que ce taré puisse s'en tirer comme ça.

— Il doit bien y avoir une piste, fit Smith en contemplant l'écran de son terminal. Nous savons que l'émetteur se trouve quelque part dans le nord du Canada. Mais où ?

— Unissons nos intelligences, fit Remo. Vous, vous cherchez sur votre ordinateur...

— Oui ?

— Et moi je m'assois et je regarde KNNN.

— Pourquoi KNNN ?

— Parce qu'ils sont toujours les premiers à annoncer les nouvelles.

— Ça vaut peut-être la peine d'essayer, fit Smith sans enthousiasme.

Quelques heures plus tard, Harold Smith releva de l'écran ses yeux larmoyants et essuya ses lunettes.

— Vous avez quelque chose ? demanda Remo.

— La seule anomalie que j'ai relevée en examinant les nouvelles en provenance du Canada, c'est une épidémie de vols de batteries de voiture dans cette région appelée Bouclier Canadien, au nord du Québec.

— Des batteries de voiture ?

— Dans des parkings, des magasins d'accessoires automobiles et des stations-service.

— Quel rapport avec un émetteur pirate ?

— Je ne sais pas... répondit Smith, les sourcils froncés.

Le téléphone rouge sonna.

— Les directeurs des réseaux ont payé la rançon, annonça le président d'une voix éteinte. Je n'ai pas pu les en empêcher. Ils ont dit que leur survie économique en dépend.

— La piste risque de s'arrêter là, monsieur le président.

— Mais le problème est résolu, non ?

— Jusqu'au mois prochain. Ou à l'année prochaine. Mais le Capitaine Audion vient de gagner cent millions de dollars grâce à son chantage. Les recettes publicitaires annuelles des trois grands réseaux dépassent les cinq milliards de dollars. Qui empêchera ce fou d'exiger un de ces milliards, la prochaine fois ?

— Nous ne pouvons qu'espérer qu'il ne sera pas si gourmand.

— N'y comptez pas trop. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, je vais poursuivre mes recherches.

Remo, qui n'avait pas perdu un mot de la conversation, demanda d'un air morne :

— Cela veut-il dire que Cheeta va être libérée ?

— Nous le saurons bientôt.

— Et c'est là que nos ennuis commenceront vraiment, marmonna Remo.

Dans sa chambre chichement meublée de l'aile privée du sanatorium de Folcroft, le Maître de Sinanju était assis devant un téléviseur, le visage de pierre, les yeux fixes.

Il regardait BCN, espérant des nouvelles de sa bien-aimée Cheeta.

Jamais il ne s'était senti aussi impuissant. Mais il ne pouvait rien faire. Son empereur lui avait interdit d'intervenir.

Brusquement, l'écran devint noir et une voix sonore proclama :

« *Votre téléviseur n'est pas détraqué...* »

Remo était en train de lire une bande dessinée quand le présentateur de KNNN annonça :

« Pour terminer sur une note plus gaie, les autorités canadiennes sont incapables d'expliquer la découverte sur un sommet du Québec d'une statue religieuse comme on en voit plutôt d'habitude aux flancs des montagnes d'Amérique du Sud... »

Au mot « Québec », Remo et Smith levèrent tous deux la tête.

Une carte se matérialisa près de la tête du présentateur, ils eurent le temps de l'apercevoir puis, soudain, l'écran ne fut plus que neige.

Remo changea de chaîne – et ne vit que du noir.

« *Votre téléviseur n'est pas détraqué...* » commença une voix.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? explosa Remo.

— Je ne comprends pas, murmura Smith. La rançon a été payée.

— Les chèques étaient peut-être en bois.

— C'étaient des virements télégraphiques.

Remo zappa. Toutes les chaînes n'étaient pas en panne ; plusieurs stations du réseau câblé fonctionnaient encore.

— Remettez KNNN, ordonna Smith.

Sur l'écran, la neige tombait toujours.

— Vous croyez que leurs antennes ont encore dégringolé ? questionna Remo.

— Au moment même où les programmes du réseau hertzien étaient à nouveau interrompus ? Peu vraisemblable.

Puis KNNN recommença à émettre. Le dessin d'une antenne brisée, qui annonçait habituellement les incidents techniques, apparut tandis qu'une voix disait :

« Restez avec nous pendant que nous nous transférons sur notre filmothèque. »

— Ils veulent sans doute parler de cette salle avec les bras-robots, fit Remo.

L'ancre brisée disparut ; un rectangle noir la remplaça, portant ces

simples mots : PAS DE SIGNAL.

— Impossible, s'écria Smith. Une transmission par câble ne peut pas être interrompue de cette manière.

Le Capitaine Audion se mit à déclamer :

« *Votre téléviseur n'est pas détraqué...* »

Remo passa sur les autres chaînes. C'était partout le même discours, mais à un stade plus avancé que sur KNNN.

— Ce n'est pas la même émission, dit Remo.

— Vous avez raison.

Au même moment, la porte du bureau s'ouvrit brutalement et le Maître de Sinanju fit irruption, les yeux flamboyants de colère.

— Empereur Smith ! L'ennemi sans visage a encore frappé. Vous devez faire quelque chose. Nous devons payer la rançon de Cheeta avant qu'il ne soit trop tard.

Smith décrocha le téléphone rouge et fut immédiatement en ligne avec le président.

— En agissant vite, nous pourrions peut-être localiser l'émetteur, dit-il.

— Les Canadiens aussi.

— Mes hommes peuvent partir immédiatement.

— L'ennemi périra avec sa propre ancre de marine enroulée autour de sa gorge mensongère, glapit Chiun.

— Qu'est-ce que c'était ? interrogea le président.

— Je vous expliquerai plus tard, répondit Smith. Il faut faire vite, ajouta-t-il avant de raccrocher.

— Pouvons-nous nous rendre utiles ? questionna Remo.

— Le Capitaine Audion doit bien avoir une raison pour être revenu aussi vite sur sa parole. Laquelle ? murmura Smith en plissant le front.

— Mais c'est une bonne chose, non ? On va pouvoir le localiser, maintenant, fit Remo.

— Oui. Mais il faudra des heures aux avions de détection pour... Il existe peut-être un autre moyen, déclara soudain Smith.

— Vous n'avez qu'un mot à dire, ô Empereur Smith, et vos loyaux assassins exerceront votre sainte vengeance sur les pirates canadiens.

— J'ai du mal à croire que l'opération ait été montée par les Canadiens, même si tout semble indiquer que l'émetteur est basé au

Canada.

— N'oubliez pas ce vil espion, Banning, lança Chiun.

— Je commence à penser qu'il s'agissait d'une fausse piste, répondit Smith. Jed Burner n'est pas canadien. Layne Fondue non plus. Pourtant, tout a été fait pour les désigner comme coupables, eux et Dieter Banning, et pour impliquer KNNN et MBC, au moyen de fax falsifiés.

— Vous voulez dire qu'Audion a cherché à détourner les soupçons ?

— C'est évident. Mais ses cibles pourraient bien à leur tour nous révéler l'identité du terroriste.

— Qui cela peut-il...

Remo ne termina pas sa phrase. Une lueur s'alluma dans ses yeux enfoncés.

Avant qu'il ait pu parler, une voix monta de l'écran noir.

« *Voici un communiqué spécial du Capitaine Audion.* »

L'écran s'éclaira soudain, montrant un personnage vêtu de bleu. Sur ses larges épaules, à la place de sa tête, était perché un téléviseur à l'écran noir. Dans un coin, l'inscription : PAS DE SIGNAL.

Puis le personnage leva la main et tourna un bouton du tableau de commande.

L'écran sur l'écran s'illumina, révélant un visage familier à des millions de téléspectateurs.

« Oyez ! Oyez ! Cheeta Ching est sur le point de vêler. Eh oui, les gars, elle a perdu les eaux. Restez à l'écoute. »

— *Aiieee !* Ce monstre infâme a montré son visage, et maintenant, il doit périr !

CHAPITRE XXX

Don Cooder était enfermé dans son bureau – soi-disant pour méditer, en fait pour retoucher les reflets sur ses tempes argentées, quand son directeur de l'information tambourina à sa porte.

— Allume ta télé ! Vite !

Cooder avança la main vers le bouton de son téléviseur et contempla son propre visage encadré dans un écran à l'intérieur de l'écran.

« *Ici le Capitaine Audion*, disait une voix très semblable à la sienne. *Salut les Terriens !* »

Don Cooder jaillit de son siège comme un diable d'une boîte.

— Ce n'est pas moi ! Ce n'est pas moi ! C'est un coup monté ! Il faut le dire à tout le monde.

— Impossible, répondit le directeur de l'information à travers la porte. Nos émissions sont interrompues. Toutes les émissions sont interrompues.

— Il doit bien y avoir un moyen. Toute ma carrière, ma crédibilité, ma réputation d'honnêteté et de sincérité sont en...

— Que vas-tu faire, Don ?

— Je sais exactement ce que je vais faire, répondit Don Cooder d'une voix grave en ouvrant brutalement la fenêtre de son bureau, qui surplombait la Septième Avenue.

En entendant ce bruit, l'autre homme se mit à hurler :

— Don ! Ne fais pas ça ! Ne saute pas !

— Trop tard, fit Don Cooder.

— Que quelqu'un m'aide à enfoncer cette porte ! cria le directeur de l'information.

— On ne peut pas. On est déjà occupés à bloquer la porte d'entrée.

— Pourquoi ?

— Les journalistes. Ils réclament tous une interview avec Cooder.

— Il n'est plus dans l'immeuble.

— Alors, ils vont vous interviewer à sa place.

— Aidez-moi à enfoncer cette porte ! Je veux sauter par la fenêtre, moi aussi.

Mais la porte blindée résista à tous ses efforts.

Le directeur de l'information se réfugia dans le bureau de Cheeta Ching, et attendit les secours. Le temps passa, personne ne vint. En fait, petit à petit, les cris à l'entrée de l'immeuble diminuèrent puis s'éteignirent. Quelques minutes plus tard, le régisseur entra.

— Tout va bien, lui dit-il. Ils sont partis.

— C'est vrai ?

— Oui. Ils ont trouvé Cooder.

— Il est... mort ?

— Non, il diffuse un communiqué depuis le studio de Times Square.

Ils se ruèrent au-dehors. La circulation s'était arrêtée. Les journalistes se frayèrent un chemin à travers la foule, tandis que le visage géant de Don Cooder les contemplait depuis l'écran dominant la place, tel Jupiter sur un Olympe électronique.

« Je nie catégoriquement être le Capitaine Audion. C'est un coup monté. Une conspiration ourdie par mes nombreux ennemis dans les médias ; ils veulent ma peau. Mais ils ne l'auront pas. Tant qu'il y aura des infos à diffuser, Don Cooder vivra, invaincu, immaculé, immortel... »

— Il divague, dit le régisseur. Heureusement que ce n'est pas retransmis dans tout le pays.

— Ouais, il n'a jamais su improviser. Hé, fit le directeur de l'information en se tournant vers les techniciens, que quelqu'un filme ça. On le rediffusera plus tard.

— Tu es cinglé ? On ne va pas montrer ça ! Il perd complètement les pédales !

— Peu importe. C'est ce qu'on appelle un grand moment de télévision !

CHAPITRE XXXI

— Ce n'est pas Don Cooder, décréta Smith en contemplant l'étrange image sur son téléviseur.

— Êtes-vous aveugle ? vociféra le Maître de Sinanju. C'est ce monstre en personne !

— Il y a une minute, vous accusiez Dieter Banning et les Canadiens, fit remarquer Remo.

— Qui te dit que cet homme n'est pas en cheville avec les Canadiens ? Ou canadien lui-même ? Empereur Smith, ce scélérat s'est démasqué aux yeux de tous. Ses motifs sont évidents.

— Vraiment ?

— Bien sûr. Il est jaloux de Cheeta. Vous avez entendu la façon dont il l'a menacée, l'autre soir à l'antenne ?

— Sur ce point, Chiun a raison, approuva Remo.

— Peut-être. Mais ce n'est pas Don Cooder, répéta Smith. C'est une image de synthèse.

Remo regarda l'écran de plus près. Ses yeux étaient tellement aiguisés par la discipline Sinanju qu'il dut focaliser attentivement pour voir autre chose que des pixels changeants, pareils à des amibes colorées au cycle vital ultra-rapide.

— Ouais, vous avez raison, dit-il. Cela signifie-t-il qu'Audion veut faire passer Cooder pour le coupable ?

— Ça cadre avec sa stratégie. Il a jeté le doute sur pratiquement toutes les chaînes et tous les présentateurs.

— Alors, nous ne sommes pas plus avancés qu'avant ?

— Si, répondit Smith. Nous avons une abondance de données. Il doit exister un moyen de...

— Empereur Smith, intervint Chiun, avec des mouvements convulsifs de ses doigts griffus, laissez-nous nous rendre, Remo et moi, dans chaque station de télévision, et je vous promets que nous arracherons la vérité aux oppresseurs masqués.

— Maître Chiun, ce n'est pas par la violence que nous débusquerons le Capitaine Audion. Nous devons résoudre le problème par la logique.

Il fixa l'écran sur lequel l'image de Don Cooder continuait à gesticuler et reprit pensivement :

— Il y a une raison à ceci. Tout comme il y en avait une pour qu'Audion ait interrompu prématurément son émission de brouillage.

— Bien sûr, fit Remo. Il voulait que tout le monde croie qu'il était Banning.

— Possible. Mais ce n'est pas Banning. Pourtant, ce doit être quelqu'un du milieu télévisuel. Il faut d'énormes connaissances techniques pour interrompre les programmes des réseaux hertziens et câblés comme il l'a fait. Et aussi du matériel sophistiqué et de vastes ressources financières.

— Ces présentateurs touchent des salaires tout à fait indécents, glissa Chiun. C'est Remo qui me l'a dit.

Remo claqua des doigts.

— Hé ! Si c'était Cheeta, la coupable ?

Le visage du Maître de Sinanju vira lentement au cramoisi.

— À la réflexion, ça ne peut pas être elle, rectifia Remo.

— L'individu en question doit avoir des relations, pour pouvoir infiltrer ses complices dans la plupart des stations, poursuivit Smith, comme s'il se parlait à lui-même. Il est puissant. Il est riche. Et il a de bonnes raisons d'attaquer la télévision.

— On en revient au Capitaine Audacieux, Jed Burner, dit Remo. Lui aussi se donne le titre de Capitaine, et le logo de sa chaîne est une ancre.

Fronçant les sourcils, Smith passa sur KNNN. L'étrange image de synthèse de Cooder s'y agitait aussi, mais avec un retard d'environ trois minutes sur les autres.

— C'est un signal câblé, dit-il, transmis depuis la tour KNNN vers un satellite puis relayé vers une station terrestre. Ça ne devrait pas...

À ce moment, l'écran du téléviseur émit un bruit sec, et l'image s'éteignit.

— Que se passe-t-il ? s'étrangla Smith.

— On dirait que votre tube est grillé, Smitty.

Smith tripota les boutons et changea de chaîne. Le signal d'interruption de programme reparut.

— Non, ça fonctionne normalement, murmura Remo.

Smith repassa sur le câble, et n'obtint que de la neige.

— Pourquoi cela ne marche-t-il plus sur le câble, alors ?

Serrant les lèvres, il téléphona à l'agence locale de diffusion par câble. Il parla pendant plusieurs minutes, puis raccrocha.

— La station a été mise hors service, expliqua-t-il.

— Comment ?

— Le Capitaine Audion est malin. Il peut brouiller les émissions du réseau hertzien aussi longtemps qu'il continue à émettre, mais ses complices dans le réseau câblé ne peuvent pas dissimuler éternellement leur sabotage. Audion a trouvé un moyen de paralyser toutes les stations câblées, l'une après l'autre.

— Ah oui ? Comment ?

— Des tas de gens se servent de décodeurs trafiqués, et les chaînes ont mis au point une technique pour rendre ces engins inutilisables. Elles envoient une impulsion électronique transmise par le câble et destinée à court-circuiter les décodeurs illégaux.

— Oui, j'ai lu quelque chose là-dessus. Mais votre décodeur n'est pas trafiqué, si ?

Smith prit un air peiné.

— Non, bien sûr. Mais quelqu'un, à la station locale, a envoyé une impulsion qui a détraqué tous les décodeurs, légaux et illégaux.

— Super. Audion veut faire grimper la mise. Mais pourquoi ? Il a reçu le fric. Que veut-il de plus ?

Smith monta le son. Le Capitaine Audion discourait toujours.

— Il parle pour ne rien dire. On a l'impression qu'il occupe l'antenne pour son simple plaisir, commenta Smith, baissant à nouveau le volume.

— Pourquoi ne laisse-t-il pas plutôt Cheeta s'exprimer ? lança Chiun.

— Ce qui nous intéresse, c'est de savoir pourquoi il a repris l'antenne. Ça ne tient pas debout. À moins que...

— Oui ?

— À moins qu'il n'ait voulu empêcher la diffusion d'une nouvelle. Remo, vous rappelez-vous ce que vous regardiez quand le programme de KNNN a été interrompu ?

— Euh, je lisais une bande dessinée... Ah, attendez, ça me revient. Quelque chose à propos du Québec, non ? Mais je ne suivais pas l'émission, et quand j'ai levé les yeux, il n'y avait plus que de la neige.

Smith décrocha son téléphone et appela KNNN.

— Passez-moi le directeur de la programmation, dit-il. De la part de Smith, des services secrets.

— Melcher à l'appareil, répondit une voix harassée. Nous sommes assez occupés, Smith. Que puis-je faire pour vous ?

— Vos émissions ont été interrompues aux environs de quinze heures trente.

— Quinze heures vingt-huit exactement. Je le sais, parce que mon cœur s'est arrêté au même moment. Nous ne pouvions pas émettre, quoi que nous fassions, alors nous avons eu recours à notre vidéothèque pour repasser la toute dernière diffusion. Rien à faire. En dernier ressort, nous avons essayé de passer uniquement des publicités, mais sans succès.

— Allez dans la vidéothèque, prenez une cassette au hasard et insérez-la dans un lecteur, suggéra Smith.

— À quoi cela servirait-il ?

— Essayez, s'il vous plaît.

Une minute plus tard, le directeur de la programmation revint en ligne.

— Savez-vous ce qui apparaîtrait sur le magnéto ? PAS DE SIGNAL. Ce putain de truc a été préenregistré. Et sur les autres cassettes, on voit ce cabotin de Cooder coiffé d'un téléviseur.

— Votre vidéothèque a été sabotée, déclara Smith.

— Ça, je l'avais compris.

— Qui s'occupe de la vidéothèque ?

— Duncan. Pourquoi ?

— C'est peut-être lui, le saboteur.

— Duncan ? C'est l'un des meilleurs de la profession. Il vient de BCN.

— Excusez-moi, vous avez bien dit BCN ?

— Oui. Ils l'ont licencié et nous l'avons embauché sur-le-champ. Il tombait à pic, son prédécesseur venait de se faire écraser par un chauffard.

Smith, Remo et Chiun échangèrent des regards.

— Encore une question, reprit Smith. Juste avant l'interruption, vous vous apprêtiez à diffuser un reportage. Quel était son contenu ?

— C'était un truc amusant, comme nous en passons toujours à la

fin des infos, pour terminer sur une note plus légère. Ça parlait d'une statue religieuse apparue subitement au sommet d'une montagne, au Canada. Personne ne sait comment elle est arrivée là.

Tout en l'écoutant, Harold Smith feuilletait nerveusement son journal du matin. Soudain, ses yeux s'agrandirent. Au même moment, Remo rugit :

— Bon Dieu ! Je sais de quoi il s'agit !

— Que se passe-t-il ? interrogea Melcher dans le combiné.

— Rien, rien. Merci pour ces renseignements, fit Smith en raccrochant en hâte.

Remo et Chiun fixaient la photo illustrant l'article qui avait pour titre : *Mystérieuse apparition au sommet de la montagne*.

— C'est sainte Claire d'Assise, déclara Remo.

— Qui ? fit Smith, interloqué.

— La sainte patronne de la télévision, expliqua Chiun.

— Comment savez-vous cela ?

— Facile, dit Remo. Cooder avait exactement la même statue sur son bureau.

Tous trois se tournèrent vers l'écran, sur lequel l'image de Don Cooder continuait sa pantomime.

— Cooder serait-il bien le Capitaine Audion, en fin de compte ? se demanda Remo à voix haute.

CHAPITRE XXXII

Don Cooder refusait de quitter le minuscule studio de télévision de Times Square.

— S'il te plaît, Don, implora Tim Macaw.

— Ouais, Don, ajouta Ned Doppler. Tu as eu ton tour. Laisse-nous notre chance.

— Jamais. À partir de maintenant, Don Cooder est le seul détenteur des informations télévisées. Mon public est restreint, mais c'est le seul disponible. Quand tout sera éclairci, mon nom sera inscrit à jamais dans l'histoire de la télévision.

— Il est déjà à la une de tous les journaux, fit Macaw. Ça ne te suffit pas ?

— menteur ! J'ai donné cette interview il y a deux heures. Ça ne sera pas publié avant demain.

— Ils ont sorti une édition spéciale.

— Vous voulez bien la glisser sous la porte ?

— Si nous le faisons, demanda Macaw, est-ce que tu sortiras ?

— Non.

— Dans ce cas, rien à faire, rétorqua Doppler.

— Le premier qui me refile la page sera interviewé dans mon prochain bulletin d'informations.

Les papiers s'entassèrent sous la porte à une telle vitesse qu'ils se déchirèrent. Don Cooder en ramassa des lambeaux et se mit en devoir de les assembler comme les pièces d'un puzzle.

Nouvelle interruption des programmes ! Don Cooder est-il le Capitaine Audion ? demandait l'un des titres, tandis qu'un autre proclamait : *Pas d'infos à la télé : le grand retour de la presse écrite.*

— Laisse-nous entrer, Don.

Mais Cooder n'écoutait pas ses collègues. Il contemplait un article accompagné d'une photo d'une statue de sainte Claire d'Assise, haute de soixante mètres et perchée sur une montagne canadienne.

— J'ai changé d'avis, lança-t-il. Vous pouvez faire votre émission, tous les deux.

Et il ouvrit la porte toute grande.

Tim Macaw et Ned Doppler se ruèrent ensemble vers le fauteuil du présentateur, chacun voulant être le premier à y caler son postérieur, tandis que Don Cooder, une lueur fiévreuse dans le regard, se faufilait au-dehors, emmitouflé dans un trench-coat, les yeux cachés derrière des lunettes noires, et coiffé d'un borsalino.

CHAPITRE XXXIII

Dans le hall des studios de BCN, on avait renforcé le service de sécurité à la suite de l'assassinat du présentateur de la chaîne rivale, Dieter Banning.

— Nous cherchons Don Cooder, dit Remo aux gardes qui les encerclaient, la main sur l'étui de leur revolver.

— Regardez, est-ce que ça ne serait pas Wing Wan Wo, le Dragon Coréen ? s'écria l'un des hommes.

— De qui parle-t-il, Remo ? questionna le Maître de Sinanju.

— C'est une longue histoire, chuchota Remo, et, à voix haute, il reprit : Exact, c'est lui. Et si vous ne voulez pas vous séparer de votre tête, vous allez nous dire où se trouve Cooder.

— Il a disparu.

— Nous avons entendu dire qu'il faisait une émission.

— Oui, depuis le studio de Times Square, mais il a déserté son poste.

Remo appela Smith d'une cabine téléphonique.

— Cooder a pris la poudre d'escampette. Personne ne sait où il est.

— Une minute, Remo.

Le cliquetis d'un clavier d'ordinateur arriva jusqu'à Remo.

— D'après son compte téléphonique, il n'a pas appelé de chez lui aujourd'hui. Ni de son bureau. Et d'après son relevé de carte de crédit... il a pris le vol de dix-sept heures pour Montréal, au Canada, avec une correspondance vers Fort Chimo, dans le nord du Québec.

— C'est bien notre homme !

— Ne sautez pas trop vite aux conclusions. Souvenez-vous de Dieter Banning.

— Dites-le vous-même à Chiun, fit Remo, en tendant le combiné au Maître de Sinanju.

— Maître Chiun, je vous donne l'ordre de partir pour le Canada, dit Harold Smith.

— Donnez-nous leurs noms, et leurs têtes seront à vos pieds au

coucher du soleil, s'écria Chiun.

— Je ne veux pas de têtes. Je veux des réponses. Ne tuez personne, sauf si on vous provoque. À présent, repassez-moi Remo.

— Comment procédons-nous, Smitty ?

— Rendez-vous à la base aérienne de MacGuire. Un appareil vous y attendra.

— Qu'allons-nous trouver, à votre avis ?

— Je l'ignore. Mais cette statue se trouve précisément à la latitude qui nous intéresse, et dans la région où se sont produits ces vols en série de batteries de voiture.

— Qu'est-ce que les batteries viennent faire là-dedans ?

— Je compte sur vous pour m'apporter la réponse à cette question, entre autres. Bonne chance, Remo.

— Nous partons pour le Québec, dit Remo à Chiun. Et nous y découvrirons sûrement ce qui est arrivé à Cheeta.

— Cheeta ! Ne désespère pas, nous venons à ton secours !

Cheeta Ching était au-delà du désespoir, au-delà de la douleur. Elle entraînait dans sa seizième heure de travail. Si seulement ce sale marmot voulait sortir !

La porte s'ouvrit et la silhouette du Capitaine Audion s'y encadra. Il traînait une batterie de voiture qu'il jeta sur une pile grandissante.

— Y a-t-il quelque chose que je puisse faire ? interrogea-t-il en tournant vers Cheeta l'écran noir qui lui tenait lieu de visage.

— Oui, répondit Cheeta entre ses dents serrées. Apporte-moi un cintre. Je vais déloger ce petit bâtard, même si je dois y laisser ma peau !

— Est-ce qu'un couteau de poche pourrait faire l'affaire ?

Don Cooder fut arrêté par la Police montée canadienne dès qu'il présenta son passeport à la douane.

— Vous ne pouvez pas me faire ça ! Je suis Don Cooder, premier présentateur de notre siècle.

— Vous êtes accusé d'extorsion, de brouillage des programmes nationaux, d'espionnage et de piraterie aérienne, dit le sergent.

— Piraterie aérienne ? Le Capitaine Audion n'a jamais détourné d'avion...

— Vous avouez donc que vous êtes le Capitaine Audion ?

— Non. Je suis venu dans votre pays pour le dénoncer.

— Et qui est-ce, si ce n'est pas vous ?

— Je ne peux pas le dire.

Deux agents de la Police montée le saisirent par les coudes.

— Attendez ! Je ne peux pas le dire en public. Ce serait de la diffamation. Mais je peux le dire à l'antenne. Là, ce sera de l'information.

— Comment pourriez-vous le dire à l'antenne alors que toutes les émissions ont cessé ?

— C'est là le plus sensationnel. Je crois savoir où se trouve l'émetteur. Nous pouvons aller là-bas, mettre le brouilleur hors service, et transmettre l'arrestation en direct. Nous aurions le plus gros taux d'audience de tous les temps !

— C'est le juge qui décidera.

Le juge écouta patiemment les explications de Don Cooder avant de fournir ses conclusions.

— Cet homme est fou.

— Il a cette réputation, déclara un des policiers.

— Votre histoire est absurde, reprit le juge en s'adressant à Don Cooder. Je vous demande de divulguer ce que vous savez, et de laisser les troupes fédérales se charger du reste.

— Et moi je vous demande de respecter les droits qui me sont garantis par le premier amendement de la Constitution, répliqua Don Cooder.

— Vous vous trouvez sur le sol canadien et, ici, ces droits n'existent pas. Et vous insultez cette Cour en exigeant qu'elle établisse la preuve de votre culpabilité. Ici, nous appliquons le code napoléonien. Vous êtes coupable jusqu'à ce qu'on ait fait la preuve de votre innocence. Et je n'ai pas d'autre choix que de vous mettre en état d'arrestation.

— Monsieur le juge, si vous agissez comme je vous le dis, vous ne pouvez qu'être gagnant.

Le juge regarda les policiers, comme pour solliciter leur avis. Tous haussèrent les épaules avec perplexité et, après un moment d'hésitation, le juge finit par céder. Son pays était en conflit avec les États-Unis, et chacun voulait que tout rentre dans l'ordre. Ne serait-ce

que pour retrouver de bons programmes de télévision.

— Vous garderez les menottes aux mains durant tout le temps de l'opération, prévint-il de sa voix la plus sévère.

— Aucun problème, fit Don Cooder avec un sourire ravi. Dites seulement au cameraman de ne pas filmer au-dessous de la clavicule.

CHAPITRE XXXIV

Le capitaine Roger Nodell savait en quoi consistait sa mission : voler du point A au point B et larguer deux passagers. Ce qu'il ne comprenait pas, c'était ce qu'il fabriquait dans un FB-111, un bombardier furtif, en train de violer l'espace aérien canadien.

Oh, il se doutait bien que ça avait un rapport avec l'interruption des programmes télévisés. Mais les Canadiens accusaient Washington, et un taré à tête de téléviseur se targuait d'être seul responsable.

Comme il survolait le sud de la terre de Baffin, il alluma sa radio. Le Capitaine Audion parlait d'une voix imitant à la perfection celle de Don Cooder.

— Je sais quelque chose que je ne peux pas dire, nanana...

Nodell éteignit. Toutes les bandes de fréquence étaient brouillées par ces émissions pirates. Il laissa les commandes à son copilote et alla voir ses deux mystérieux passagers.

— Où allons-nous, au juste ? leur demanda-t-il.

— Quand vous verrez une montagne avec une grande statue de religieuse, nous serons arrivés, dit le Blanc.

— Une quoi ?

Le civil lui tendit une coupure de journal.

— Vous pensez pouvoir repérer ce truc, de l'avion ?

— Si je n'arrivais pas à repérer ça, répondit Nodell en souriant, je serais fusillé pour sabotage.

— Ça ne se produira pas, fit l'Asiatique.

— Heureux de vous l'entendre dire !

— Non. Si vous échouez, je vous jetterai moi-même hors de l'avion.

Nodell commençait à sourire de la plaisanterie du petit Chinois quand l'autre lança :

— Il parle sérieusement.

Nodell décida que sa place était dans le cockpit, où deux paires d'yeux valaient mieux qu'une, et retourna à l'avant.

Harold W. Smith surveillait sur son ordinateur les communiqués circulant sur les réseaux de messagerie électronique. L'un d'eux l'intéressa particulièrement : il semblait que dans certaines localités, les gens avaient recommencé à regarder la télé. Certes, le bizarre spectacle offert par le Capitaine Audion y était pour beaucoup. Mais les gens qui ne recevaient que de la neige sur leurs écrans regardaient eux aussi. Le taux d'écoute était même plus élevé que pour les programmes normaux.

Mais cela n'était rien, comparé à l'amplitude de la crise. Les cours de la bourse avaient chuté d'une centaine de points. Tous les matches de base-ball avaient été reportés, en attendant la reprise des émissions. Les supporters en colère se précipitaient pour manifester devant les stations de télévision. Mais ils trouvaient le terrain déjà occupé par des ménagères frustrées de leurs séries préférées, et, dans la plupart des cas, les sportifs étaient obligés de se réfugier derrière les cordons de police. Dans huit États, on avait fait appel à la garde nationale pour maintenir l'ordre et le président envisageait de décréter l'état d'urgence. Tout cela, Smith le savait, ce n'était qu'un début. Le salut de l'Amérique était désormais entre les mains de Remo et Chiun.

CHAPITRE XXXV

Le Maître de Sinanju leva des yeux anxieux quand le pilote déboula à l'arrière du bombardier.

— Nous l'avons repérée ! s'exclama-t-il.

— Super, fit Remo.

— Atterrissez, ordonna Chiun.

— Impossible. Vous devez sauter en parachute. Ce sont mes instructions.

Le Maître de Sinanju se leva et pinça le lobe d'une des oreilles du blanc-bec entre ses ongles acérés.

— Ouillouillouille ! glapit le capitaine, en tombant à genoux.

— Vous feriez mieux de changer d'avis, conseilla Remo. Je l'ai vu faire ça pendant trois heures d'affilée, un jour. À la fin, le type était bon à enfermer.

— D'accord, d'accord ! On va se poser.

Harold Smith décrocha le téléphone rouge avant la fin de la première sonnerie.

— Oui, monsieur le président ?

— Les services secrets ont interrogé un technicien d'ANC surpris en train de saboter un pylône relais. Il leur a livré le nom de son employeur.

— Qui est-ce ?

— Quelqu'un dont je n'ai jamais entendu parler. Frank Feldmeyer.

— C'est le spécialiste des questions scientifiques de BCN, expliqua Smith. Il possédait évidemment les connaissances techniques nécessaires pour monter cette opération.

— Ça ressemble à un vieux film policier. Le coupable est celui que personne ne pouvait soupçonner.

— Nous ne sommes pas sûrs qu'il soit bien le Capitaine Audion. Il n'est peut-être qu'un de ses lieutenants. Sait-on où il se trouve ?

— D'après la direction de BCN, il serait en vacances au Québec.

— Merci, monsieur le président Tenez-moi au courant et je ferai de même de mon côté.

Smith retourna à son ordinateur. En examinant les dossiers du personnel de BCN, il identifiait un à un tous ceux qui avaient été infiltrés dans d'autres chaînes, et prévenait les services secrets qui les cueillaient aussitôt. Beaucoup avaient déjà avoué...

À l'arrière d'une voiture de la Police montée canadienne, des chaînes aux chevilles et aux poignets, Don Cooder était assis droit comme un I, l'air stoïque.

— Ce sera l'un des plus gros coups de toute l'histoire télévisée, répétait-il. Le plus beau scoop de la carrière de Don Cooder. Encore mieux que l'ouragan de 61...

Les policiers commençaient à en avoir assez. L'un d'eux se mit à bâiller.

— Y aurait-il des arbres, dans le coin ? interrogea soudain Cooder.

— Pourquoi demandez-vous ça ? fit l'un des Canadiens.

— Parce que j'ai envie de pisser, répondit Cooder avec un sourire penaud.

Il souriait encore quand ils l'escortèrent jusqu'au bord du fossé, leurs Smith & Wesson battant leurs flancs dans leurs étuis.

— Ça vous ennuerait de vous retourner ? demanda Cooder. Je n'y arrive pas quand on me regarde.

Les policiers tournèrent obligeamment le dos.

Comme il avait vraiment besoin d'uriner, Don Cooder le fit, copieusement. Quand le bruit s'arrêta, les Mounties attendirent poliment qu'il ait remonté sa fermeture à glissière. Mais au lieu de cela, il leur assena un grand coup de chaîne sur la tête, et les étendit pour le compte.

Cooder s'élança vers la voiture. Le chauffeur se trouvait de l'autre côté de la route, en train de se soulager. La plupart des policiers du convoi se livraient à la même occupation.

Ils se retournèrent en entendant démarrer le véhicule.

— *Sacrament !* L'Américain s'échappe !

Don Cooder leur adressa un geste obscène et écrasa l'accélérateur.

— Ce sera encore mieux qu'à Dallas en 63, gloussa-t-il en sortant un. 38 de la boîte à gants.

Le capitaine Nodell était en train d'effectuer un survol préliminaire du terrain quand il aperçut la voiture pie.

— Oh-oh, fit-il à son copilote.

— Tu crois qu'ils nous ont vus ?

— Je n'en sais rien, répondit le capitaine en reprenant de l'altitude.

La voiture, suivie par deux autres qu'elle distançait nettement, fonça à toute allure vers la montagne sur laquelle se dressait la statue... et disparut.

— Il doit y avoir une grotte ou quelque chose comme ça au pied de cette montagne...

— On atterrit quand même ? questionna le copilote.

— On n'a pas le choix, dit Nodell, en se palpant le lobe, qui le cuisait encore.

Dans l'immense régie sous la montagne, Frank Feldmeyer grelottait dans sa combinaison bleue quand le signal d'alarme s'alluma. Il jura entre ses dents et se rua hors de la salle, saisissant un pistolet au passage.

Des hurlements et des gémissements de douleur résonnaient dans le couloir taillé dans la pierre. Mais il ne s'arrêta pas et dévala l'escalier en spirale, prêt à défendre chèrement sa peau.

— Psst, Frank ! appela une voix familière.

— C'est toi, Don ?

Don Cooder, les menottes aux poignets et tenant un. 38 à la main, fit résonner les marches métalliques sous le talon de ses bottes en peau d'autruche.

— C'est moi. Est-ce qu'on émet toujours ?

— Oui, répondit Feldmeyer, en essuyant la sueur froide qui lui mouillait le front. Mais le courant faiblit. Combien de temps comptes-tu me faire rester ici ?

— Il est temps d'en finir.

— Super. Fichons le camp.

— Impossible. La Police montée est à mes trousses.

— La Police montée ! Merde, qu'est-ce qu'on va faire ?

— Ils croient que j'essaie de décrocher un scoop. Je suis couvert.

— Et moi ? questionna Feldmeyer d'un ton anxieux. Regarde-moi, je suis déguisé en Capitaine Audion, bon sang !

— Nous allons préparer notre petite mise en scène et tu pourras te cacher avant qu'ils arrivent. Où sont Burner et cette garce braillarde ?

— Cheeta ?

— Non, l'autre garce braillarde.

— Au frais.

— Bon, faisons-les sortir.

Ils se dirigèrent vers une porte d'acier, dont Cooder manœuvra la poignée. Une bouffée d'air glacé s'échappa de la pièce.

Passant devant des rayonnages de steaks et de poulets surgelés, ils se rendirent dans le fond de la chambre froide.

Cooder s'agenouilla près des deux formes immobiles.

— Ils sont bleus, marmonna-t-il.

— Ils n'étaient pas morts, la dernière fois que j'ai regardé, dit Feldmeyer.

Cooder posa son oreille contre la poitrine de Jed Burner.

— Le cœur de cet homme ne bat pas davantage qu'une pierre.

— Oh mon Dieu, je ne voulais pas tremper dans un meurtre.

— Chut, laisse-moi examiner Haiphong Hannah. Je sens un battement, reprit-il au bout d'un moment.

— Dieu merci !

— Bon, transportons-les dans la régie.

Ils déposèrent les corps sur des sièges, devant le pupitre de commandes.

— Où sont ces putains de casques ? demanda Cooder.

— Dans cette armoire. Pourquoi ?

— Pour la mise en scène. Il faut que tout les désigne comme coupables. Pourquoi crois-tu que je les ai enlevés ?

— Tu crois que ça marchera, Don ?

— Burner est mort et Haiphong Hannah a autant de crédit que Saddam Hussein. Ça ne peut que marcher.

Quand ils eurent terminé, deux formes coiffées de téléviseurs étaient assises devant le pupitre commandant le signal TV le plus

puissant au monde.

— Bien, fit Cooder, haletant. Passe-moi ton arme.

— Pourquoi ?

— Je vais tirer sur Burner.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Cette espèce d'abruti de sudiste a eu le culot de demander « Qui est Don Cooder ? » à l'époque où je m'accrochais à mon Fauteuil par la seule force de mes sphincters ! Il m'a ridiculisé, il a failli bousiller ma carrière !

À ce moment, des pas sonnèrent dans l'escalier.

— La Police montée, dit Cooder. Il faut les abattre tous les deux, sinon nous sommes cuits.

— Je ne peux pas faire ça, pleurnicha Feldmeyer.

— Écoute, tu n'as qu'à tirer sur Burner. Il est déjà mort. Moi, je m'occupe de Layne Fondue. Ça te va ?

Ensemble, les deux hommes levèrent leurs armes et les pointèrent sur le dos immobile de leurs cibles.

— Comptons jusqu'à trois, ordonna Cooder.

— Un !

— Deux !

— Trois !

Frank Feldmeyer ferma les yeux et s'apprêta à tirer.

Il ne les rouvrit jamais.

La balle de Don Cooder entra par l'une de ses oreilles et ressortit par l'autre, dans une pluie de matière grise.

Cooder vida son chargeur dans la nuque de Haiphong Hannah. Puis, prenant la main morte de Jed Burner dans la sienne, il referma les doigts froids autour d'une manette portant l'inscription : *Destruction*, et tira. Un compte à rebours démarra sur un minuteur digital.

Calmement, Cooder essuya son arme et la plaça dans la main de Feldmeyer. Puis il ramassa l'automatique qui n'avait tué personne, serra fortement la crosse de manière à y laisser des empreintes bien lisibles, leva ses mains menottées vers le plafond et se mit à siffloter, tandis que les pas se rapprochaient.

Les hurlements de Cheeta Ching dans les affres de l'accouchement remplissaient le couloir.

— Bon sang, j'en ai oublié une. Tant pis. Ce sera pour la prochaine fois.

Le minuteur arriva à 0.

Très loin au-dessus, il y eut un bruit d'explosion, assourdi par des tonnes de granit.

CHAPITRE XXXVI

Le bombardier s'arrêta en cahotant et un panneau s'ouvrit.

— Attendez-nous, lança Remo par-dessus son épaule.

Il suivit Chiun à l'extérieur et prit pied sur la terre la plus froide et la plus désolée qu'il avait vue depuis la Mongolie extérieure.

— Prêt, Petit Père ?

— Je suis prêt à tout, répondit le Maître de Sinanju.

Ils avaient atterri à cinq cents mètres de la montagne. Sur le sommet aplati se dressait sainte Claire, comme la statue d'une fiancée esseulée juchée sur une horrible pièce montée.

Remo et Chiun se mirent à courir et, bientôt, atteignirent la vitesse d'une voiture.

— Rappelez-vous, dit Remo. Nous ne tuons personne, à moins d'être sûrs.

C'est alors que la tête de sainte Claire explosa, dans un nuage de fumée noire. Un cri suraigu monta vers le ciel et le Maître de Sinanju accéléra encore l'allure, dépassant Remo.

— Cheeta ! couina-t-il. J'arrive, mon enfant !

À mesure qu'ils s'approchaient, la fumée se dissipait, révélant le sommet d'un pylône de transmission dépassant du cou déchiqueté de la statue. Puis la statue tout entière se craquela.

Le visage souriant de Don Cooder semblait tout prêt à se craqueler lui aussi.

— Vous arrivez juste à temps, hurla-t-il aux policiers.

— Que s'est-il passé ? demanda leur chef.

— Je suis arrivé trop tard. Regardez. Le coupable, le Capitaine Audion, et ses complices. Tous morts. Le crime ne paie pas. Ça ferait une bonne intro, ça, non ? fit-il avec un sourire agrandi jusqu'au point de rupture.

Les policiers ne l'écoutaient pas. Ils le firent asseoir sur le sol ensanglanté.

— J'ai presque tout vu, reprit-il tandis qu'ils examinaient les corps. C'est Feldmeyer qui les a abattus.

— Pourquoi ?

— Un règlement de comptes, je suppose.

Le major de la Police montée fronça les sourcils en regardant les téléviseurs coiffant les cadavres. Il remarqua que la main de l'un d'eux serrait encore une manette portant l'inscription *Destruction*, et fit le rapprochement avec l'éboulement, dont le bruit leur parvenait faiblement.

— Ôtons-leur ces machins, dit-il.

— Et les caméras ? demanda Cooder. Il faut filmer ça ! Ça pourrait me rapporter un Emmy [5].

— Le film sera aussitôt confisqué comme pièce à conviction.

— Vous n'avez toujours pas pigé, hein ? jubila-t-il, le doigt pointé vers le plafond. C'est ça, l'émetteur clandestin.

— Une statue de religieuse ?

— Sainte Claire d'Assise. La sainte patronne de la télévision. Il ne s'agit pas d'un édifice religieux ; je vous parie tout ce que vous voulez que le mât d'antenne est caché sous ses jupes.

Un caméscope fut braqué sur les deux corps, et le major retira le premier casque.

— Ça par exemple ! s'écria Don Cooder. Si ce n'est pas Jed Burner. Le Capitaine Audacieux en personne !

La tête du deuxième cadavre faisait penser à un pékinois qu'on aurait utilisé comme serpillière pour nettoyer le sol d'un abattoir.

— « Haiphong Hannah » Fondue, dit Cooder.

— Elle n'a plus de visage, objecta le major. Comment savez-vous que c'est elle ?

— Vous parlez à un pro. J'ai reconnu ses cheveux. Sûrement une perruque, d'ailleurs.

Le major tira sur les cheveux, qui se détachèrent.

— Et qui est cet individu ? questionna-t-il en montrant le corps en combinaison bleue.

Don Cooder prit un air affligé.

— J'ai le regret de vous informer qu'il s'agit de mon collègue, Frank Feldmeyer. Il est – était – notre spécialiste des questions scientifiques. Et sans doute le cerveau de cette opération.

— Mais lequel d'entre eux était le Capitaine Audion, alors ? fit le major d'un ton sceptique.

Un hurlement soudain leur perça les oreilles.

— Qu'est-ce que c'était ? articula Cooder d'une voix tremblante.

Les policiers le saisirent par ses chaînes et le traînèrent derrière eux pour se diriger vers l'endroit d'où émanait l'horrible cri.

Remo Williams suivit le Maître de Sinanju à l'intérieur de la grotte, où se trouvaient trois voitures de la Police montée canadienne, parmi des piles de batteries usagées.

La tête tendue en avant, comme celle d'une tortue, Chiun se lança à l'assaut de l'escalier.

— J'arrive, Cheeta !

— Attendez ! Chiun ! Vous ne savez pas ce qu'il y a là-haut !

Un nouveau hurlement retentit, plus fort que le précédent.

Remo, négligeant les marches, gravit la rampe à la façon d'un singe, mais il arriva quand même en haut une seconde après le Maître de Sinanju.

— Halte ! cria une voix autoritaire. Qui va là ?

— Je suis Chiun, Maître de Sinanju, et celui qui se dresse entre Cheeta Ching et moi a vu sa dernière heure arriver !

— Je suis le major Cartier, de la Police montée canadienne, et vous allez me dire ce que vous faites ici.

Remo s'interposa et déclara :

— Du calme. Nous sommes américains. Nous cherchons Cheeta Ching.

— Qui diable est Cheeta Ching ?

Derrière les policiers, Don Cooder eut un large sourire.

Puis un nouveau cri remplit le couloir.

Remo vit la chose arriver, mais il ne put rien faire. Le Maître de Sinanju bondit dans la direction d'où provenait le cri et les policiers le mirent en joue.

Jurant entre ses dents, Remo se mit en devoir de les désarmer.

Il ne tua personne. Mais ses mains brisèrent des poignets, ses pieds fracturèrent des rotules, et les pistolets volèrent en tous sens avant qu'un coup de feu ait été tiré.

Don Cooder recula, les mains levées en signe de reddition.

— Que faites-vous ici ? interrogea Remo.

— Ne soyez pas stupide. Vous savez où nous sommes ?

— Je crois en avoir une idée.

— Don Cooder est toujours là où il se passe quelque chose.

À ce moment, la voix de Chiun stridula :

— Cheeta, ma bien-aimée ! Que t'ont-ils fait ?

Remo empoigna Cooder par sa chaîne et fonça en le tirant derrière lui.

Une odeur de sang frais sortait par une porte ouverte. Remo passa la tête dans la pièce, et ce qu'il vit lui donna la nausée.

Le Maître de Sinanju était agenouillé près d'un lit sur lequel gisait Cheeta Ching, baignant dans son propre sang. Son ventre ouvert laissait voir ses organes internes. À côté d'elle, un bébé gigotait, aussi rouge que si on l'avait trempé dans du mercurochrome.

— Les bouchers ! hurla Chiun. Ils ont tué Cheeta.

— Arrrr, gargouilla Cheeta.

— Mais l'enfant est vivant. Mes ancêtres sont contents.

Le Maître de Sinanju souleva l'enfant avec précaution et, d'un rapide coup d'ongle, sectionna le cordon ombilical. Puis il administra une tape sur les fesses du nouveau-né, qui poussa un cri strident.

— Il tient de sa mère, fit Remo.

— Fils de la perfection, psalmodia Chiun, bienvenu dans ce monde cruel qui a pris la vie de ta mère.

Puis ses yeux se posèrent sur les jambes gigotantes du bébé.

— Aïiee !

— Qu'y a-t-il ? s'inquiéta Remo. Une malformation ?

— Pire, bien pire. C'est une femelle.

— Et alors ?

— Je voulais un garçon, gémit Chiun. C'est une calamité ! Un horrible désastre ! J'ai perdu Cheeta, et son seul descendant ne pourra pas être initié à l'art Sinanju.

— Que se passe-t-il ? s'informa Don Cooder.

— Vous, restez en dehors de ça ! aboya Remo.

D'une voix dégoûtée, Chiun jeta à Remo :

— Prends cette morveuse, Remo. Je n'en veux pas.

— Moi non plus, protesta Remo.

— Et moi... non... plus... grogna Cheeta.

— Cheeta ! Tu es vivante ! haleta le Maître de Sinanju.

— À peine...

— Donne-moi les noms de ceux qui t'ont traitée aussi cruellement, et je déposerai leur tête à tes pieds, mon enfant.

— J'ai été... enlevée... par Frank... Feldmeyer. Ce... salopard...

— Frank est mort, intervint Cooder. J'ai trouvé son cadavre auprès des deux autres.

— Les deux autres ? s'étonna Remo.

— Jed Burner et Haiphong Hannah.

— Tu as été vengée, Cheeta, fit Chiun en se penchant vers le lit. Les scélérats qui ont arraché l'enfant de ton ventre ne sont plus de ce monde.

— De quoi... parlez... vous ? geignit Cheeta. C'est moi... qui ai... fait ça.

— Toi ?

— Je n'en pouvais plus... c'était... interminable... Je me suis... servie... d'un canif.

— Je comprends, acquiesça Chiun d'un air sombre. Tu as voulu te suicider. La douleur devait être vraiment intolérable pour te pousser à cette extrémité.

— Non. Je me suis... fait... une césarienne.

Chiun s'étrangla.

— J'étais magnifique, murmura la présentatrice. Si seulement il y avait eu des caméras...

— Ne t'inquiète pas, Cheeta, dit le Maître de Sinanju en lui tendant le bébé. Ton enfant est en vie.

— Enlevez-moi ça de là ! glapit Cheeta. J'ai porté ce marmot pendant dix longs mois, et ce petit salopard ne peut même pas attendre qu'on m'ait secourue. À deux jours près, j'aurais pu faire ça en direct, et en prime time par-dessus le marché ! La première auto-césarienne de toute l'histoire de l'humanité, et elle n'a pas été filmée !

Chiun ne répondit pas. Sa barbiche tremblait d'une manière incontrôlable.

— Allons, Petit Père, le rassura Remo. Cheeta ne sait plus ce qu'elle dit. Ça va passer.

— Vino ? C'est vous ? interrogea Cheeta.

Le Maître de Sinanju déposa l'enfant sur la poitrine de sa mère et s'éloigna en hâte.

— Cheeta est devenue folle... souffla-t-il.

— Dans le métier, glissa Cooder, c'est ce qu'on appelle la folie de l'audimat.

Le Maître de Sinanju se tourna vers Don Cooder et posa son regard sur le visage figé du présentateur.

— C'est sous tes traits que le monstre est apparu au monde, dit-il.

— Un coup monté, répondit Cooder.

— Et c'est la statue que tu adorais qui se dressait sur cette montagne d'abomination, ajouta Chiun.

— C'était Frank Feldmeyer, répliqua Cooder. Ce traître ! Oser s'approprier un visage aussi connu !

Le Maître de Sinanju se tourna vers son élève.

— Remo, crois-tu à ces mensonges ?

— Pas vraiment.

— Mais toutes les preuves sont dans la régie ! Les bandits ont préféré se tuer que d'être capturés.

— Montre-nous ça, dit le vieil Asiatique.

Cooder les guida jusqu'au local.

— C'est ici. Voyez vous-mêmes.

Le vieillard n'accorda qu'un bref regard au spectacle macabre.

— Tu étais là quand ça s'est produit ? demanda-t-il.

— Oui, tout à la fin. Feldmeyer les a tués tous les deux, puis il a retourné le pistolet contre lui. Un pacte de suicide, à mon avis.

— Et lequel as-tu tué, toi ?

— Hein ? Mais... personne. De quoi parlez-vous ?

Il souleva ses chaînes.

— Ça me serait difficile, avec ça.

— Tes mains sentent la poudre, dit Chiun.

— Je ne sens rien, fit Cooder en reniflant ses doigts.

— Nous, si, riposta Remo.

— C'est votre parole contre la mienne.

— Devant un tribunal, peut-être.

— Hé, je suis prisonnier de la Police montée canadienne. Et c'est de la justice canadienne que je relève.

— Non, de la nôtre. Nous avons de vieux comptes à régler.

— Je ne vous suis pas...

— Te rappelles-tu, cette bombe que tu avais fait fabriquer rien que pour accroître ton taux d'audience ? interrogea Chiun d'une voix grave. À cause de cet engin, je suis resté enseveli pendant de longs mois. Seule la sagesse de mon empereur m'a permis de revoir le jour.

— De quoi parle-t-il ? demanda Cooder à Remo.

— En retour, poursuivit Chiun, j'ai promis à mon empereur que je ne te ferai aucun mal, car tu n'étais pas directement responsable de cette atrocité. Mais à présent, la situation a changé.

— Pourriez-vous traduire ? fit Cooder à Remo.

— Il dit que tu appartiens déjà au passé. À l'histoire.

Le petit vieillard s'avança vers Cooder et le saisit par le bras. Don Cooder connut toute une série de sensations nouvelles dans les dernières minutes de sa vie. Toutes plus douloureuses les unes que les autres. D'abord dans son coude, puis dans ses jambes. Enfin, les chaînes entravant ses bras et ses chevilles s'enroulèrent autour de sa gorge.

Quand on le découvrit, des heures plus tard, il était pendu au plafond, sa langue violacée jaillissant de sa bouche. Mais ce qui fit les gros titres des journaux, le lendemain, c'était la forme bizarrement tordue de son corps, qui évoquait une ancre de marine.

CHAPITRE XXXVII

— De toute évidence, disait Harold Smith, Don Cooder était bien le Capitaine Audion. Il possédait les moyens financiers et les relations nécessaires, ainsi que le mobile.

— Attendez un peu, fit Remo. S'il était déjà riche, pourquoi a-t-il essayé d'extorquer de l'argent aux réseaux ?

— L'homme était un déséquilibré notoire. Peut-être a-t-il tout simplement craqué sous la pression de l'audimat ?

— Ça n'explique pas pourquoi il avait demandé à Feldmeyer de diffuser cette bande où il apparaissait lui-même sous le déguisement du Capitaine Audion.

— Il était fou, cracha Chiun. Qui peut comprendre un fou ?

— Il avait plusieurs raisons pour agir ainsi, expliqua Smith. La première c'est que, ayant jeté le soupçon sur tous ses rivaux, il s'est ajouté à la liste des suspects pour brouiller davantage les pistes. Et son ego a dû également jouer un rôle important dans tout ça.

— Vous voulez dire qu'il voulait être reconnu comme l'auteur de cette machination ?

— Dans un sens, oui, opina Smith. Tout comme il était prêt à sacrifier son complice, Feldmeyer, pour couvrir ses traces et, par la même occasion, s'assurer un taux d'audience record en démasquant Jed Burner comme l'instigateur du complot.

— A-t-on récupéré l'argent viré en Suisse ? s'enquit Remo.

— Nous nous y employons. Mais j'ai le plaisir de vous apprendre que nous avons arrêté tous les agents infiltrés par le Capitaine Audion dans les différentes stations. Je dois reconnaître que Cooder s'est montré particulièrement astucieux en recrutant, par l'entremise de Feldmeyer, des employés licenciés par BCN.

— Eh bien, en tout cas, nous n'aurons plus à supporter Don Cooder, fit Remo. Mais je suppose que nous aurons droit à Cheeta cinq soirs par semaine, désormais.

— D'après mes informations, Miss Ching a annoncé qu'elle prendrait un congé de longue durée, dès sa sortie de l'hôpital, pour s'occuper de son bébé.

— À voir la façon dont elle se comportait hier, j'aurais plutôt pensé qu'elle allait noyer cette mouflette, grommela Remo.

— Miss Ching a reçu d'innombrables témoignages de sympathie, après l'épreuve qu'elle a endurée, poursuivit Smith. Ainsi que de multiples propositions pour tourner avec sa fille dans des films publicitaires. Cela a sûrement contribué à épanouir sa fibre maternelle...

Une idée en amenant une autre, Remo et Smith se tournèrent comme un seul homme vers le Maître de Sinanju.

— Cela m'indiffère complètement, déclara celui-ci.

— Et le bébé ? demanda Remo. Ne vous intéresse-t-il pas un tout petit peu ?

— Non, car ce n'est pas le mien.

Remo arquait les sourcils.

— Hé, qu'est-ce que vous racontez ?

— Je ne désire pas en parler, fit Chiun en se détournant.

— Pas si vite. Vous nous avez rebattu les oreilles à propos de ce bébé pendant près d'un an, vous ne pouvez pas vous défiler comme ça. Alors, êtes-vous le père, oui ou non ?

— Je suis son grand-père spirituel, répondit Chiun d'un ton amer.

— Comment ça ?

— Te rappelles-tu la fois où nous avons sorti Cheeta des griffes du dictateur de Californie ?

— Je ne suis pas prêt à l'oublier. Vous avez disparu tous les deux pendant plusieurs jours, et aussitôt après, elle a annoncé qu'elle était enceinte.

— Il est de notoriété publique que Cheeta essayait en vain de concevoir depuis de nombreuses années. Or, la faute n'en incombait pas à son mari, comme elle le croyait. Lors de notre rencontre, j'ai décelé en elle un déséquilibre qui l'empêchait d'enfanter.

— Oui... ?

— Et je l'ai aidée à y remédier.

— De quelle manière, Maître Chiun ? questionna Smith, en se penchant en avant.

— Il vaudrait peut-être mieux que nous ne le sachions pas, lança Remo.

— C'était une simple question de régime alimentaire, expliqua

Chiun. J'ai dit à Cheeta qu'elle devait manger des blancs d'œuf de cane bouillis avec du riz, quatre fois par jour.

— Ça m'a tout l'air d'une recette de bonne femme, railla Remo.

— C'est un remède infailible, connu depuis des générations, ô ignorant, jeta Chiun d'un ton méprisant.

— Alors, Cheeta et vous, vous n'avez pas...

— Remo ! Mon amour pour Cheeta est trop pur pour être souillé par ce genre de choses. D'ailleurs, si j'étais le père de cet enfant, ce ne serait pas une fille, mais un garçon. Je sais comment diriger ma semence vers la bonne destination, moi, termina-t-il en foudroyant Remo du regard.

Remo fronça les sourcils. Il avait lui-même une fille qu'il n'avait pas vue depuis des années et qui, selon le Maître de Sinanju, aurait dû être un garçon, si Remo avait été plus attentif à ce qu'il faisait. Il se tourna vers Smith.

— Changeons de sujet. Les émissions ont-elles repris ?

— Oui. Les Canadiens ont mis l'émetteur pirate hors service. Mais je ne comprends pas encore très bien comment cet énorme dispositif était alimenté.

— Oh oui, j'ai oublié de vous le dire. Vous vous souvenez des batteries de voiture volées ? Nous en avons trouvé des milliers dans une grotte. Assez pour fournir toute l'énergie nécessaire, aussi ridicule que ça puisse paraître.

— Non, ce n'est pas si invraisemblable que cela. J'aurais dû y penser plus tôt.

— Donc, les programmes sont à nouveau diffusés normalement, et tout est arrangé avec les Canadiens ?

— Oui. Mais ces événements ont mis en évidence un grave problème de société. Notre dépendance vis-à-vis de la télévision s'apparente à une véritable toxicomanie. J'ai conseillé au nouveau président d'étudier les moyens de remédier à ce mal.

— Vous croyez qu'il en tiendra compte ?

— Non, répondit Smith d'un ton morose. Il est de la génération des bébés de la télé.

— Ne prononcez plus ce mot en ma présence, cracha Chiun. Je ne veux plus entendre parler de bébés. Ni de Cheeta Ching, cette femme incompétente.

Remo éclata de rire. Un poids immense venait de lui être ôté des épaules.

— Il y a quelque chose d'intéressant, ce soir, à la télé ? demanda-t-il, en montrant le récepteur posé sur le bureau de Smith.

*Achevé d'imprimer en octobre 1994
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'imp. 2608. —

Dépôt légal : novembre 1994.

Imprimé en France

Notes

- [1] Aux États-Unis, il existe trois grands réseaux commerciaux – CBS, NBC et ABC – auxquels sont affiliées des stations locales qui reprennent tout ou partie de leurs programmes. (N. d. T.)
- [2] American Telephon & Telegraph.
- [3] *Worthy* : digne, respectable. (N. d. T.)
- [4] *Federal Communications Commission*, Commission fédérale des communications, contrôlant la radio et la télévision aux États-Unis. (N. d. T.)
- [5] *Emmy Awards*, équivalent américain des 7 d'or. (N. d. T.)